

MADemoisELLE MILLION

PAR

MADAME URBAIN RATTAZZI

— MARIE DE SOLMS —



L'AMOUR PERDU — HISTOIRE D'UN CHIEN
LÉGENDES NIÇOISES :
ROCCASPARVIERA ; — LA TINA DEI FADA
LE BON VIEUX TEMPS — SATANIEL
EN COUR D'ASSISES. — LES FAUTES DES PARENTS
UNE PAGE DU CARNET D'UN MÉDECIN
JEANNE DE GËRCHEN

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1863

Tous droits réservés

61839

MADEMOISELLE

MILLION

PAR

M^{ME} URBAIN RATAZZI

(MARIE DE SOLMS)

PORTRAIT PHOTOGRAPHIÉ PAR FRANK

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

MADEMOISELLE MILLION

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

I

Ce ne sont pas seulement les événements qui font l'intérêt de la vie ; les sentiments, même intimes, même cachés, ont quelquefois plus d'importance que les faits les plus retentissants : les drames les plus poignants n'ont pas toujours une grande scène ; il en est qui se passent dans les quatre coins d'une petite chambre et dans le fond d'un jeune cœur.

Si le récit que nous offrons au lecteur n'a pas de grandes péripéties, il aura, du moins, l'attrait de la vérité ; les détails de la vie domestique, pour être monotones, n'en sont pas moins intéressants, et la vie de province, sous un voile épais d'indifférence et d'ennui, cache quelquefois des passions et des douleurs, dont l'effet, sur un autre théâtre, serait immense.

II

LOUISE BRUXET A CLÉMENTINE D.

Joigny, le...

Tu me demandes, chère Clémentine, ce que je suis devenue depuis ma sortie de pension ? Hélas ! que te dire ? Je m'ennuie un peu plus qu'auparavant : voilà tout. En pension, j'avais mes amies, toi surtout, dont le cœur a toujours été si sympathique au mien ! Nos causeries, nos jeux, crois-tu que je les aie oubliés ? Non, va ! J'y pense toujours, et ton souvenir peuple ma triste solitude.

Jetée à seize ans dans une famille qui m'est presque étrangère, que devenir ? L'étude est mon seul refuge : je chante, je peins. Tu te rappelles que ce sont là mes goûts favoris. Quant aux distractions, j'en ai peu.

Quelques promenades, quelques visites, de rares soirées. Pour les soirées, ne va pas croire que le mot rares soit l'expression d'un regret ; ces réunions sont si tristes, si monotones, que je préfère mille fois rester à la maison. Tout ce monde de notre petite ville est si gourmé, si important, si prétentieux, si fatigant, qu'à part quelques exceptions, la société que je vois inspire le désir d'aller vivre dans un désert. J'y serais seule, du moins. M. Mérijot, mon tuteur, que tu as vu deux ou trois fois à la pension, est un bon homme ; il semble m'aimer, et quant à moi, je serais assez disposée à reporter sur lui toute l'affection que je portais à mon pauvre père, si je n'éprouvais, rien qu'à le voir, une instinctive sensation de froid. Sous son apparence de bonhomie, ses manières ont quelque chose de roide et de composé qui arrête, malgré moi, mes élans de tendresse.

J'aurais tort, malgré tout, de me plaindre de lui ; il surveille mes intérêts avec toute la prudence, toute la finesse d'un ex-avoué qu'il est : c'est tout dire. Il prévient mes désirs, il cède à mes fantaisies ; si le reste de la famille lui ressemblait, je pourrais être assez heureuse de mon sort. Mais il a une femme et. une sœur. Ces deux vénérables personnes ne peuvent pas me souffrir, et, chose singulière, elles ne peuvent pas se souffrir entre elles ; mais, comme je leur fais l'effet d'une commune ennemie, elles font trêve à leurs querelles quand il s'agit de s'unir contre moi. Gronderies, reproches, à propos de ceci, à propos de cela, et même à propos de rien ; paroles vives et quelquefois blessantes : voilà le menu de chaque jour. Cela n'a pas même l'agrément de la variété ; la monotonie conserve ses droits imprescriptibles même dans les colères et dans les emportements. Tout est ennuyeux en province.

M. Mérijot a aussi deux fils. Heureusement pour moi, ils ne demeurent pas à la maison ; ce serait à en mourir ! L'un est greffier du juge de paix, l'autre est militaire. Le premier vient tous les samedis soirs et repart le lundi ; le second vient passer quelques jours tous les six mois ; c'est assez, c'est même trop. Je te conterai plus tard le manège de ces aimables cavaliers. Je dis cavaliers, quoique le militaire seul soit digne de ce nom ; son cher frère serait incapable d'enfourcher même le bidet le plus inoffensif sans mordre bien vite, et magistralement, la poussière du chemin. C'est un greffier dans toute l'acception du mot !...

Mais la voix de mademoiselle Mérijot (une vieille fille !) se fait entendre dans le corridor ; je me hâte de fermer ma lettre, en te disant que je t'aime toujours. Écris-moi bien vite et mets-moi au courant de tout ce qui se passe

à la pension. Embrasse tendrement tous nos chers bébés, et reçois toi-même toutes les tendresses de

Ton amie,
LOUISE.

III

La lettre précédente est la seule que nous emprunterons à la correspondance des deux amies. Le roman par lettres nous a toujours paru mortellement ennuyeux. Nous n'avons engagé le lecteur à lire ces lignes par-dessus l'épaule de la jeune fille, que pour lui faire connaître superficiellement la situation où elle se trouve et la tournure de son esprit. Louise Brunet s'ennuie, mais la légèreté naturelle à la jeunesse la protège et la soutient toujours. Sa gaieté proteste contre la monotonie et se révolte contre l'atmosphère absorbante des ridicules environnants.

Maintenant, quelles circonstances ont ainsi jeté Louise dans une famille étrangère ? Quel concours d'événements l'a claquemurée entre un ancien avoué et sa vénérable famille, elle peintre, elle musicienne, elle intelligente ?

En deux mots, voici son histoire.

Claude Brunet, ouvrier tonnelier, habile, rangé, travailleur, était resté pendant vingt ans au service du même marchand de vins. Son patron, content de son zèle et de son intelligence, avait, d'année en année, surtout vers les derniers temps, augmenté le salaire de Claude. Grâce à son ordre, à l'économie de sa femme, il se trouva, au bout de vingt ans, avoir amassé et placé avantageusement un capital de quinze mille francs. C'est peu, sans doute, après vingt années de travail, mais, pour un ouvrier, c'est énorme. Claude avait quarante ans, mais il était encore vigoureux, actif ; il commença une nouvelle carrière : il acheta, vendit pour son compte, devint à son tour marchand de vins. Ses spéculations furent heureuses ; les affaires marchaient bien, les rentrées s'effectuaient exactement. Sa femme ne jouit pas longtemps de cette prospérité nouvelle pour elle ; déjà affaiblie depuis la naissance de sa fille, la pauvre femme n'avait fait que traîner péniblement une existence souffreteuse. Elle mourut, laissant son mari en train de s'enrichir et une enfant âgée seulement de quatre ans.

Claude supporta courageusement cette perte ; non qu'il y fût indifférent, au contraire, il adorait sa femme ; mais les exigences de son commerce, les mille détails dont il fallait s'occuper chaque jour empêchèrent son esprit de se livrer à l'exagération à laquelle s'abandonnent les désespoirs qui doivent peu durer. Toutefois, car il faut dire la vérité tout entière, soit que ce calme ne fût qu'apparent, soit qu'une autre cause de désorganisation se fût manifestée dans son moral, Claude, à partir de cette époque, n'eut plus le même entrain, la même ardeur qu'autrefois. Son commerce était toujours prospère, sa fortune s'arrondissait à vue d'œil ; enfin, pour la seconde fois de sa vie, il voulut changer de carrière : de tonnelier il s'était fait marchand de vins ; de marchand de vins il se fit rentier. Il vendit un prix considérable le fonds qu'il avait formé lui-même, et il se préparait à jouir de cette fortune laborieusement et légitimement acquise, lorsque — événement toujours imprévu et cependant inévitable — la mort le prit au moment du repos, à l'âge de cinquante ans.

Louise avait alors quatorze ans. Elle était riche, mais isolée, orpheline et sans parents. Quelle position délicate et difficile ! Heureusement la loi y pourvut. Un tuteur lui fut choisi : un avoué honnête homme, M. Mérijot, accepta avec empressement une mission qui lui permettait d'être utile à une jeune personne intéressante et d'augmenter doublement son bien-être (en tout bien tout honneur, nous l'entendons ainsi).

En effet, vu l'importance de la fortune de Louise, vu les soins nombreux et multipliés que nécessitait la gestion des biens de l'orpheline, les honoraires alloués à M. Mérijot furent de six mille francs par an pendant tout le temps de la tutelle, et, pour les dépenses de sa pupille, pareille somme de six mille francs fut mise à sa disposition chaque année. Or, douze mille francs à manier pour un avoué qui a su son métier et qui n'a plus rien à faire, c'est, comme on dit, un beau denier.

Mérijot fut loin de s'en plaindre ; il eut même le bon goût de ne pas se faire prier pour accepter cette charge, cette tutelle, dont la responsabilité est souvent embarrassante et lourde. Il entra immédiatement en fonctions, il laissa Louise dans la pension où l'avait placée son père, et ne l'en retira qu'à dix-huit ans accomplis.

Tout est bien qui finit Lien. Qu'on nous permette de modifier le proverbe. Il nous semble plus vrai de dire : Tout bien qui finit, finit mal. Les avantages que tirait M. Mérijot de l'administration qui lui était confiée devaient bientôt avoir un terme. La fortune qui lui était tombée du ciel, et

qu'il considérait comme sienne, devait être restituée à sa jeune propriétaire : le Pactole allait remonter vers sa source. La majorité de Louise mettait naturellement fin à la tutelle, et cette époque approchait, lentement, il est vrai, mais trop vite au gré de l'ancien avoué. D'ailleurs Louise pouvait, si l'attente de la liberté lui semblait trop longue, l'abrèger en se mariant, le mariage émancipant de droit. Nouvel écueil, nouveau danger pour Mérijot, ou plutôt, planche de salut, moyen inespéré de retenir des biens qui menaçaient de lui échapper pour toujours, et qu'il allait, lui, au contraire, s'efforcer de fixer à jamais dans sa famille.

Tel fut l'ordre dans lequel ces deux idées se présentèrent à son esprit tourmenté : Louise a dix-huit ans ; dans trois ans elle sera majeure. Avant cette époque, elle peut se marier. Se marier ! Si je la mariais ! Si je lui faisais épouser un de mes deux enfants ! Quelle idée lumineuse ! Le tuteur résignerait son mandat entre les mains du beau-père.

Depuis le jour où cette pensée triomphante eut pris possession de son cerveau, il ne rêva plus qu'aux moyens d'en assurer l'exécution : avec la ténacité propre aux vieillards et aux hommes d'affaires, il mit tout en œuvre pour réussir. Nous allons voir quels efforts il tenta et quels résultats il obtint.

IV

Il faut faire connaissance avec MM. Mérijot fils, sur lesquels repose l'espoir paternel. Ce double portrait aura, du reste, le mérite de mettre en lumière deux des types provinciaux les plus répandus et pourtant les moins étudiés.

Aristide, le plus jeune, était âgé de vingt-cinq ans. C'était un grand blond fadasse, aux membres longs et mal attachés ; ses bras pendaient facilement jusqu'à ses genoux ; sa conformation anatomique le rapprochait des quadrumanes. Un nez crochu et pointu faisait saillie vers le milieu d'une face blême, entre deux petits yeux à l'expression incertaine et étonnée ; nous disons vers le milieu, parce que cet appendice nasal n'avait de régularité ni par la forme, ni par la position.

Aristide pensait peut-être, comme son illustre homonyme, mériter au moral le surnom de juste ; mais, au physique, il n'y fallait pas songer : ses proportions hétéroclites le rendaient grotesque, surtout lorsqu'il marchait ;

ses petites jambes se croisaient à chaque pas et lui donnaient une démarche bizarrement ondulante.

Un autre de ses membres dont il faut parler, car on doit donner ce nom à cet objet resté meuble par l'usage, mais devenu immeuble par destination, c'était son parapluie ; mais, à moins d'avoir habité Joigny, on ne peut pas savoir ce que c'était que le parapluie d'Aristide.

Il était plus long, plus lourd, plus rouge qu'on ne peut l'imaginer. Sa poignée ressemblait au nez de son propriétaire ; et lorsque ces deux becs-à-corbin traversaient majestueusement la ville, l'un portant l'autre, il eût fallu être malade ou juge de paix pour ne point éclater de rire.

Ajoutez une cravate blanche, un habit noir à basques larges, un pantalon de lasting flottant, et vous aurez un portrait exact, véridique et non chargé de ce greffier de vingt-cinq ans.

César Mérijot offrait le plus frappant contraste avec son frère. De même que celui-ci, pourtant, il portait dans toute sa personne le cachet et pour ainsi dire l'odeur de sa profession ; mais ces professions étaient si opposées, et chacun s'identifiait si bien avec la sienne, qu'il eût été difficile de trouver deux hommes et surtout deux frères plus différents.

Cet autre Mérijot, qui se glorifiait du prénom de César, était bien pris dans sa taille un peu rondelette, mais assez élégante pour un sous-lieutenant, car tel était le grade auquel son intelligence précoce lui avait permis de parvenir depuis. bientôt huit ans. Les bras arrondis et les coudes en dehors, il se dandinait avec une grâce folâtre et semblait vouloir donner aux habitants de Joigny une idée de ce qu'on est convenu d'appeler la véritable élégance du troupier français.

Ce spécimen eût mérité sans doute d'avoir des imitateurs plus fervents, mais on semblait faire peu de cas de ses leçons gratuites et de ses airs vainqueurs ; ses mouvements de hanches, son balancement moelleux des reins, au lieu d'exciter l'envie ou l'admiration des paisibles bourgeois, leur faisaient parfois hausser les épaules. Pour employer ses propres expressions, il semait des perles en pure perte.

César, grâce à sa finesse naturelle, avait deviné eu partie le plan de son père à l'endroit de sa jolie pupille ; aussi, chaque année, trouvait-il moyen d'obtenir un congé pour venir faire sa cour à Louise, qui aurait bien voulu que ses chefs fussent un peu moins généreux sous ce rapport.

Quand il partait, la ville où il était en garnison éclatait en sanglots, fondait en larmes : du moins à ce qu'il disait ; mais il avait l'héroïque

courage de laisser couler les pleurs, de renoncer aux grogs quotidiens et aux interminables parties de billard, pour voler où l'appelait une irrésistible attraction. Une telle abnégation n'était pas récompensée comme elle eût mérité de l'être.

Voilà quels étaient les MM, Mérijot.

Ajoutons cependant, pour compléter le portrait de César, qu'il avait vingt-huit ans, qu'il portait en croc sa moustache noire, et qu'il ne sortait jamais sans avoir une cravache à la main. Le teint fleuri du reste, l'oreille rouge et le bonnet de police de travers.

V

Mais les desseins les plus longtemps prémédités, les trames les mieux ourdies peuvent manquer au moment où l'on y pense le moins et même, sans pour cela manquer absolument, rencontrer avant de réussir, des obstacles inattendus.

Quels obstacles César avait-il à redouter ?

Les épouseurs.

Il s'en présente ?

Il s'en présente ; devinez combien ? Soixante-quatorze !

Oui, soixante-quatorze personnes, du sexe masculin, successivement, une à une, eurent l'honneur de tenir à M. Mérijot, ancien avoué et, pour le présent, tuteur de la demoiselle Louise Brunet, ce langage médiocrement académique, mais un peu renouvelé des Grecs :

« Monsieur, j'aime votre pupille, j'ignore si j'en suis aimé. Je viens vous prier de vouloir bien m'accorder sa main. »

Le sieur Mérijot avait pour réponse des formules toutes prêtes, quelques paroles bien senties, mais banales : il fallait consulter sa pupille... Louise était bien jeune... Il verrait,... il répondrait,... il fallait surtout attendre.

Et l'on attendait indéfiniment.

C'était là surtout ce que demandait Hortensius Mérijot.

Vous ai-je dit qu'il portait le beau nom d'Hortensius ?

En tout cas, il n'est pas trop tard pour le dire.

Hortensius, l'éloquence ; Aristide, la vertu ; César, la valeur ! Quels noms et quels mérites !...

Remarquez que la multiplicité, même dans les demandes en mariage, rendait le danger moins grand ; les compétiteurs se neutralisaient les uns les autres, et les premiers refus avaient habitué Louise à persévérer dans la même voie.

Il faut dire que parmi ces soixante-quatorze victimes de l'amour, on en eût trouvé fort peu d'intéressantes et de dignes d'un meilleur sort.

Tous les âges, toutes les fortunes, tous les caractères avaient leurs représentants dans le nombre ; depuis le collégien imbécile jusqu'au vieux pensionnaire de l'État ; depuis le surnuméraire du bureau des hypothèques jusqu'au chef de bureau de la sous-préfecture ; depuis le crétin jusqu'au poète (nous ne nommons ici personne) ; car, petite ou non, chaque ville est complète dans son ensemble et forme comme un petit monde où tous les éléments de la société apportent leur contingent.

Le bon monsieur de Romer eut peut-être voulu qu'on l'appréciât davantage, et il est étonnant qu'après le refus essuyé par lui il se soit trouvé des prétendants assez osés pour courir la même chance. Déjà mûr, il était bien né, riche et original, mais il avait oublié son âge, et, n'écoulant plus que la voix d'un cœur resté jeune, il se croyait encore à trente ans. Pour ne pas paraître tirer vanité de son éducation, il affichait des manières familières, sans-façon et souvent brutales. Généreux par accès, il était avare par manie. Chez lui, toujours grondant ses gens, criant qu'on voulait le ruiner, que son bien était dilapidé, sa maison au pillage.

Un soir, il rentre. Une lampe brûlait dans sa chambre à coucher ; son domestique avait oublié, malgré ses recommandations réitérées, de baisser la mèche. Là-dessus, grand courroux. Il tempête, il fulmine : « Mais, criait-il, croyez-vous que j'aie cinq cent mille francs de rente ! Voulez-vous me réduire à la mendicité ? Tout le monde se ligue contre moi ! On me pille, on me vole ! Je vous chasse pour vous apprendre à mieux me servir... Fut-on jamais aussi mal servi que moi !... »

Et pendant ce temps-là la lampe brûlait toujours, et, le lendemain, à son lever, M. de Romer, remis de son emportement, donnait une gratification à son valet de chambre pour lui faire oublier sa vivacité de la veille, quitte à recommencer le lendemain.

Dans une promenade, dans un salon, M. de Romer, pointilleux pour les autres autant que pour lui-même, s'approche volontiers d'une dame et lui dit tout bas : « Prenez garde, madame, votre châle traîne par terre, votre

robe va se friper. » Il fait l'officieux, le prévenant : c'est un ci-devant jeune homme, mais, avec un cœur d'or ; le type du bourru bienfaisant.

VI

M. de Romer fut refusé, cela va de soi : il n'y a pas lieu de s'étonner que le jeune Léonce Prudent ait été refusé aussi.

Léonce Prudent, peu satisfait de ce nom patronymique qui sent son bourgeois d'un kilomètre, avait jugé convenable de l'allonger en y ajoutant un de : il se faisait appeler et signait : « de Prudent. » Peut-on lui reprocher cette petite faiblesse commune à tant de grands personnages ?

Léonce de Prudent affichait un grand faste ; il ne parlait que de sommes fabuleuses dépensées en folies pour des drôlesses. En additionnant les billets de mille francs qui passaient par sa bouche, on aurait facilement trouvé, au bout d'une année, de quoi payer le percement de l'isthme de Suez. Tantôt ce sont les femmes, tantôt les chevaux. Ah ! les chevaux surtout lui coûtent cher ! Sachez qu'il possède, au plus, vingt mille francs de rente ; mais à l'entendre, il dépense cinq cent mille francs par an. Ses chevaux, les avez-vous vus ? Non, personne ne les a vus. C'est égal, il fait courir, il remporte des prix, du moins il ne tient qu'à ses auditeurs bénévoles de le croire. Quant aux femmes, il n'est pas moins généreux : Madame A... lui a coûté quatre-vingt mille francs ; la petite B..., cinquante mille francs ; c'était meilleur marché, mais elle est si petite ! Après cela, allez aux renseignements, pesez le vrai et le faux, vous trouverez, tout compte fait, que, depuis sa sortie du collège qui remonte à deux ans, il a entretenu trois grisettes qui lui ont coûté, chacune, une vingtaine de louis, tout au plus. Voilà nos conquérants.

Avouez que Mérijot et Louise, si celle-ci a été consultée, ont fait preuve d'un grand mauvais goût en n'accueillant pas un jeune homme aussi accompli et surtout aussi discret.

Nous n'avons pas l'intention d'abuser de la patience du lecteur en faisant passer sous ses yeux tous les originaux qui défilèrent successivement devant l'ex-avoué : une semblable énumération serait fastidieuse, et nous n'avons pas la prétention d'imiter le vieil Homère, surtout quand il sommeille.

Toutefois, sans compléter cette galerie, il est encore un ou deux types dont nous tenons à parler. Voici le pédant :

Professeur au lycée, M. Farthing, quoique d'origine anglaise, est Français, ou plutôt à la fois Grec et Latin. C'est la science incarnée, l'hellénisme fait homme, l'antiquité ressuscitée. D'agréables citations émaillent ses discours ; il tousse comme Crassus et crache comme Cicéron. Il sait lequel des deux pieds de Lucrèce était plus long que l'autre (je parle du poète et non de la victime un peu bavarde de Sextus Tarquin). Quand M. Farthing sera marié, ses enfants seront, dès leur enfance, voués au grec et au latin ; il les formera dès les langes aux études classiques ; il leur apprendra à dire papa et maman dans le dialecte dorien.

En attendant, Louise a eu peur de cette érudition rétrospective. Tant de lumières l'ont éblouie ! elle a mieux aimé rester dans son obscurité. L'antique flambeau de l'hyménée ne s'allumera pas pour elle, encore cette fois.

Si quelqu'un avait de véritables chances d'être agréé, c'était assurément M. Chevreux. Jeune, bien fait, aimable, voyant le meilleur monde, il possédait une belle fortune en terres. C'était un mari presque parfait : il n'avait qu'un défaut, mais si petit ! Il était joueur, mais si peu ! Encore l'expression trahit-elle notre pensée : non, il n'était pas joueur ; il s'en défendait avec acharnement ; il jouait, il est vrai, avec rage ; mais ce n'était pas une passion chez lui. Seulement les fermages ne rentraient pas exactement : cela se voit malheureusement tous les jours. Il venait d'acheter une voiture nouvelle, et il voulait donner un à-compte de cinq cents francs à son carrossier. J'espère que c'est une raison légitime et bien innocente ! Emprunter ? fi donc ! un homme de sa condition ! Il lui fallait cinq cents francs ; il les demandait au jeu, bien décidé à ne plus jouer, une fois cette somme gagnée. Or, il ne la gagnait jamais. — « Je ne suis pas joueur, disait-il. Le jeu est une passion honteuse, antisociale ! Faites-moi gagner seulement mes cinq cents francs, et je renonce à toutes les cartes du monde ; je voue au feu tous les tapis verts ! »

Il fit tant et si bien qu'à l'heure qu'il est il a englouti plus de deux cent mille francs dans ce gouffre ; à peu près toute sa fortune, car il a fallu vendre ses terres, et les fameux cinq cents francs qu'il attend toujours ne sont pas encore arrivés.

C'est jouer de malheur, en vérité, et les plus honnêtes intentions conduisent quelquefois à des résultats déplorables.

Avec un semblable mari quel n'eût pas été le bonheur de Louise ! Sans cesse en promenades, en voyages, d'Ems à Bade, de Bade à Hombourg, elle aurait visité-tous les salons de conversation de l'Europe fashionable ; cette gracieuse perspective ne l'a point tentée.

VII

Si cette liste de personnages divers, ainsi écourtée, amoindrie, abrégée, semble déjà longue et ennuyeuse, qu'on juge de l'ennui profond que dut éprouver Louise en voyant défiler sous ses yeux cette procession de prétendants au nombre de soixante-quatorze ! Sans doute il y eut ça et là des intervalles, des instants de répit pendant lesquels elle put reprendre haleine ; mais, pour être étendue sur un plus long espace de temps, la monotonie de ces demandes n'en était que plus fatigante.

Si, d'une part, nous connaissons le motif des refus de Mérijot, nous ignorons, de l'autre, les prétextes qu'il employait pour les expliquer, et nous ne comprenons pas comment Louise se prêtait de bonne grâce à l'habile manœuvre de son tuteur.

Mérijot connaissait les hommes, non-seulement les hommes en général, mais aussi et surtout ceux qui se présentaient pour épouser sa pupille. Ses anciennes occupations, ses relations avec la magistrature, l'administration, l'avaient enrichi d'une foule de renseignements curieux. Il ne lui était donc pas difficile, lorsque, devant Louise, il discutait le mérite de chacun de ses prétendants, de mêler à ses discours tels correctifs, telles réticences, tels mots à double sens, qui étaient pour la jeune fille autant de révélations, et qui jetaient une lumière vive et toute nouvelle sur les antécédents, sur le caractère et sur les habitudes des compétiteurs.

Peu d'hommes auraient résisté à l'examen intéressé que faisait de chacun le rusé tuteur. La perfection n'est pas chose commune, et l'ex-avoué paraissait désireux de ne pas la rencontrer, même partiellement, chez personne. Puis un autre motif, facile à deviner, mais que M. Mérijot voulait laisser à sa pupille l'honneur de découvrir elle-même, frappa Louise : elle était riche, et, par conséquent, recherchée ; quelles que fussent sa beauté, sa grâce, elle ne pouvait se dissimuler que, sans fortune, elle eût trouvé peu d'adorateurs sérieux. La cupidité était donc le mobile de tous ou de presque tous ses prétendants, qui cachaient leur convoitise sous les dehors de la

passion la plus chevaleresque et la plus exaltée : c'était, surtout pour une âme fière, à dégoûter à tout jamais du mariage.

Louise se trouva donc d'accord avec son tuteur, quoique par des causes différentes, pour décourager ces recherches cupides, ces dévouements intéressés, ces amours besoigneux.

Mérijot se frottait les mains.

La moitié de son programme s'accomplissait toute seule, puisque Louise restait fille ; quant au reste, il espérait bien conduire sa barque à bon port en forçant à la fin sa pupille à faire un choix entre ses deux fils.

Un correctif est nécessaire à ce que nous avons avancé plus haut, au sujet des mauvais instincts de la nature humaine ; sans doute, et, en cela, Mérijot avait raison, la cupidité inspirait bien presque tous les épouseurs, mais il faut reconnaître, en même temps, qu'avec un peu plus d'indulgence et un peu moins d'intérêt personnel dans la question, il eût pu facilement expliquer cet empressement, cette course à la dot, par un motif tout aussi vraisemblable : la beauté de Louise.

Louise était vraiment belle ; non pas de cette beauté qui n'appartient qu'à la jeunesse, de cette beauté qui s'éteint avec le premier rayon de l'amour, mais d'une beauté réelle, sérieuse et pour ainsi dire solide. Ses grands yeux brillants, noirs et couronnés de sourcils épais, n'avaient pas de dureté. Ses cils, soyeux et foncés, garnissaient jusqu'aux commissures des paupières et donnaient à ses regards ce caractère doux et langoureux qu'on croit particulier aux femmes blondes. Ses joues, sans être d'une fraîcheur banale, avaient le velouté de la pêche. Ses cheveux, d'un noir de jais, qu'elle aimait à relever elle-même, allongeaient harmonieusement l'ovale de son visage et donnaient à sa physionomie un cachet tout particulier.

Bien prise dans sa taille, élancée sans être grande, elle avait la main blanche et courte, le pied long et mince, les attaches fines, le cou un peu long.

Vous voyez qu'à la rigueur, n'eût-elle pas été affligée d'un million, il lui restait encore de quoi plaire à un galant homme ; aussi les MM. Mérijot (même les idées d'intérêt mises de côté) se faisaient-ils de bon cœur les complices de leur père.

VIII

Nous voici dans les salons de la sous-préfecture. La munificence du conseil général, qui a voté un piano à madame X. la sous-préfète, ne permet pas à l'administration de réaliser des économies cette année. Il faut, bon gré, mal gré, qu'on fasse danser la société de Joigny.

Il est déjà tard.

Les quadrilles sont moins serrés.

L'orchestre est moins bruyant.

L'atmosphère est cependant encore étouffante et lourde. Louise, qui s'est laissée conduire à cette fête après bien des hésitations, a fini par prendre un parti : elle a fait comme tout le monde ; elle a causé avec les amis de M. Mérijot, elle a dansé avec César, puis elle s'est rassise, considérant comme un travail trop pénible de s'amuser aussi longtemps. Elle respire un peu ; après les fadeurs dont son belliqueux danseur a jugé à propos de la fatiguer, un peu d'air, un peu de repos surtout lui est nécessaire.

Tout à coup ses yeux se fixent par hasard sur son tuteur, qui cause avec un jeune homme. Ce jeune homme, accompagné de Mérijot, s'approche d'elle, la salue et la prie de lui accorder une contredanse. Elle regarde son tuteur, qui semble autoriser cette démarche du regard ; elle tend la main au cavalier inconnu ; ils prennent place.

Si Louise avait besoin de se reposer des compliments prétentieux de son précédent partenaire, elle ne pouvait mieux tomber. Celui-ci est quasi muet ; il parle peu, il regarde sa danseuse sans affectation, mais aussi sans embarras, comme un frère regarderait sa sœur. Il prend et laisse sa main, suivant le caprice des figures, avec toute la régularité d'un automate bien monté.

Étonnée, mais non fâchée, Louise se disait à elle-même : — « Voilà le premier homme qui n'ait pas l'air de vouloir m'épouser. » — Puis, par un de ces retours méchants qu'elle devait peut-être à la famille Mérijot, elle ajoutait mentalement : — « Il ne sait peut-être pas que je suis riche ! »

La contredanse finie, l'inconnu reconduisit Louise à sa place, salua respectueusement et disparut.

Si son intention était de se faire oublier de celle avec laquelle il avait eu l'honneur de danser, certes il avait pris le bon moyen : parler peu et partir ; mais il avait commis une maladresse, il n'avait pas fait un seul compliment : c'était se distinguer de tous les autres cavaliers !

Le lendemain, au déjeuner, on parla dans la famille Mérijot plus que de coutume. Le bal de la veille surtout défraya la conversation. Les détails

d'une soirée en province sont, en général, peu intéressants ; néanmoins le vieil avoué, sa femme, sa sœur, son fils, ne tarissaient pas. On avait voulu, la veille, distraire Louise, l'arracher à sa chère solitude, à ses habitudes recueillies ; l'occasion était trop belle pour ne pas poursuivre le lendemain les distractions de la veille.

César passait en revue les vieilles dames qui avaient fait tapisserie ; sa mère et sa tante prenaient à partie les jeunes filles dont la personne et la toilette prêtaient à la malignité, et Mérijot tournait en ridicule, avec une verve affectée, les jeunes gens qui avaient paru trop s'occuper de Louise, ou que celle-ci avait regardés avec quelque attention.

A ce double titre, le danseur silencieux devait échapper à la critique : c'est ce qui arriva en effet. Le jeune homme n'avait eu pour la jeune fille que la politesse obligatoire dont on ne peut se dispenser sans se montrer grossier. Cependant le silence observé à son sujet intriguait Louise ; il suffisait qu'elle eût remarqué l'inconnu pour que tout le monde se tût sur son compte. C'était jouer de malheur ! Elle eût préféré à ce silence, qui lui semblait dédaigneux et méprisant, une critique, même malveillante : c'eût été du moins un renseignement, une donnée sur celui dont elle s'occupait déjà plus qu'elle ne le croyait elle-même.

L'interminable déjeuner finit enfin : on quitta la table, Louise n'osa point questionner Mérijot, quoiqu'une question sur ce sujet eût paru fort naturelle à tout le monde ; mais de quel ton faire cette question ? Le son de sa voix n'aurait-il point trahi l'importance qu'elle y attachait ? Aurait-elle été assez forte pour affecter l'indifférence sans que l'indifférence parût affectée ? Voilà ce que se demandait Louise, devenue tout à coup prudente et réfléchie ; voilà pourquoi elle garda le silence.

IX

Cette tranquillité ne devait pas durer toujours. Louise avait constamment, du moins à l'heure des repas — car le reste du temps elle profitait de tous les prétextes pour se retirer chez elle, — Louise avait sous les yeux le beau César, qui se pavanait et faisait la roue. Ce spectacle, cette parade continuelle, n'étaient guère faits pour éloigner de la jeune fille la pensée et le souvenir de son inconnu. La comparaison était tout à l'avantage de l'absent. Avec moins de prétentions, César se fût peut-être moins nui à lui-

même, et ; par contre, il eût moins bien servi les intérêts d'un rival dont, au reste, il ne soupçonnait même pas l'existence.

Mais, dira-t-on, ce rival était donc bien merveilleux, bien séduisant à première vue, pour éclipser du premier coup toute la jeunesse d'une ville comme Joigny et César lui-même ?

Non ; c'était un homme de vingt-huit ans, qu'on aurait eu tort de trouver laid, mais qui n'avait aucun des caractères de ce qu'on est convenu d'appeler la beauté masculine. Il n'avait pas le type grec ; il n'avait pas non plus les moustaches et la désinvolture qui donnent, à certains Adonis de garnison, des airs de matamores langoureux. Il n'avait pas la prestance avantageuse du tambour-major qui dit : « Regardez-moi ! » Il ne posait ni pour la main ni pour la jambe ! Et personne, en résumé, n'aurait pu dire qu'il était laid ; mais personne non plus n'aurait pu dire qu'il était beau ; passable serait le vrai mot, c'est-à-dire que sa physionomie pouvait, suivant les impressions qu'il recevait, resplendir ou s'éteindre ; mais que, dans son état normal, elle n'avait rien de saillant.

Comment Louise avait-elle pu remarquer une figure où rien ne semblait remarquable ? Nous l'avons dit, parce que l'expression de cette figure était naturelle et franche, chose rare pour la jeune fille.

Plusieurs semaines s'écoulèrent.

Le bal de la sous-préfecture était le dernier de la saison ; le beau temps revenait, la verdure reparaissait dans les champs, et le jardin de la famille Mérijot se parait déjà de feuilles en attendant les fleurs chères aux amants.

Louise se promenait seule, avant le dîner, dans un petit bosquet de lilas, lorsque le son de deux voix connues arriva à son oreille ; elle était femme, par conséquent curieuse ; elle écouta.

— J'en suis sûr, disait le père Mérijot, il veut faire comme les autres, et il faut être aussi bouché que tu l'es pour n'avoir pas remarqué son manège et ses intentions.

— Mais, mon père, répondit sentencieusement Aristide, je suppose que vous vous trompez ; M. Bernier est un homme d'humeur trop grave pour s'occuper d'amourettes...

— D'amourettes, soit ! mais de dot ? C'est là le point essentiel. Mon Dieu ! qu'on aime Louise tant qu'on voudra, cela m'est parfaitement égal ; mais je ne veux pas qu'on l'épouse, à moins qu'elle ne prenne pour mari toi ou ton frère. Malheureusement vous n'avancez guère dans ses bonnes grâces, ni l'un ni l'autre.

— Mon père...

— Il n'y a pas de « mon père ! » Il faut hâter la conclusion de tout ceci. Louise prend de l'âge, elle devient rêveuse ; il faut que d'ici à six mois elle soit ma bru, et, pour cela, il faut écarter le seul concurrent qui soit redoutable. Cela regarde César. Il est soldat, il est brave. Au moindre essai, à la plus petite démarche du jeune Bernier, qu'il fasse un exemple, et tout sera dit : les plus hardis, comme les plus entêtés, se trouveront mis à la raison, et mon plan s'exécutera de tout point sans encombre.

— Ce sera donc César...

— Qui l'épousera ? Sans doute, puisque tu ne fais rien Pour soutenir ta candidature. Voyons ! Est-ce toi, avec ton habit noir et ta cravate blanche, toi, greffier, qui iras chercher querelle à celui-ci ou à celui-là ? Est-ce toi qui feras peur à tes rivaux ? Avec quoi ? Avec ton parapluie, n'est-ce pas ? Une belle arme ! Non ! non ! C'est un sabre qu'il faut, et ton frère est là...

Ils s'éloignèrent.

Louise se trouva forcément ramenée à l'objet de ses rêveries. Elle ne pouvait pas douter que ce M. Bernier, cause innocente et involontaire des inquiétudes de son tuteur, ne fût le danseur qu'on lui avait présenté au bal de la sous-préfecture.

Ainsi, à l'inconnu qui jette sur tout homme et sur toute chose un charme incompréhensible, se joignait un nouveau motif d'intérêt : le danger. Comment ! lui, si froid, si modeste, si timide, il allait se trouver aux prises avec un militaire, fanfaron peut-être, mais brave, en tout cas accoutumé aux armes ; avec un Croquemitaine en bottes fortes, avec un Othello de caserne, un bourreau des crânes !

Louise ne put songer sans terreur aux accidents possibles ; mais que faire pour conjurer les événements ? Elle n'avait pas même les ressources qu'ont tant de femmes en pareil cas : se montrer froide, réservée, pour éloigner ou détourner les soupçons ; elle n'avait vu M. Bernier qu'une fois, et depuis elle ne l'avait plus rencontré. Elle ignorait sa demeure, sa position dans le monde ; son nom même, elle venait de l'apprendre par hasard, sans le vouloir, de la bouche de ceux qui se faisaient ses ennemis. Une circonstance, fortuite en apparence, vint compliquer son embarras et donner un nouvel aliment à ses craintes ; mais, du moins, c'était une satisfaction offerte à son ardente curiosité.

Lorsqu'à l'heure du dîner elle entra dans la salle à manger, madame et mademoiselle Mérijot y étaient déjà et modifiaient, avec l'aide de la

servante, l'ordonnance du couvert.

— Ma chère Louise, dit Mérijot en rentrant, permettez-moi de vous présenter M. Bernier ; je l'ai invité à l'improviste, et il nous fait l'amitié de dîner sans façon avec nous.

Louise regarda, salua et pâlit.

C'était son inconnu, son danseur, introduit dans la maison par celui-là même qui le redoutait si fort ! Était-ce donc pour amener une explication, une querelle peut-être ? Elle se promit de s'observer et de commander, sinon à son cœur, du moins à ses lèvres et à ses yeux.

On prit place.

Les premiers moments d'un repas sont, dans tous les mondes possibles, toujours silencieux : l'appétit a ses droits ; les convives d'ailleurs s'étudient et attendent des sujets de conversation. Toujours est-il que l'on commence par manger, sauf à causer plus tard.

M. Bernier mangeait peu, mais il parlait avec aisance. Il s'excusa d'abord auprès des dames d'avoir accepté sans cérémonie l'invitation de M. Mérijot, et de paraître ainsi devant elles dans une tenue négligée.

Le vieil avoué prit tous les torts à son compte. Le plaisir de l'avoir à sa table, lui si farouche et si solitaire, était, disait-il, l'excuse naturelle de son indiscrete insistance.

— Mon Dieu ! répondit M. Bernier, il ne faut pas me reprocher mes goûts de solitude et de retraite ; je fais assez mauvaise figure dans le monde. C'est moi seul que je punis en allant rarement dans les salons !

— Vous avez tort : on vous regrette ; on sait que vous êtes un artiste, un causeur ; dans toute autre ville que la nôtre, on se disputerait l'honneur de vous posséder. D'ailleurs, en vous cloîtrant ainsi, vous vous nuisez à vous-même ; vous perdez, qui sait ? peut-être l'occasion d'un établissement avantageux, d'un mariage...

M. Bernier sourit avec amertume.

— Me Marier, moi ! Qui est-ce qui voudrait de moi ?

— Comment ! dit César, c'est trop de modestie ; à votre place, je voudrais prétendre à tout.

— Vous raillez !

— En aucune façon. Mais j'ai peut-être tort d'insister sur ce sujet. Vous avez sans doute des desseins arrêtés : votre choix est fait ?

Louise regarda M. Bernier.

Celui-ci parut embarrassé.

Mais elle baissa bien vite les yeux sur son assiette, car Mérijot et les deux femmes l'observaient avec persistance. Elle crut même devoir, pour mieux donner le change sur ses sensations, se mêler à la conversation.

— Mais c'est de l'inquisition, dit-elle. L'hospitalité n'autorise pas de semblables questions. Je vous avoue, mon cher tuteur, qu'à la place de monsieur, je me trouverais fort embarrassée...

— Vous, vous êtes femme, ma chère Louise !

— C'est vrai ; mais monsieur, tout homme qu'il est, pourrait bien être aussi timide que moi. Oh ! ne prenez pas cela pour un reproche, monsieur ; la réserve et le tact sont aujourd'hui des qualités assez rares pour qu'on les apprécie quand on les rencontre.

César se mordait les lèvres.

Son père regardait tous les convives avec des yeux étonnés.

Dernier prit la parole.

— Vraiment, mademoiselle, vous ne confondez pas la gaucherie avec la modestie, la vanité avec le mérite !

— Non, certes.

— Allons, dit Mérijot, Louise veut vous excuser à vos propres yeux de votre vilain défaut. Vous êtes un sauvage, mon cher monsieur, et vous avez tort. Vous voyez que, pour être sorti de vos habitudes sédentaires, vous avez trouvé parmi nous une voix amie pour vous défendre et prendre votre parti...

— Si mademoiselle pense ce qu'elle a bien voulu dire, si ce n'est pas l'indulgence seule qui l'a ralliée à ma cause, que doit-elle penser de ceux...

Bernier s'arrêta prudemment, craignant d'aller trop loin.

Louise vint à son secours.

— De ceux, dit-elle lentement, qui ne vous ressemblent pas, monsieur ? Eh bien, je pense d'eux tout le contraire, et je crois avoir jusqu'ici, avec l'aide de mon tuteur, mis d'accord mes actions et mes sympathies.

— En effet, reprit Mérijot en souriant, j'ai l'honneur de réunir à cette table les cœurs les plus endurcis du département et les plus rebelles aux lois naturelles de l'hymen.

— Des cœurs comme le mien, dit César en lançant à l'adresse de la jeune fille une œillade incendiaire ; mais le passé n'engage pas l'avenir.

Bernier ne répondit pas, et l'on parla d'autre chose.

X

La tentative faite par la famille Mérijot pour savoir si Bernier devait être considéré comme un ennemi, et si Louise avait perdu la sérénité de son cœur, n'avait abouti. qu'à mettre en rapport, presque en contact, ces deux âmes ardentes, pleines d'aspirations inconnues, et qui devaient se comprendre et s'enflammer par le rapprochement.

Mais le dîner improvisé, s'il découvrit à Louise le véritable état de son cœur, s'il éveilla chez Bernier des espérances qui sommeillaient encore, confirma aussi Mérijot dans ses soupçons. Il fut donc résolu que le plan arrêté serait mis à exécution sans délai, et qu'on arrêterait promptement les velléités amoureuses et matrimoniales du timide Bernier.

Ce plan ne laissait pas que d'offrir quelques difficultés d'exécution. La ruse ne pouvait réussir avec un adversaire réfléchi, prudent et maître de lui-même : d'autre part, une querelle était malaisée à susciter : Bernier était en bons rapports avec la famille Mérijot, comme avec toute la ville. César, malgré tout son bon vouloir, en était réduit à se croiser les bras en se creusant la cervelle. Il n'était plus qu'un héros en disponibilité.

Une complication inattendue précipita la marche des événements.

Quelque temps après le fameux dîner qui défraya longtemps les conversations quotidiennes, il fut question d'une partie de campagne : on irait passer quelques jours dans une ferme, aux environs de Montbard ; Louise se mit à préparer quelques objets de toilette, à fouiller ses tiroirs, ses cartons, ses armoires, ses nécessaires : une chambre de jeune fille, c'est tout un monde.

En ouvrant un petit portefeuille qui dormait depuis cinq ou six ans au fond d'une boîte, elle trouva des papiers jaunis attachés avec un ruban passé.

Qu'est-ce que cela pouvait être ? Pourquoi avait-elle ainsi conservé ses souvenirs de pension ?

Elle détacha le cordon, ouvrit la première lettre (c'étaient des lettres !), y jeta les yeux et se prit à sourire.

« Enfants ! » dit-elle.

C'était un billet que lui avait remis une de ses amies de pension, un billet écrit par un cousin de cette dernière et qui contenait... quoi ?... une déclaration d'amour !

Louise avait bien raison de s'écrier : Enfants !

En effet, à treize ou quatorze ans, écrire ou recevoir des lettres d'amour, en pension, quel roman !

Elle voulut relire ces lignes que le présent mettait en harmonie avec ses pensées ; ce n'étaient que compliments à l'endroit de sa beauté précoce, promesses de l'aimer toujours, rêves de bonheur pour l'avenir, projets d'union, serments qui devaient être éternels, enfantillages enfin !

Tout à coup, Louise pâlit ; elle chancela, comme frappée à l'improviste, et tomba évanouie, tenant toujours la lettre dans sa main crispée.

On accourut au bruit ; on s'empressa autour d'elle ; on chercha la cause de cette indisposition subite.

Madame Mérijot aperçut la lettre, la prit, la lut.

Elle était signée : Jules Bernier.

XI

Qui ne connaît Aix-les-Bains, cette ville où la maladie sert de prétexte au plaisir, ce rendez-vous du Midi valétudinaire et dansant ? Combien de touristes ont raconté leurs voyages à Aix ! Combien de feuilletons ont embouché en son honneur la trompette de l'enthousiasme et le sax-horn de la réclame !

En notre qualité d'habitante de la Savoie, nous ferons néanmoins notre description d'Aix, toute superflue qu'elle soit.

Lorsqu'on part de la Suisse pour aller en Italie, on parcourt une longue vallée qui commence à Genève pour se terminer à Chambéry. Cette vallée, encaissée entre des montagnes moins élevées que les autres de la chaîne alpestre, offre à l'œil une mosaïque splendide : des champs aux cultures variées, traversés par des lignes régulières d'arbres et de grandes vignes ; deux lacs, celui d'Annecy et celui du Bourget ; un fleuve, le Rhône.

Vers Chambéry, la vallée se resserre.

A droite, le mont du Chat dresse, pendant deux lieues, contre le ciel, sa muraille de rochers. Autour du mont géant s'étendent d'autres collines dont les lignes sont tour à tour harmonieuses et brisées, pleines de pentes douces et de déchirures hardies. A leur pied le lac chanté par Lamartine, avec ses flots d'un bleu de turquoise, où le soleil met des reflets d'or, sur lequel les rochers, les promontoires, les monastères et les châteaux projettent de grandes ombres.

A gauche étincellent, à travers une ligne de peupliers et de noyers centenaires, les toits bleus de la petite ville d'Aix ; au delà s'élèvent d'autres rochers dont la masse, grise ou brune, sert de cadre au tableau.

Jamais cité thermale ne fut plus jolie, vue à distance. Elle réalise, pour le voyageur charmé, cet idéal de vignette où la vérité locale est scrupuleusement sacrifiée au plaisir des yeux.

De près, le prestige s'évanouit, mais il ne s'évanouit que peu à peu, ce qui laisse à l'impression son harmonie.

C'est d'abord la promenade du Gigot : des troncs chenus, avec des ânes groupés autour, des joueurs de boules çà et là, des cafés, des tirs, le débarcadère du chemin de fer, je ne sais quelle entrée affairée et joyeuse à la fois.

Puis, les maisons basses du faubourg, des femmes devisant aux portes, des enfants dont les haillons disent au touriste : — « Un petit sou, s'il vous plaît ! » Des ânes encore, tout sellés, dont le dos patient vous invite et vous attire.

Une porte sans style, mais d'un ovale parfait, vous annonce l'entrée de la cité. Le grand hôtel Venat étale à votre droite ses jardins plantés de vignes et de pommiers. Vous passez : une librairie, deux pharmaciens, trois boutiques de barbiers, je ne sais combien de cafés, vous crient : Urbs ! de toute la force de leurs enseignes. Des bateliers sont là, vous proposant leurs bateaux ; des cochers leurs voitures ; des âniers leurs ânes. Toujours ! les Alpes et les ânes, les lierres et les chênes !

Vous continuez votre course.

Là-haut est l'établissement thermal, une vieille maison masquée par une maison qu'on construit. On la construit si lentement, que l'ancienne aura le temps de tomber en ruines avant que la nouvelle soit achevée. Tout près la poste ; l'arc de Campanus, une ruine romaine, au sujet de laquelle nous avons trouvé à la bibliothèque un très-curieux document ; le vieux cercle, un parc ombreux peuplé de limonadiers ; des pensions, des hôtels ; le monde malade, vivant de régime et se couchant avec le soleil.

Là-bas, le monde plus bruyant et plus joyeux des baigneurs amateurs. La douche est pour eux sans attrait, non le casino, qui projette, comme un promontoire, ses pavillons blancs sur la vallée. Derrière le casino une villa perdue dans les arbres : c'est la maison de M. Bias, l'ancien fermier des jeux ; un groupe d'élégants chalets. Au delà, Tresserve, un coteau chargé de riantes maisons, de beaux arbres, de vergers humides, sépare les deux

vallées, la vallée verte et la vallée bleue, les prairies d'Aix et le lac du Bourget.

C'est à Aix, au grand hôtel du Globe, que nous retrouverons Mérijot, sa femme et Louise.

L'indisposition de la jeune fille, après une crise nerveuse, avait amené une sorte de langueur morbide, sans douleur, mais aussi sans ressort. Le docteur avait recommandé les eaux d'Aix, plutôt comme distraction que comme remède ; il avait jugé que le moral seul avait été atteint ; tel était aussi l'avis de Mérijot, auquel sa femme avait donné connaissance de la fatale lettre.

Louise avait réfléchi longuement, pendant sa maladie, sur l'état de son âme. Elle avait compris qu'une seule cause avait pu rendre si puissante sur elle l'impression produite par une simple lecture, et que cette cause unique était la crainte, subitement perdue, de ne pas être aimée par Bernier. Elle avait compris, en même temps, puisqu'elle craignait de n'être pas aimée, qu'elle aimait elle-même. Cette découverte était pour elle un nouveau tourment : comment s'assurer, maintenant, si cet amour précoce avait été plus fort que le temps ; si Bernier, devenu homme, avait conservé pour Louise, devenue femme, l'affection profonde qu'il avait vouée à Louise enfant ? Le doute, la crainte mêlée d'espoir, augmentaient encore le malaise de la jeune fille, et il fallait un événement imprévu pour amener dans son état une amélioration sensible.

Cet événement ne se fit pas longtemps attendre.

Nous avons laissé Mérijot l'aîné, le farouche prétendant, ruminant des projets de vengeance à l'endroit de Bernier ; la fameuse lettre, remise entre ses mains par la prudence maternelle, devint une arme qu'il se promit de mettre à profit dans l'intérêt de ses desseins. Dans tous les cas, c'était un moyen de forcer son rival présumé à s'expliquer, et catégoriquement ! C'était un moyen d'arriver promptement à une solution définitive.

César alla donc trouver Bernier. Il le trouva assis mélancoliquement devant son piano, composant un de ces morceaux qui avaient donné, en province, une certaine célébrité à son talent.

Bernier était bien avocat ; mais, comme tant d'autres, il ne plaidait jamais. Sa mère, restée veuve, avait vu la fortune considérable que lui avait laissée son mari s'engloutir dans une faillite et n'avait pu laisser à son fils qu'un revenu fort modique, dont il vivait en province, sans faste, mais sans

mauvaise honte. Ses goûts étaient simples, il allait peu dans le monde, et la musique était devenue son unique occupation.

Peut-être, cependant, l'amour était-il un peu le rival de la musique, et venait-il donner au compositeur de fâcheuses distractions ? Non ; si l'amour, depuis quelque temps, préoccupait plus vivement Bernier, son influence se bornait à donner à l'inspiration musicale du jeune homme quelque chose de plus élevé, de plus ardent, de plus passionné. L'art profitait ainsi des souffrances du cœur, et la passion s'exhalait en phrases plus sonores, en notes plus harmonieuses.

C'est dans ce milieu que vint tomber le bouillant César, sa lettre à la main, comme un valet de comédie. Il ne s'attendait guère à l'effet qu'il allait produire.

Ce fut un coup de foudre.

A la vue de cette lettre, en apprenant de la bouche de Mérijot fils aîné quelle impression elfe avait produite sur Louise, Bernier, si froid, si réservé d'ordinaire, devint comme fou de joie. Il ne voulut rien entendre. Il sautait, il embrassait César, le remerciait de lui rendre la vie, se répandait en protestations de reconnaissance et de dévouement ; si bien que César, venu pour obtenir une explication, n'avait plus besoin d'en demander et n'eut pas même l'occasion de placer un mot, tant son loquace rival prenait avec ardeur sa revanche de son mutisme d'autrefois.

Puis, prenant la lettre des mains de César ébahi, Bernier lui saisit le bras, l'entraîna dans la rue, le conduisit à la porte de la maison de son père, en lui disant :

— Au revoir, mon ami, mon sauveur ! Et il continua sa route en courant.

Le lendemain, il arrivait à Aix, et descendait à l'hôtel Guillard, place Centrale.

Il employa la soirée à chercher Mérijot, il ne connaissait pas le nom de l'hôtel où Louise était descendue avec son tuteur. Il finit par le découvrir, en feuilletant le registre du casino, et, le lendemain matin, il se présentait chez l'ex-avoué.

Vous voyez d'ici la mine effarée de celui-ci, à l'aspect de Bernier, l'auteur de tous ses maux, son cauchemar, sa bête noire ! Il se demandait comment César l'avait laissé venir, et toute sa finesse se perdait dans les mille suppositions qui tournoyaient dans sa tête.

Louise avait passé une nuit fort agitée. La fièvre ne l'avait pas quittée et madame Mérijot, ridicule par nature, mais bonne par occasion, avait veillé

auprès d'elle.

Le docteur n'était pas encore arrivé, car Bernier n'avait pas attendu une heure convenable pour se présenter chez Mérijot.

Au cri d'étonnement poussé par celui-ci, madame Mérijot accourut.

— Vous ici ! s'écria-t-elle ; vous ici ! Mais vous voulez donc la tuer ?

— La tuer ! Mon Dieu ! Est-elle donc en danger ?

— Vous le demandez, quand c'est vous qui avez fait tout le mal,... quand votre maudite lettre...,

— Ma lettre a dit la vérité, Madame, et ma bouche est prête à confirmer les lignes que vous maudissez et que je bénis, moi !

— Mais, malheureux, vous ne savez pas tout le mal que vous avez fait ! Elle vous aime, cette pauvre Louise !

— Elle m'aime !

— Qu'est-ce que tu dis-là, ma femme ? interrompit Mérijot fort troublé de cet aveu, assez mal placé au milieu d'une scène de reproches, et peu propre à calmer l'effervescence de Bernier.

Il se tourna vers celui-ci :

— Ma femme veut vous rassurer, reprit-il, mais ce qu'elle vous dit là n'est qu'un leurre ; ne la croyez pas, Monsieur ; nous savons que Louise aime, qui elle a choisi, ce n'est pas vous....

— Mais ces paroles, qui lui sont échappées dans le délire, je les ai entendues, moi ! Ce nom qu'elle prononçait sans cesse, le nom de Jules, l'ai-je rêvé ?

Mérijot ne comprenait plus rien à la conduite de sa femme. Il se disait que le délire était contagieux, puisqu' une personne, d'ordinaire si raisonnable, perdait la tête au moment où elle aurait eu le plus besoin de tout son sang-froid.

Néanmoins Bernier était là, l'avoué ne voulut pas s'avouer vaincu ; et, tout en barrant la porte de la chambre de Louise, vers laquelle l'amoureux jeune homme se précipitait, il entama un long discours, ou plutôt un discours qui promettait d'être long, sur l'inviolabilité du domicile, sur la fougue de la jeunesse, sur les droits d'un tuteur, sur la richesse de la pupille, sur l'avidité des épouseurs, etc, etc... Il eût continué longtemps sans doute sur ce ton, si une voix faible, mais très-nette et très-accentuée, ne s'était fait entendre derrière lui :

— Mais, mon cher tuteur, M. Bernier m'aimait déjà, il y a six ans ! A cette époque, il était plus riche que moi !

XII

Il y a des caractères que leur effervescence même rend timides, tant ils se redoutent eux-mêmes.

Bernier avait un de ces caractères-là.

La perte de la fortune de sa mère lui avait fait craindre de n'être plus accueilli dans le monde comme autrefois ; d'un autre côté, il s'était cru obligé de reléguer au fond de son cœur un amour dont l'aveu aurait pu le faire soupçonner de cupidité. Tel était le double motif de son silence et de sa conduite. Mais la bienheureuse lettre qui avait appris à Louise à lire dans ses sentiments ôtait en même temps tout prétexte à cette accusation redoutée.

Rendus tous les deux à une position franche et naturelle, que leur importaient le mauvais vouloir de Mérijot et les vaines remontrances de sa femme !

La santé revint avec la joie.

Louise se sentait heureuse, elle ne pouvait plus être malade.

On quitta Aix-les-Bains ; on revint à Joigny.

César, prévenu par une lettre de son père, avait déjà rejoint son régiment. Il ne demanda plus de congé. Les grisettes et les bourgeoises de la petite ville où il était en garnison purent posséder désormais ce héros, sans partage.

Quant à Aristide, il se consola avec son parapluie : ils continuent à vieillir ensemble.

Mérijot lui-même prit son parti de la fin prématurée de sa tutelle : d'abord, elle n'avait jamais dû toujours durer, et puis, Louise, reconnaissante des bons soins dont il avait entouré sa fortune, lui fit une rente équivalente à ses honoraires de tuteur.

— Et Bernier, que devint-il ?

— Eh bien ! il épousa Louise.

— N'avez-vous pas deviné dès les premières lignes, cher lecteur, qu'il faudrait toujours en arriver là ?

L'AMOUR PERDU

LÉGENDE

. .. La neige tombe à gros flocons ; elle couvre les toits, blanchit les arbres. L'air est obscurci et l'on n'entend que les bruits lugubres du vent dans la forêt.

Qu'ils sont à plaindre les pauvres gens obligés de voyager par ce temps affreux ! Mais aussi, quelle singulière jouissance on éprouve à entendre la tempête mugir, la nature entière se déchaîner, assis au coin d'un bon feu, les pieds sur les chenets !...

Et le mouvement cadencé de la pendule qui vous chante tous vos airs favoris et se prête complaisamment à toutes vos improvisations fantastiques !

Et votre pipe, dont l'odorante fumée s'amuse à parcourir, comme une curieuse, votre chambre entière, glisse sur tous les meubles, taquine le chat qui éternue, caresse les touches du piano, et s'envole enfin par la cheminée pour rejoindre ses frères les nuages, auxquels elle raconte ses pérégrinations !...

Telles étaient les impressions auxquelles se laissait mollement aller Hermann, le peintre, qui depuis deux mois, avait recueilli l'Amour sous son toit.

Tout entier au travail, l'artiste ne sortait plus de sa chambre ou de son atelier. Son chevalet avait servi de berceau à plusieurs chefs-d'œuvre. L'inspiration était en lui et il pouvait dire à bon droit : — Et moi aussi, je suis peintre !

Il était heureux, bien heureux ; l'Amour qu'il abritait sous son toit, c'était l'amour pur et sincère, qu'on ne rencontre guère qu'une fois dans sa vie, qu'on laisse trop souvent s'envoler et que toujours on pleure après l'avoir perdu !

Mais quel est donc ce bruit dans l'escalier ?... On monte... C'est une femme jeune, aux manières distinguées, et richement vêtue !

La sonnette retentit... Hermann se lève, il ouvre...

Hermann a repris son œuvre d'art ; puis, fatigué, il s'est placé dans un coin du foyer. Là, il rêve à l'avenir, heureux de croire que le lendemain sera toujours aussi doux que la veille ! il ne désire aucun changement ; il ne se lasse pas de la monotonie du bonheur... Pauvre Hermann !

Les heures ont marché. Tout est silencieux. Seul, le balancier trouble le silence de l'appartement. Le feu est près de mourir, la lampe ne jette plus qu'une clarté douteuse, la pipe d'Hermann gît, refroidie, sur le marbre de la cheminée. Hermann, étendu dans son grand fauteuil, s'est endormi, et le petit chat s'est pelotonné sur ses genoux...

Et l'Amour, où est-il donc ? Hélas ! cette femme si séduisante l'a emporté. Il est parti pour ne plus revenir, enfant ingrat qui abandonne l'âtre paternel dont il faisait la joie, pour suivre la route aventureuse, aride, décevante de l'inconnu !

Lorsqu'il se rendit compte de la perte qu'il avait faite, Hermann devint presque fou. — « J'ai perdu l'Amour, s'écriait-il, j'ai perdu l'Amour ! On me l'a volé ! Pauvre enfant, où trouveras-tu un cœur comme le mien ? Je t'avais reçu comme un autre moi-même, je t'avais consacré ma vie, et tu me fuis !... Qu'es-tu devenu, et que vas-tu chercher loin d'ici que je ne t'eusse donné si tu me l'avais demandé ? Ce monde où tu entres ne saurait te comprendre. Il souillera ta robe blanche ; il te tuera peut-être sans pitié !... Ah ! reviens à moi, si tu ne veux pas mourir ! Reviens à moi, si tu ne veux pas que je meure ! »

Hermann souffrait comme un damné ; il prit son chapeau et courut à la poursuite de l'Amour, résolu de demander à tous ceux qu'il rencontrerait s'ils ne l'avaient point vu, dût-il payer les renseignements au poids de l'or !

— Adieu, petite chambre qui nous réunissait tous deux, dit-il, adieu ! je ne reviendrai qu'avec lui.

Hermann marchait fort vite, l'œil hagard, la toilette en désordre. On le regarda avec curiosité d'abord, avec intérêt ensuite. Il avait l'air si malheureux ! Qui ne l'eût plaint ?...

Un soir, en suivant la grande route, il entendit un chœur de jeunes garçons qui redisaient des vers du grand poète Frédéric Rückert... Il leur demanda de les écrire sur son album.

Amour ! soleil tombé du paradis céleste,
Oh ! dis-moi s'il existe une plage funeste
Où nos regards, ouverts à la clarté du jour,
Puissent se dérober à tes rayons de flamme ;
Apprends-moi s'il existe un monde, un peuple, une âme,
Qui n'ait de foi dans Dieu... ni d'hymne pour l'amour !

Amour ! dis-moi s'il est seulement sur la terre
Un désert, un abîme, un cachot, un cratère,
Où tu n'apportes point ton autel et ton nid !...
Puis-je, sous quelques cieux, porter ma rêverie
Sans respirer ta fleur, sans vivre de ta vie,
Sans te trouver partout où le Seigneur bénit ?...

Où pleure la rosée, où le vent tourbillonne,
Où s'écoule le flot, où le soleil rayonne,
Oui ! l'Amour est partout, comme un esprit du ciel !
Et là même où les flots et les vents s'affaiblissent,
Où se fanent les fleurs, où les astres pâlissent,
L'Amour est encor là, comme un ange éternel.

J'ai passé dans les bois où le feuillage tremble,
Et les grands arbres verts faisaient monter ensemble
Leurs baisers frissonnants vers le ciel radieux.
Rêveur sous les rosiers, pensif sous les érables,
J'écoutai des oiseaux les concerts innombrables ;
C'est l'Amour qui dictait leurs chants mélodieux !

Je parcourus la plage, où l'écume blanchie
Du sein de l'Océan se déroule affranchie,
Je retrouvai l'Amour dans le baiser des flots ;
Et les fleurs s'inclinaient sur l'Océan immense,
Et l'algue se tordait sous la houle en démence,
En chuchotant l'amour aux pieds des matelots !

Je tournai mon regard vers la céleste plaine,
Et, de là-haut, sur moi descendit une haleine
Qui parfuma mon front : c'était l'Amour encor !
Le soleil était beau ; douce était sa lumière ;
Et, las d'être adoré dans sa splendeur première,
Lui-même s'embrassa dans mille étoiles d'or !

Alors je contemplai la terre vaporeuse.
Une femme était là souriante et rêveuse ;
Elle avait dans ses yeux tous les bleus firmaments.
D'amoureuses senteurs semblaient rentrer en elle ;
Tant les soleils galants éclairaient sa prunelle,
Et brûlaient mes yeux sous leurs rayons aimants.

D'ivresse je baissai ma paupière aveuglée ;
Et, penchant doucement ma poitrine gonflée,
Je sentis qu'elle était toute pleine d'amour ;
Et ces mille rayons que j'avais vus naguère
L'un l'autre dispersés, au ciel et sur la terre,
Mon cœur, comme un soleil, les dardait à son tour.

C'est pourquoi je voudrais bien savoir où mon âme
Pourrait tourner ses yeux, Amour ! sans voir ta flamme,
Et s'abreuver encore sans goûter à ton miel,
Car je te porte en moi comme un trésor suprême !
Le luth suit le poète et tu me suivras, même
Dans la nuit de la tombe ou dans l'azur du ciel !

Hermann passa la nuit tout entière avec ces jeunes panthéistes qui chantaient Rückert... Le lendemain soir, comme il entra dans une capitale, il rencontra une quantité de femmes jeunes et charmantes, rieuses et folles, au langage hardi, à l'œil provocateur, qui éclatèrent de rire en voyant sa mine désespérée.

Mais Hermann était beau : aussi l'une des sirènes, se détachant du groupe, lui demanda :

— Que cherches-tu, beau ténébreux ?

— L'Amour ! répondit Hermann.

— En ce cas, viens par ici. Nous savons où il est, et nous te mènerons à lui.

— Soyez bénies, s'écria Hermann, ô vous qui me rendez l'Amour ! Et il suivit les séduisantes bayadères. Elles lui firent prendre une route fleurie et embaumée. Tour à tour, il fut le cavalier de chacune de ces jeunes femmes. Le voyage, bien que long, était agréable, et elles semblaient prendre à tâche de le prolonger... Cependant, Hermann ne voyait point paraître l'Amour ! Hermann se plaignit. Les nymphes le conduisirent alors sur le sommet d'une montagne aride, au milieu de rochers noirs et tristes comme les ténèbres. Arrivés-là, elles lui dirent :

— Que nous donneras-tu pour t'avoir guidé vers l'Amour ?

— Il est donc près d'ici ? demanda Hermann.

— Oui, répondirent-elles... Mais, nous te le répétons, que nous donneras-tu pour t'avoir guidé vers l'Amour ?

— Demandez ! dit Hermann, ravi de toucher au but de ses plus ardents désirs ; demandez, et tout ce que vous exigerez de moi, vous l'obtiendrez !

— Donne-nous ta santé ! dirent les femmes. Hermann y consentit, et, au même instant, elles disparurent comme par enchantement.

Alors il se trouva seul dans cette sombre solitude, découragé, sans force contre la douleur qui l'accablait.

Cependant, après quelques instants passés dans cette triste situation, le galop d'un cheval le tira de l'anéantissement où il était plongé. Il secoua sa torpeur et écouta d'où partait ce bruit...

Bientôt, il vit s'avancer à sa rencontre un homme à la mine hypocrite, qui pressait les flancs d'un cheval étique et jetait autour de lui des regards tout à la fois avides et craintifs.

Hermann l'aborda.

— Vous venez de loin, seigneur ? dit-il, le chapeau à la main.

Le voyageur s'arrêta court.

— Je viens en effet de très-loin, répondit-il, en rendant le salut.

— Je désire quelque chose de vous.

— Et que désirez-vous donc ?

Cet homme était un usurier qui prêtait aux jeunes gens, aux fils de famille, aux artistes d'avenir, l'argent que leurs parents refusaient à leurs folies ou à leur inspiration.

Hermann ignorait encore à qui il avait affaire. Il ne savait pas qu'il existe au monde de ces sortes d'êtres, véritables vampires, vivant de la mort des autres, qui se bâtissent des châteaux avec les pierres des maisons qu'ils ont démolies.

— Seigneur, dit Hermann, n'auriez-vous pas rencontré l'Amour ?

— L'amour ! répondit le cavalier. De quel amour s'agit-il ? j'en connais plusieurs :

« Est-ce l'amour de la gloire ? Il est facile à trouver ; vous le rencontrerez sur toutes les grandes routes, en épauettes de laine ou de fils d'argent ; dans toutes les mansardes, tenant une plume ou des pinceaux.

— Ce n'est pas celui-là, dit Hermann.

— Serait-ce l'amour de l'or ? poursuivit l'usurier, dont les yeux s'illuminèrent soudain. Allez à la Bourse, jeune homme, c'est là son temple favori. Cependant, il a des chapelles particulières un peu partout.

« Vous trouverez peut-être encore l'amour dans les bras de la femme que vous adorez et qui vous adore ; dans le cœur de celui qui vous nomme son frère et que vous appelez votre ami... Est-ce cet amour que vous cherchez ? Frappez à la première porte venue : il vous ouvrira lui-même...

« Ne craignez pas ! il est partout, vous dis-je. Entendez-vous ces cloches qui tintent dans la vallée, elles appellent les fidèles à la prière, à la prédication sur la vertu, à la quête pour les besoins de l'église ? Vous entendez ces cloches ? Eh bien ! c'est l'amour qui les met en branle ! Voyez-vous là-bas ce petit enclos semé de croix noires couvertes de larmes peintes en blanc ? Un homme est à genoux sur la tombe de son épouse bien-aimée, morte hier dans ses bras. Il pleure, il pleure amèrement, il se frappe le front sur la pierre.

— L'amour que j'ai perdu est pur et désintéressé !

L'usurier se mit à ricaner. Il reprit :

— Si c'est là l'amour que vous cherchez, vous marcherez encore longtemps, jeune homme, avant de le trouver.

— Que m'importe, j'ai fait vœu de ne pas rentrer chez moi, sans le ramener dans mes bras... et, s'il le faut, je parcourrai la terre entière, mais je le ramènerai.

— Vous êtes donc bien riche, demanda le perfide vieillard, les narines ouvertes et l'œil au guet.

— Non ! dit Hermann ; mais mon père est bon, et comme il a quelque fortune, il m'aidera...

— N’avez-vous donc pas d’amis qui puissent vous obliger, mon enfant ? Pourquoi ne pas emprunter, par exemple, sur la succession de votre père ? Au lieu d’attendre qu’il veuille bien vous envoyer l’argent nécessaire, que ne réalisez-vous sur-le-champ vos espérances ?

— Mais ce serait mal agir, ce me semble !

— Enfant ! cette fortune n’est-elle pas la vôtre ? Qu’importe à votre père que vous escomptiez l’avenir ! Il peut l’ignorer, d’ailleurs, ajouta surnoisement le tentateur, et puis, vos démarches pourraient lui déplaire, le gêner, peut-être...

« C’est vrai, pensa Hermann. » Et il ajouta tout haut :

— Mais je ne connais personne qui puisse me rendre un tel service, à qui m’adresser ?

— A moi, dit le vampire. Venez chez moi, nous en causerons pendant le dîner...

Quelques heures après, Hermann quittait l’usurier, la poche remplie d’écus, le cœur plein d’espoir, et il reprenait sa route.

— Adieu, lui dit-il, et merci !

— Adieu, répéta l’affreux vieillard, qui, d’une main frémissante et joyeuse, enferma dans une cassette les papiers marqués aux armes nationales, qu’Hermann avait signés presque sans les lire...

— Que cet homme est bon ! pensait notre jeune homme.

— Pauvre dupe ! murmurait de son côté l’usurier... Il est à moi.

Hermann, les poches garnies d’écus, continua plus gaiement ses recherches. Il fut bien reçu partout, et le nombre de ses amis augmenta sensiblement. Plusieurs jeunes écervelés, qu’il ne connaissait que depuis quelques jours, lui demandèrent bientôt le but du voyage qu’il avait entrepris, et le bon Hermann leur raconta naïvement son histoire.

— Pardieu ! dirent-ils en chœur, nous t’accompagnerons et nous t’aiderons à trouver l’amour !

— Venez avec moi, dit Hermann : la route me semblera moins ennuyeuse à parcourir... venez !...

Notre artiste, entouré de ses gais et bruyants compagnons, ne réussit pas davantage dans ses investigations. En agissant ainsi, il avait pris le plus mauvais moyen, car le poète n’a-t-il pas dit :

Le véritable amour c'est une fleur cachée
Que l'on doit découvrir sous le gazon discret.
Le bruit la fait trembler sur sa tige penchée...
Cherchez-la, seul. La foule, hélas ! l'écraserait.

Vers cette époque, Hermann fit une nouvelle connaissance, qui se joignit à la petite caravane groupée autour de lui.

Était-ce un homme, était-ce une femme que le nouveau personnage qui se mêlait à son existence ?

Nul n'aurait pu répondre d'une façon positive. Son nom même continuait à rendre la solution du problème assez difficile.

Hyacinthe, en effet, participait étrangement des deux sexes. Il ou Elle avait la chevelure blonde et épaisse, la taille à demi svelte, le regard langoureux et indécis, la voix mignonne et traînante, le pied petit. C'était une créature mixte, chez laquelle, par moments, on croyait trouver la force d'un homme, et qui, dans d'autres instants, tombait dans une espèce de prostration physique et même morale. Incapable d'aucun effort violent, Hyacinthe ne semblait vivre que pour le repos, mais dans une nonchalance qui aurait pu sembler être de la surnoiserie active.

Entraîné par une attraction secrète, Hermann préféra bientôt Hyacinthe à tous ses amis. Ils s'entretenaient tous deux pendant des journées entières, assis sur de riants tapis d'herbes épaisses et fumant des cigares à l'infini.

Puis le sommeil venait poser ses mains tièdes et légères sur leurs yeux, et le matin les retrouvait à la même place.

Au commencement de leur liaison, Hermann peignait en causant avec Hyacinthe, qui le regardait d'un air compatissant et lui disait même souvent :

— Mon Dieu ! Hermann, quel plaisir éprouves-tu donc à travailler lorsqu'il est si doux de ne rien faire ?

— Si tu étais peintre, répondit Hermann, tu ne me ferais pas une telle question. Tu comprendrais tout le bonheur que j'éprouve à reproduire avec mes pinceaux cette nature si belle et si riche qui semble prendre plaisir à poser devant moi ! Un peintre seul peut jouir du ciel et de la terre. Un rayon de soleil qui se joue sur une feuille de chêne me ravit ! Je vois mille choses merveilleuses dans ces petits nuages brillants qui semblent une poussière

d'or emportée par le vent ; et, lorsqu'à force de patience, de soins et d'art, je puis fixer sur ma toile ces éblouissants phénomènes, mon cœur se gonfle d'orgueil et de joie, et je me crois un nouveau créateur !

— Fou ! répondait Hyacinthe. Fou ! qui néglige la proie pour l'ombre, la réalité pour le rêve ! Toute cette nature qui te transporte, je l'aime aussi et je la comprends comme toi, mais j'en jouis sans travail ! Je la contemple sans fatigue, je la perçois sans étude, et je me garde bien de chercher à rapetisser mon bonheur. Si tu étais pauvre, je souscrirais à ton ardeur pour la peinture ; mais dans ta position laisse donc cela aux rapins, Hermann, imite-moi ! Ne vaut-il pas mille fois admirer, dans une molle et délicieuse contemplation, ce beau ciel, ces arbres séculaires et pleins de sève que tu ne rendras jamais que d'une manière imparfaite ? Ne vaut-il pas mieux respirer sans mélange cet air embaumé, cette fleur pure, que tes pinceaux ne sauraient copier et que ton huile et tes essences nous gâtent à plaisir ?

Hermann ne savait que répondre.

Le véritable artiste ne trouve aucun paradoxe à son service.

Toutefois Hermann peignit moins souvent ; puis il finit par ne plus peindre du tout.

— Je suis content de toi, dit alors Hyacinthe. N'es-tu pas plus heureux maintenant ?

— Oui, répondit faiblement Hermann.

Cependant l'ennui venait souvent le trouver, et, dans de tels moments, il voulait reprendre ses pinceaux,... mais alors le travail le fatiguait plus que l'oisiveté ne l'avait ennuyé.

Hyacinthe riait ; il riait comme un petit démon.

— Tu n'as pas de volonté, n'essaye donc pas de peindre ; causons et fumons, laissons-nous vivre.

Hermann jetait encore de temps de temps un regard furtif sur sa palette abandonnée.

Hyacinthe surprit un jour un de ces regards.

— Tu es donc incorrigible ? Tiens, Hermann, prends une bonne résolution. Brûlons palettes et pinceaux ! Tu hésites ?... Mais, c'est leur vue qui cause ton ennui ! Brûle ! brûle ! et l'ennui s'en ira avec la fumée !

Pinceaux et palettes, brosses et toiles, tout fut bientôt en cendres.

Hermann soupira bien un peu ; mais, deux jours après l'incendie, il n'y pensait plus.

Depuis longtemps déjà son voyage était suspendu. Hyacinthe avait ri de sa simplicité et lui avait lancé ces mots ironiques :

— Pourquoi courir après l'amour ? Qui te dit qu'il ne viendra pas te trouver ? Tu es jeune, tu es brave, tu es riche ; il viendra lui-même à toi, sois-en persuadé.

Et Hermann avait attendu, aux grands applaudissements de ses nombreux amis, multitude de paresseux, de parasites et de débauchés.

Mais l'argent, pas plus que le plaisir, n'est éternel chez les Hermann.

Un soir, notre jeune artiste s'aperçut que sa bourse était vide.

— Qu'importe ! se dit-il, j'ai des amis sur lesquels je puis compter.

Et le lendemain il expliqua sa position à ses amis pendant le déjeuner. Au dessert il était seul. Tous l'avaient abandonné : quelques-uns après deux ou trois mots de consolation hypocrite, la plupart avec l'ironie à la bouche.

Hermann se mit alors à pleurer comme un enfant. Que devenir ? Il essaya de peindre.

Hyacinthe, en brûlant ses pinceaux, avait brûlé le talent de Hermann.

Peintre la veille, Hermann s'éveilla barbouilleur...

— Oh ! dit-il, je retrouverai l'Amour ; il me consolera !

Il reprit ses voyages, mendiant presque son pain, couchant souvent à la belle étoile. Bientôt ses forces le trahirent.

N'ayant plus de santé, plus de talent, le désespoir s'empara de lui. Dans cette déplorable situation, il résolut de mourir. En conséquence, il se dirigea vers une rivière pour noyer d'un seul coup tous ses chagrins.

Quelqu'un l'arrêta par le bras au moment où il allait se précipiter dans l'eau.

Hermann se retourna et vit un vieux mendiant en cheveux blancs et en haillons. Son air était bizarre et tenait à la fois du pèlerin et du baladin.

— Pourquoi m'arrêter ? dit Hermann.

— Parce que la vie est encore belle à votre âge, répondit l'inconnu.

— J'ai perdu l'Amour, dit Hermann, et tout espoir le le retrouver s'est évanoui pour moi. Laissez-moi mourir.

— L'Amour ! dit le mendiant, mais je l'ai rencontré out à l'heure. Il vous cherche sans doute.

A peine le vieillard avait-il dit ces paroles, qu'Hermann était à ses genoux.

— Vieillard, lui dit-il les mains jointes, vous avez renoncé l'Amour ! Où est-il ?

— Que me donnerez-vous pour vous le dire ? demanda rudement le mendiant.

— Hélas ! je n'ai plus rien, dit Hermann, et pourtant je donnerais le peu d'instants qui me restent à vivre pour voir, ne fût-ce qu'une seule minute !

— Je n'en demande pas tant, répliqua le vieillard ; donnez-moi vos cheveux noirs et votre jeunesse en échange de mes cheveux blancs et de mes soixante ans, et je vous dirai où est l'Amour !

— Prenez ! dit Hermann haletant.

L'échange proposé ayant été en un instant accompli, le mendiant, fidèle à sa parole, lui dit en montrant l'autre bord de la rive :

— Regardez, le voilà !

Et il disparut.

Hermann regarda et vit, en effet, l'Amour sur l'autre rive, l'Amour, toujours jeune, avec ses cheveux blonds, sa taille svelte et ses doigts roses.

Mais, comme il n'avait point de barque pour traverser la rivière, il s'écria de toutes ses forces :

— Amour ! Amour ! me voilà ! attends-moi !

L'Amour se retourna, et, le fixant d'un œil de compassion, il laissa tomber de sa bouche nacrée ces froides paroles :

— Que voulez-vous de moi ?

— Enfant, c'est moi, je suis ton Hermann.

— Vous me trompez, dit l'Amour. Hermann était jeune et beau ; vos cheveux sont tout blancs et votre visage est ridé. Je vous le répète, vous me trompez : je ne vous connais pas !

Et il s'enfuit, épouvanté par le vieillard.

Hermann poussa un cri de désespoir, et tomba, en pleurant, sur la pierre où s'était assis le vieux mendiant.

A quelques jours de là, un pêcheur aperçut, flottant sur l'eau, le cadavre d'un vieillard aux cheveux blancs, inconnu dans le pays. On l'enterra près du fleuve, et une croix noire sans inscription recouvrit sa modeste tombe.

Depuis cette époque, l'herbe a poussé, la croix a disparu, et l'on ne parle plus guère, dans les environs, du vieillard qui est venu mourir en cet endroit.

— Allons, amis, s'écria Wilhelm en se levant et se rapprochant de la table, notre punch est éteint, rallumons la bougie et remplissons les verres !

La tempête est calmée, vous allez pouvoir retourner chacun chez vous. Eh bien ! qu'avez-vous donc tous ? Vous paraissez mornes, abattus, désespérés. Cet effet serait-il produit par l'histoire d'Hermann ?... Ce serait plaisant ! Est-ce que nous courons après l'amour, nous autres jeunes gens d'aujourd'hui ? Buvons !

« Et, quand l'ennui du célibat nous prendra, nous choisirons le premier venu parmi ces anges exposés aux enchères sur les tabourets des salles de bal, quelque héritière de salon, et nous l'épouserons, amis !

« Puis, nous nous endormirons tranquillement en rêvant caisse d'escompte, actions de chemins de fer et crédit mobilier... Car le lit nuptial de l'amour actuel est un coffre-fort qui a un grand livre pour sommier et un sac d'écus pour édredon. »

HISTOIRE D'UN CHIEN

SIMPLE RÉCIT

Beaucoup de gens mettent un très-haut prix aux maisons historiques ; aussi est-ce une bonne fortune que d'avoir pour concierge un serviteur vieilli sous la porte, et qui, à chaque pièce, à chaque fenêtre, à chaque carré du jardin d'une maison en vente, peut attacher une tradition. Il y a quelques années, un de ces êtres précieux montrait, en province, la résidence d'un personnage resté célèbre dans le pays. Il racontait avec tant de bonhomie l'histoire du général D..., et surtout celle de son chien, génie déclassé, qui avait fait des merveilles de sagacité, que l'on allait exprès visiter la maison sans être décidé à l'acheter. Comme beaucoup d'autres, j'y fus conduit en partie de plaisir, pour entendre le récit du vieux jardinier. En essayant de le reproduire, je n'ai certes pas la prétention de retrouver la naïveté poétique de son langage. Pour cela il faudrait avoir une ferme croyance en la mélempsychose, et admettre qu'une âme d'élite puisse se transloger dans un corps d'animal ; et tout ce que j'ai entendu dire des raffineries d'esprit et des délicatesses de cœur du héros en question ne m'a pu convaincre qu'à demi. Quoi qu'il en soit, voici la substance de l'histoire qui me fut racontée :

Le général D..., l'un des plus vaillants soldats de la vaillante armée d'Italie, s'était retiré, en 1815, dans sa ville natale ; on l'avait vu revenir, après Waterloo, le visage à moitié emporté par un sabre prussien, ses trente-trois blessures presque toutes rouvertes, et son cœur tellement navré de la chute de Napoléon, qu'il devait toujours rester sourd aux brillantes propositions qui lui seraient faites par la Restauration. La ville était royaliste et se montra peu hospitalière envers le compagnon constant de la fortune militaire de l'Empereur. De son côté, le général en voulait à ses compatriotes de ne pas sentir comme lui, et il avait l'habitude de dire : — « Qu'on me donne à emporter la crête de la montagne où je jouais dans mon enfance, avec un peu de ce coquin de soleil que j'ai poursuivi vainement en Égypte, en Italie, en Allemagne, et je vais mourir au champ d'asile

américain ! » Sa maisonnette blanche et verte semblait boudier aux autres habitations comme lui aux habitants ; il l'avait bâtie à l'écart et entourée d'une triple clôture, et il lui avait donné le nom de Fort du Diable, afin d'intimider les visiteurs importuns ou les simples curieux.

Un énorme chien de régiment, adroit, intelligent, qui avait perdu un œil à la grande armée, gardait l'entrée du monument aussi bien, au moins, que les dogues de Saint-Malo gardent la cité. Le général affirmait que ce chien connaissait les opinions sur la mine, à ce point qu'il avait failli étrangler un mendiant qu'il reconnut pour avoir crié, la veille, Vive le roi ! Ce chien invalide s'appelait affa, et l'on disait aux enfants des alentours qu'il avait la puissance de donner la peste, parce que, l'ayant eue lui-même, il avait promis au diable, pour conserver sa vie ; de la transmettre aux hommes toutes les fois qu'il en trouverait l'occasion. Jaffa, par ses allures, entretenait ces folles croyances ; fier et digne lorsqu'il accompagnait le général dans quelque promenade, il jetait les regards les plus malveillants sur les passants. Devant les édifices publics et les maisons hostiles au général, il s'arrêtait en poussant un grognement si énergique, qu'il faisait la même impression que la marque fatale sur les portes des Israélites. Quelques bonnes bien apprises avaient voulu conclure avec lui un traité de paix ; elles avaient tenté de le séduire par des présents ; mais Jaffa était incorruptible et n'acceptait rien de personne, pas même les cuisses de poulet dont il était très-friand. Endurci par les fatigues de la guerre, il ne pouvait pas davantage être surpris dans son sommeil, car il veillait persévéramment à la porte du logis jusqu'à ce que le général fût éveillé. C'était, d'ailleurs, autant par étiquette que par mesure de santé : Jaffa était, comme les vieux serviteurs des grandes maisons, plus sensible à l'adversité que son maître. Lui qui l'avait vu logé dans des palais, entouré de gardes, ne pouvait prendre son plaisir de le voir réduit, pour tous honneurs, à recevoir le salut du jardinier, qui remplissait en même temps les fonctions de maître d'hôtel. Dans un jour de désespoir, Jaffa, qui avait attendu longtemps la réalisation de la promesse faite chaque matin par son maître du retour des beaux jours, s'empara d'une carabine, don précieux d'une main royale ; puis, se dressant sur ses pattes de derrière, l'arme au bras, il attendit que son maître passât pour lui présenter les armes. Le général rit de bon cœur de l'idée de son compagnon, sans beaucoup s'en étonner, parce qu'ayant suivi du midi au nord de l'Europe les troupes impériales, l'intelligent animal savait aussi bien manœuvrer que quelque soldat que ce

fût. Il valait, d'ailleurs, un planton pour les soins domestiques, faisait les commissions avec l'exactitude la plus scrupuleuse, ne confondant jamais un autre journal avec le journal opposant qui représentait les opinions de son maître. Mais les siennes étaient plus exaltées. Lorsque le général lisait quelques passages relatifs à Sainte-Hélène, et ajoutait : « Patience, mon pauvre Jaffa, patience ! » Jaffa s'emportait, puis il pleurait d'une façon si déchirante, que D... finissait par s'attendrir aussi.

C'est que Jaffa avait rencontré plusieurs fois l'Empereur sur le champ de bataille ; ce fut lui qui lui annonça le premier que les Prussiens avaient franchi les limites sacrées de la patrie. Les officiers de l'état-major repoussaient ce chien, qui tenait, entre ses dents fortement serrées, l'épaulette d'un ennemi. Lui s'obstinait à arriver jusqu'à l'Empereur ; il y parvint enfin, jeta à ses pieds la fatale preuve, puis il poussa un gémissement qui fit tressaillir Napoléon. On voulut encore chasser l'animal ; mais lui, le flattant de la main : « Sois tranquille, bonne bête, dit-il avec tristesse, nous sommes encore forts ; j'écraserai les ennemis ! » Jaffa secoua la queue et lécha la main de l'Empereur, qui sourit. Il ne souriait guère alors. « Ah ! messieurs, dit-il, pourquoi les hommes sont-ils moins fidèles que les chiens ! » A Waterloo, Jaffa, apercevant l'Empereur de l'autre côté du camp, franchit les fossés, brava les coups de crosse et vint rôder autour de lui comme pour lui souhaiter bonne chance ; mais Napoléon ne le reconnut point, il était trop occupé. Après la bataille, Jaffa flairait les morts, mordillait les blessés, semblant les inviter à reprendre courage et à combattre encore. Ce fut de cette manière qu'il fit connaissance avec D... ; seul, celui-ci avait compris sa pantomime, et il lui dit : « Vois mon sang, n'ai-je pas assez fait ? D'ailleurs veux-tu que je me batte tout seul ? » Jaffa, dont le principal mérite était d'entendre la voix de la raison, pardonna au général blessé l'apostrophe énergique qui accompagna ses paroles ; il s'attacha à sa personne et le suivit dans ses foyers. L'un et l'autre s'aimèrent et se firent de mutuelles concessions, parce que leur humeur, souvent fort sombre, était produite par les mêmes causes.

Il y avait cependant entre eux quelques incompatibilités d'humeur très-sérieuses. Ainsi Jaffa, élevé dans les camps, avait une invincible aversion pour le beau sexe, et les penchants du général étaient tout contraires. Il avait plusieurs fois brutalisé son compagnon parce que celui-ci recevait incivilement les mystérieuses visiteuses. Il voyait également avec grand déplaisir la fréquentation de quelques joueurs intrépides qui passaient pour

conspirer le renversement du trône avec D..., et ne conspiraient, en réalité, que le renversement de leurs modestes fortunes. Jaffa, qui, durant le siège de Dantzig, avait appris à jouer fort convenablement aux cartes, s'était suffisamment perfectionné pour être en mesure de faire la partie du général, qui consentait à l'accepter pour partenaire, lorsque ses amis lui faisaient défaut.

Parmi eux se trouvait un contemporain de D..., excellent homme, adoré de sa famille, mais tellement possédé par la passion du jeu, qu'il doutait parfois si ce n'était pas le démon lui-même qui s'était incarné en lui. Souvent le jour le retrouvait assis en face du général, à la place où le chien les avait laissés. Les lumières s'éteignaient ; le feu, que n'alimentait plus le vieux jardinier, cessait de réchauffer la chambre, et les joueurs n'en continuaient pas moins à solliciter la bonne chance. Jaffa ne bougeait pas plus que s'il eût veillé un mort. Il promenait un œil curieux de l'un à l'autre de ces hommes enflammés et l'on eût dit qu'il contemplait avec pitié la nature humaine, du haut de sa nature canine, exempte de ces passions, terribles dans leur égoïsme, qui font agir l'homme comme s'il était seul au monde.

En automne, au temps des chasses, le général faisait chaque année une excursion dans le seul domaine qui restât à son ami d'une propriété considérable, ébréchée par la Révolution et réduite à sa dernière expression par la folie du propriétaire. Il avait fallu abandonner le château et le parc à un acquéreur et se reléguer dans un pavillon commode, mais fort modeste. La famille avait accompli ce sacrifice sans reproches, sans murmures ; elle avait perdu son opulence, son bien-être, peut-être, mais elle avait conservé intact son honneur. La mère, noble et sainte femme, patiente parce qu'elle se sentait forte de sa vertu, et forte aussi de l'affection de son mari pour elle et ses enfants, ne s'était jamais laissé abattre ; elle attendait un retour vers le bien de celui qu'elle aimait ; et, ayant vu le temps user les passions fougueuses dont elle avait failli être victime sous la Terreur, elle avait la confiance que celle de son mari s'userait de même. Ses deux filles, qui la valaient, cachaient comme elle leur chagrin ; et lorsque M. de R... rentrait, le front soucieux, l'âme mécontente, l'honneur chargé de quelques lourds engagements, il trouvait chez lui un accueil empressé, affectueux, avec les caresses, le respect que mérite seul l'homme uniquement occupé de la fortune et du bonheur de ses enfants. On n'aimait pas beaucoup le général D... au pavillon, parce qu'il était accusé d'entretenir les goûts du joueur.

Mais, enfin, comme il ne venait qu'une fois chaque année et qu'il était l'ami du père, ou le recevait avec cette politesse de manières et d'esprit qui peut faire illusion au point d'être prise pour de l'affection. Le général, d'ailleurs, ne restait pas beaucoup dans la maison ; il venait pour courir le lièvre, et n'avait pas l'habitude de regarder de près au sentiment. Avec Jaffa, c'était tout autre chose : l'intimité venait du cœur ; il égayait les jeunes filles par maint tours d'adresse et dansait la hongroise d'une façon si comique, qu'il les faisait rire comme des personnes heureuses. D'un autre côté, Jaffa compatissait à leurs peines : il les connaissait toutes, et pour ne pas augmenter la pénurie du ménage, il reprenait ses habitudes de maraudeur pendant les vacances, et aurait tordu le cou à bien des poules du voisinage, afin d'épargner celles de la basse-cour du pavillon, si une défense formelle de madame de R... n'était venue l'arrêter dans ses exploits. L'aînée des filles de l'ami du général, Noémi, était la préférée de Jaffa ; il l'aimait peut-être autant que son maître ; sa beauté l'avait ébloui, comme l'avait fait, en d'autres temps, la gloire de l'Empereur. Il était, en effet, impossible à une nature délicate comme celle de ce brave chien d'approcher Noémi, sans s'attacher fortement à elle. Son cœur était si bon, si indulgent, son esprit si fin, si prodigue de lui-même pour l'agrément de ceux qui l'entouraient ! Brune, mince, un peu pâle, d'une taille élevée et de tournure distinguée, c'eût été une femme à grande réputation si elle eût vécu dans le monde ; mais peut-être y eût-elle perdu cette grâce naïve qui lui venait des heureuses dispositions de son cœur, comme aussi de sa vie à l'écart. Elle était nécessaire à tout le monde et à chaque instant. C'était elle que son père demandait en touchant le seuil de la demeure, lorsqu'il sentait le besoin d'être apaisé. Sa mère puisait plus de consolation dans un de ses regards que dans les raisonnements les mieux présentés. Embrassait-elle sa sœur, qui aimait, hélas ! sans espérance, parce qu'elle était pauvre, toute mélancolie était dissipée ; et, si elle eût passé un jour sans voir les métayers, tout allait de travers, tandis qu'en entrant dans leur chaumière, elle y apportait l'ordre, le goût du travail et une joie qui éclatait bruyamment à son approche.

Un seul homme ne s'était point aperçu de la supériorité intellectuelle et physique de Noémi : c'était le général, qui ne lui croyait point d'autre mérite que celui de savoir parfaitement bien faire le café. Il avait été l'un des hommes les plus beaux et les plus galants de son temps ; mais, trop heureux en amour pour estimer les femmes, il n'accordait d'attention qu'à

celles qui provoquaient ses empressements. Cependant ; la veille d'un départ, se trouvant seul avec la jeune fille dans le jardin, il fut soudainement frappé de sa beauté, comme si elle se présentait à lui pour la première fois. Elle lutinait Jaffa ; sa guimpe, s'écartant dans un mouvement vif, laissa voir à nu les plus belles épaules brunes que D... eût encore contemplées. Jaffa releva, de son côté, la robe de percale rose, assez pour montrer une jambe et un pied d'Andalouse ; puis, la magnifique chevelure brune et ondoyante s'échappa à demi du peigne ; et, lorsque Noémi revint s'asseoir près de D..., tout essoufflée, le teint animé, l'œil brillant, il la regarda comme jamais il n'avait regardé aucune femme, avec une admiration profonde mêlée de respect. Il lui semblait avoir vingt ans et un cœur nouveau.

— Mon Dieu, général, dit la jeune fille inquiète, qu'avez-vous donc ? Vos yeux se troublent, vos joues rougissent ; serait-ce votre vilaine goutte ? — Et elle se leva avec empressement, appuya son bras sur le dossier de sa chaise, et l'éventa avec son mouchoir. Le vieux soldat, riant de bon cœur de la méprise, se trouva rappelé à la raison par le souvenir de la goutte, évoqué si à propos. Mais le soir, au moment où Noémi chantait, il s'approcha du piano presque à son insu, et tomba encore dans une rêverie de jeune homme. Ce qu'il avait de particulièrement beau, c'étaient les yeux, qui lançaient comme des éclairs de génie. La direction de ses pensées leur donna, en ce moment, une telle expression que la jeune fille s'écria : « Oh ! mon Dieu, général, ne me regardez pas ainsi, vous me faites peur !

— Vraiment ! fit D... enchanté, en lui prenant la main.

— Ah ! bien réellement peur, répéta-t-elle ; il me semble voir un lion en courroux me regarder à travers les éclaircies d'un buisson.

— C'est la première fois que je fais peur de cette façon à une femme, pensa-t-il. Décidément, de R... avait raison de me dire que sa fille était un être à part.

Puis il partit et ne songea plus à l'aventure, parce qu'il avait l'habitude de traiter la beauté comme la gloire : il ne s'en occupait qu'autant qu'elle lui promettait des lauriers.

L'hiver suivant, l'intimité devint plus grande que jamais. De R... n'avait plus assez d'argent pour jouer gros jeu avec les jeunes gens de la ville, et D..., mis en surveillance pour quelques propos bonapartistes, était confiné dans sa maisonnette. La passion de de R... ne faisait cependant que s'exalter par l'impuissance. Cela devenait une frénésie ; il jouait comme on danse la

tarentelle, sans pouvoir s'arrêter une fois lancé. Son ami s'effrayait parfois de son état, et il murmurait, quand il était parti :

« Ce pauvre de R... finira mal, je le vois maintenant. »

Une nuit, la contagion le gagna lui-même ; il jouait avec un emportement inouï.

Jaffa avait trop souvent reçu l'ordre d'aller chercher des mises au coffre-fort, qui était un simple petit coffret à flacons ; le grognement énergique, qui d'ordinaire avertissait son maître de clore le jeu, lui valut, ce soir-là, un brutal coup de pied. Jaffa ne résista plus, il apporta jusqu'au dernier écu, mais il l'apporta dans le coffre vide, afin que le général pût agir en toute connaissance de cause.

— Tu n'as plus d'argent, dit de R..., jouons autre chose.

— Et quoi ?

— Le pavillon contre le Fort du Diable.

— Non, dit D... ; l'oiseau qui démolit le nid avant que ses petits l'aient quitté est un vilain oiseau.

— Des remontrances ! dit de R..., qui, mécontent de lui, ne cherchait qu'une occasion de se couper la gorge avec quelqu'un.

— Des conseils !

— Je n'en veux pas. Oui ou non, jouons-nous le Fort du Diable contre le pavillon ?

Il est probable que D... comprit que, s'il n'acceptait pas cet enjeu, son ami le porterait ailleurs ; ses hésitations cessèrent.

— Le Fort du Diable contre le pavillon, dit-il, du ton d'un homme qui prend un grand parti.

Le jeu recommença avec une attention effrayante : ces deux cœurs battaient plus fort qu'ils n'eussent battu devant l'ennemi ; le plus complet silence régnait dans la pièce ; seulement le mouvement de la pendule, régulier, fatal, annonçait que l'heure de la ruine sonnerait bientôt pour l'un des joueurs. Jaffa, l'oreille basse, immobile, renversé, dans l'attitude de l'accablement, aurait semblé étranger à cette scène si, par intervalles, un gros soupir ne fût sorti de sa poitrine. La partie fut longue ; la chance parut douteuse d'abord, puis, tout à coup, elle tourna du côté du général. Quand la dernière carte fut jetée par lui sur le guéridon, de R... se leva.

— Tu as gagné, dit-il, le pavillon est à toi. Je te demande quinze jours pour préparer ma famille.

— Je vais te donner ta revanche, dit le soldat.

— Prends garde de ne pas m’offenser dans un pareil moment, mon vieil ami, car je ne te pardonnerais pas ; tu m’as donné deux fois ma revanche : c’était trop, et je me reproche la faiblesse qui m’a fait accepter la dernière. Je ne suis pas un joueur irresponsable ; j’ai perdu. Dans quinze jours le pavillon te sera livré.

Aller plus loin, c’eût été pousser de R... à un excès de violence ou de désespoir. Les joueurs ont un point d’honneur tout particulier, mais aussi chatouilleux que l’honneur militaire : ils dépouillent leurs familles, ruinent leurs créanciers, commettent, au besoin, des actes d’indélicatesse pour se procurer l’or de l’enjeu ; mais ils payent sur l’heure les pertes du tapis vert, ou se brûlent la cervelle.

Il y eut un moment de consternation profonde ; les deux amis n’osaient plus se regarder, car ils comprenaient qu’ils avaient commis chacun une faute. D... promenait ses regards autour de sa chambre avec remords, semblant se reprocher d’avoir sauvé l’abri de sa vieillesse, tandis que la famille de R... allait être sans asile. Il y avait de la pitié, de la sévérité et de la satisfaction dans la physionomie de Jaffa ; le Fort du Diable était son paradis, et il n’avait que trop compris qu’il courait risque d’en être chassé.

Le jour commençait à poindre ; de R... prit son chapeau, serra la main du général et s’apprêta à sortir. Le plus malheureux des deux n’était pas le perdant, à cette heure.

— L’homme est une brute ! murmura D... en se laissant tomber dans son fauteuil et en rassemblant les braises de son foyer.

Tout à coup la porte se rouvre : c’était de R... qui revenait. En se retrouvant dans la rue, la conscience de sa situation avait été si terrible qu’il n’avait pu supporter l’idée de se présenter devant sa famille.

— Tu m’as offert une revanche, dit-il ; j’ai dû refuser ; j’accepte maintenant. Jouons de nouveau.

— Eh ! mon pauvre ami, dit le général, atterré de cette obstination de passion, tu n’as plus absolument rien.

— Épaulette contre épaulette, dit de R... ; celle que je portais à Marengo pour celle que tu portais à Waterloo.

— Des reliques ! fit le général avec répugnance.

— Oui, ce que j’ai de plus précieux doit servir d’enjeu à ma dernière partie.

— Je ne saurais jouer les miennes, dit D... ; nous différons d’idées ; mais, si tu veux, nous jouerons le pavillon, qui m’appartient maintenant, contre

l'épaulette de Marengo ?

Les cartes recommencèrent leur office ; le général joua avec distraction ; mais de R... s'aperçut bientôt de sa délicate ruse.

— Point d'aumône, s'écria-t-il, je veux être traité comme au temps où j'étais riche. Attention !

Et opposant distraction volontaire à distraction feinte, il parvint à rétablir l'équilibre et perdit l'épaulette, car c'était sa nuit de malheur.

— Jouons encore ! dit-il éperdu ; jouons jusqu'à ce qu'il soit grand jour, que je puisse regagner ma demeure sans crainte de voir apparaître, comme je l'ai vue une nuit, l'ombre de ma mère courant sur les buissons aussi vite que mon cheval.

— Je ne joue plus, dit le général ; si je te suivais, tu me ferais jouer Jaffa lui-même.

— Jouons Jaffa, jouons Jaffa ! s'écria de R... dans une exaltation fébrile.

— Contre ta fille Noémi, dit en souriant le général.

— Contre ma fille Noémi ! c'est ce que nous aimons tous les deux le plus au monde : l'enjeu est donc égal.

— Si je gagne ta fille, je la garde sans revanche, je te préviens.

— Comme un honnête homme peut garder une honnête fille ? demanda le père.

— Comme un mari garde sa femme, répliqua le général. Un coup de carte a consommé ta perte, un coup de carte peut bien faire mon bonheur.

D..., moitié sérieux, moitié riant, engagea donc la partie.

— Si je triche tu me pardonneras, dit-il ; elle est si jolie, et Jaffa est si bon !

Le pauvre chien n'avait pas perdu une de ces paroles : ses deux pattes appuyées sur les genoux de son maître, il paraissait vouloir l'aider de ses conseils, regardait le jeu, puis les joueurs. A un moment la chance favorisa l'adversaire ; Jaffa poussa une lamentation éloquente. Elle vira de bord, et le général s'écria :

— Victoire ! Mon pauvre Jaffa, nous resterons ensemble. Saute pour l'Empereur et pour ta maîtresse, et viens m'embrasser !

Des larmes tombèrent des yeux de la noble bête ; elle embrassa le général, puis son ami.

— Mon fils ! dit celui-ci en ouvrant les bras.

Et les vieux amis se séparèrent heureux, en pensant qu'une nuit qui avait failli si mal se terminer, finissait par une promesse de bonheur.

— Au fait, pensa D..., quand il fut seul, je me fais vieux, et c'est une triste chose que la solitude. Je suis pauvre comme Job avec mes six mille francs de retraite ; je suis sûr que Noémi, en introduisant des réformes utiles dans le ménage, y apportera une grande aisance. Je n'ai plus d'empereur, ma vie militaire est donc finie ; je n'ai pas cinquante ans, et j'en recommencerai une autre volontiers... Ah ! par exemple, il faudra bien changer quelque chose à nos habitudes, monsieur Jaffa, continua-t-il ; les belles femmes ne détestent pas d'entendre jurer leurs amants, de les voir boire et fumer, mais un mari, c'est autre chose. Nous ferons disparaître ces fusils, ces pistolets, ces sabres ; elle a eu peur de mes yeux, que serait-ce donc des armes ? Vous ne mettrez plus la patte à la cuisine, camarade ; je m'arrangerai pour trouver bonnes désormais les sauces que vous n'aurez point goûtées.

Jaffa resta froid. Soit qu'il ne crût pas un mariage fait, parce que les préliminaires en étaient posés ; soit parce que le programme ne lui convenait pas, le pauvre chien ne s'était jamais mis en présence d'un changement d'existence. Il mangeait à même du pain du général, lapait son excellent vin du Rhin dans son verre et prenait tous ses repas à sa table.

— Je regrette d'être pauvre, poursuivit le général, d'avoir perdu mes dotations ; mais enfin, ma belle enfant, je vous ferai comtesse, et je vais vous composer un écrin comme bien peu de femmes peuvent en porter.

Puis il étala toutes ses richesses : ses armes d'honneur, le poignard que lui offrit la ville dont il avait été gouverneur, pour le remercier de l'avoir préservée de tous les maux de l'occupation étrangère ; le sabre que Napoléon lui donna sur le champ de bataille, en récompense de prodiges de valeur ; celui qui lui fut remis à la retraite de Russie par Murat, qui, l'apercevant désarmé, dit : — « Un aussi vaillant soldat ne peut rester sans armes quand on se bat ; » la bague qu'il tenait d'une belle Mauresque sauvée par lui de l'outrage à la prise du Caire. Tous ces présents étaient rehaussés de pierres précieuses. Un diamant et un saphir avaient été convoités par une princesse qui ne put les obtenir à aucun prix. D... enferma tout cela dans une boîte de bois de rose qu'il remit à Jaffa, et, s'enveloppant de son vieux manteau de guerre, il partit pour le pavillon, pensant, d'après un vieux système, qu'il ne faut jamais remettre au lendemain l'attaque d'une femme ou d'une citadelle.

Il y avait eu déjà bien des larmes versées au pavillon quand le fiancé et le chien y arrivèrent, car de R... n'y était pas encore revenu. L'homme, après

la faute, devient faible et timide ; et, en cheminant vers sa maison, le joueur, qui avait eu un moment d'illusion en quittant son ami, vit tout autrement sa situation. Il se demanda ce qu'allait lui dire sa femme lorsqu'il lui apprendrait qu'il avait sacrifié à sa funeste passion, non-seulement la dernière pierre de son héritage, le dernier lopin de terre où croissait le blé qui suffisait trop strictement à la subsistance de ses enfants, mais encore sa fille bien-aimée. Et si Noémi ne pouvait accepter cet arrangement qu'en s'immolant, que deviendraient-ils tous ? Alors, ajoutant la faiblesse à la faiblesse, le malheureux alla cacher sa douleur et sa honte dans les bois.

— D... viendra demain au pavillon, pensa-t-il ; on s'expliquera sans moi, et, ma foi, comptons un peu sur la fortune qui m'a trop souvent trahi pour ne pas devoir une réparation à mes enfants...

D... demanda son ami, et fut un peu surpris d'apprendre qu'il n'était pas rentré. Il fit prévenir Noémi qu'il avait à l'entretenir. La jeune fille accourut pâle, les yeux rouges.

— Ah ! général, dit-elle en lui pressant les mains, qu'est-il donc arrivé ? quel nouveau malheur nous frappe ?

— Aucun, mademoiselle ; rassurez-vous.

— Mais mon père, mon père, l'avez-vous vu ?

— Nous avons passé la nuit ensemble.

— Où est-il ?

— Je ne sais, je ne puis vous le dire...

— Ah ! général, s'écria-t-elle en tombant sur une chaise et cachant son visage dans ses mains, n'ayez pas d'embarras ; je le vois, mon père n'est plus !

— Ce n'est pas cela, dit D..., votre père se porte très-bien ; seulement je suis chargé de vous faire des présents de noce, et...

— A moi, général ?

— Oui. Approche, Jaffa !

Le chien, qui était la prévoyance même, ne voulait sans doute troquer les présents que contre une acceptation en règle, et il fallut faire plusieurs sommations avant de le décider à lâcher le traité.

— Voyez, mademoiselle, dit le général en l'ouvrant, si ces bijoux peuvent vous convenir, ainsi que celui qui les a conquis au prix de son sang.

La jeune fille le regarda toute surprise.

— Voyous, dit-il en lui prenant la main, j'ai l'habitude d'aller rondement en affaires ; voici les faits : cette nuit, dans un moment de délire, votre père

a joué le pavillon contre ma maisonnette ; j'ai gagné.

— C'est bien, général, dit-elle sans émotion apparente ; nous nous attendions depuis longtemps à cette perte, et, si elle peut enfin rendre à mon pauvre père sa liberté de cœur et d'esprit, nous ne nous en plaindrons jamais.

— Avez-vous quelque autre ressource ?

— Celle de notre travail, général. Depuis longtemps ma sœur et moi avons pris notre résolution, en prévision d'une ruine totale.

— J'ai voulu donner à votre père sa revanche ; j'ai fait tout au monde pour lui faire regagner le pavillon ; mais il est fier, il m'a forcé de jouer sérieusement.

— Il a bien fait, général, et nous lui en sommes reconnaissantes.

— Oui, mais il a joué autre chose de beaucoup plus précieux, tout aussi consciencieusement.

— Quoi donc ? demanda-t-elle en pâissant.

— Vous !

— Moi ? Eh ! grand Dieu ! je ne suis un trésor que pour lui, un bien intransmissible.

— Je donnerais dix gains comme celui de la première partie pour celui de la dernière.

— Vous, général ! Vous raillez ?

— Foi de soldat, jamais il n'y eut femme plus désirée que je ne vous désire ; vous serez le soleil de mes vieux ans ; et je ferai tout ce que je pourrai pour vous rendre heureuse.

— Tout cela est une plaisanterie, général, un pari fait avec mon père, et je ne croirai pas un mot de ce que je viens d'entendre, s'il ne me le confirme.

Jaffa sauta par la fenêtre et franchit les sillons avec la même furia française qu'on lui avait vue sur le champ de Waterloo pour arriver à l'Empereur. Le général aussi bien que la jeune fille crut qu'il devenait subitement fou ; on eut beau le rappeler, il semblait ne rien entendre.

Ce petit incident interrompit la conversation, et, comme on en causait encore, regardant dans la direction qu'il avait prise, on vit bientôt revenir le chien triomphant et marchant au trot du cheval de M. de R..., qu'il était allé chercher dans le bois à l'endroit où il avait l'habitude de faire halte les jours de battue. Le général poussa une exclamation de joie.

—Ce chien a plus d'esprit que tous les philosophes du monde, dit-il à Noémi ; non-seulement il comprend tout ce qu'on dit autour de lui, mais

encore il devine les désirs les plus secrets du cœur.

M. de R... revenait bien heureux, car, trompé par l'agitation du chien, il l'avait prise pour de la joie, et pensait que toutes les difficultés étaient aplanies ; mais, en jetant les yeux sur sa fille, il reconnut son erreur : ce fut donc la mort dans l'âme que, sur la sommation de son ami, il confirma, l'un après l'autre, les faits avancés. Sa femme, accourue à son approche, ainsi que son autre fille, entendirent tout, et, comme il achevait, elles éclatèrent en sanglots.

— Tu as vendu ma fille ! disait la mère hors d'elle-même ; tu as vendu ce cœur innocent ! Elle ne lui appartenait pas tout entière, général ; elle était à moi aussi !

Mais Noémi seule, calme, douce, presque sereine, se jetant alternativement dans les bras de ses parents, disait :

— Ne vous affligez pas, ma mère ; mon père ne peut avoir tort : ce qu'il a fait est bien fait. J'aimerai le général, je le rendrai heureux !

D... voulut essayer d'apaiser madame de R... si douce d'habitude, et qui ne parlait, à cette heure, que par imprécation.

— Me croyez-vous si mauvais, disait-il, qu'il n'y ait que du malheur à mes côtés ?

— Non, répliqua-t-elle, et si vous m'aviez demandé ma fille, libre à elle de vous refuser, j'aurais été heureuse de vous la donner. Mais la jouer ainsi, la tirer au sort ! Oh ! ma fille, ma fille ! toi jouée contre un chien !

— Non, ma mère, dit la jeune fille, jouée contre un ami fidèle, un être noblement dévoué : l'enjeu était sacré de part et d'autre.

Jaffa s'élança, à ses paroles, vers Noémi ; il la jugeait ligne de devenir sa maîtresse.

— Vous voyez bien, maman ; qu'il comprend tout, dit-elle ; il me vaut : ne vous affligez donc plus.

Comme il lui fut impossible de faire rentrer la paix dans l'âme de madame de R..., Noémi s'avisa d'un stratagème :

— Le général m'a laissée libre, maman, dit-elle ; il a voulu me rendre la parole de mon père, mais elle répondait trop bien aux dispositions de mon esprit pour ne pas le prier de la garder.

— Vous êtes libre, en effet, mademoiselle, dit le général.

Malheureusement Noémi sentait qu'elle ne l'était pas ; car, si elle ne craignait la pauvreté ni pour elle, ni pour sa sœur, elle la redoutait pour ses parents, et un refus entraînait la remise immédiate des clefs du pavillon.

— Général, dit-elle en lui tendant la main, je vous remercie ; les sots ou les méchants seuls font un mauvais usage de la liberté. Je n'aurais regretté la mienne que parce que sa perte m'aurait privée de la satisfaction de vous engager volontairement ma foi. Je vous serai dévouée à l'égal de Jaffa. Je panserai vos glorieuses blessures, j'endormirai vos nobles souffrances ; mais vous me laisserez au pavillon.

— Nous l'habiterons tous, dit le vieux soldat, comprenant sa pensée.

Et il l'embrassa avec une tendresse qu'il n'avait plus ressentie, depuis qu'il avait perdu sa mère et sa sœur.

Ce jour fut tout entier à la joie ; Noémi était charmante ; elle faisait des projets d'avenir, se montrait attachée comme une femme frivole à son futur titre de comtesse, à ses diamants, à ses six mille livres de rente. Mais, le lendemain, elle tomba malade, et, pendant un accès de fièvre, il lui échappa quelques paroles qui démentaient celles dites dans le calme de la raison. Jaffa ne l'avait point quittée. Comme il sortait de sa chambre, le général lui dit :

— Comment va ta jeune maîtresse ?

Le chien grogna d'une façon particulière.

— Tu n'es pas content, Jaffa ? reprit le vieux soldat, qui, dans la solitude, avait pris l'habitude de causer de tout avec son chien et d'interpréter ses réponses.

Il grogna plus fort.

— Je me suis pourtant bien conduit : j'ai voulu lui rendre la parole de son père, elle veut m'épouser.

Le chien baissa la tête.

— Vous êtes pessimiste, monsieur Jaffa, continua le général ; pourquoi ne voulez-vous pas que l'on soit content d'épouser votre maître ? Il n'est pas trop vétérane encore. Elle était gaie hier, la belle Noémi !

Le chien revint à la chambre de la jeune fille, s'empara adroitement d'un mouchoir qu'elle avait trempé de ses larmes durant la nuit, et, le rapportant à son maître, il sembla lui dire :

— Croyez-vous encore qu'elle soit gaie et heureuse de vous épouser ?

Le général laissa tomber quelques larmes, les seules, peut-être, qui eussent échappé à ses yeux depuis qu'il était homme ; puis, regardant son chien avec émotion :

— Dieu t'a créé pour rabattre l'orgueil humain, dit-il ; ce qui échappe à l'homme, l'animal le saisit ; et on a eu raison de dire que ce qu'il y a de

mieux dans l'homme, c'est le chien.

Il quitta sur-le-champ le pavillon, sans prévenir personne.

A quelques jours de là, vers le soir, Jaffa s'avança dans la cour avec toute la gravité d'un agent diplomatique ; il chercha Noémi par toute la maison et lui remit ces seuls mots :

« Réflexion faite, je suis d'âge à prendre fille et non pas femme. Soyez cette enfant dont ma vieillesse aura besoin ; sous ce pli est mon testament qui vous institue ma légataire universelle ; trouvez un bon mari qui vous aime et qui vous plaise, et je reviens signer au contrat ; sinon, vous n'entendrez plus parler de moi ! »

Sa mission accomplie, Jaffa reprit le chemin de la ville ; son pas était imposant, sa queue frétilleante ; s'il regretta une fois en sa vie d'être privé de la parole, ce fut en ce moment, car il eût voulu pouvoir dire à son maître, après cette victoire sur lui-même, ce que Kléber dit à Bonaparte après la victoire d'Aboukir : « Général, vous êtes grand comme le monde ! »

LÉGENDES NIÇOISES

A M. J. B.

Vous me demandez, cher ami, si les ruines des environs de Nice ne recèlent pas quelques légendes dans le genre de celles dont l'imagination allemande a peuplé les châteaux du Rhin. Les brumes du Nord sont plus favorables aux fantômes que le soleil éclatant du Midi ; cette atmosphère lumineuse les met en fuite. Cependant il y a bien, par-ci par-là, quelques traditions, et j'en sais lieux, entre autres : l'une qui fait dresser les cheveux sur la tête et transporte dans le moyen âge les fureurs classiques d'Atrée et de Thyeste ; l'autre toute fantastique et combinant, par un singulier mélange, le merveilleux des contes de revenants et les souvenirs de l'antiquité romaine.

ROCCASPARVIERA

I

Au fond d'une vallée sauvage, sur un rocher taillé à pic, on voit les restes d'un vieux château et les ruines d'un petit village groupé autrefois autour du manoir féodal.

C'était le château de Roccasparviera, ainsi nommé parce que le rocher sur lequel il était bâti servait de retraite aux éperviers et aux oiseaux de proie.

Vers 950, un baron de Roccasparviera mourut, laissant deux fils. Tous deux étaient amoureux de la même demoiselle, fille d'un seigneur voisin. Mais, à la mort de leur père, l'aîné, Antonio, ayant hérité du fief, fut

naturellement préféré à Paolo, le cadet, par les parents de la jeune fille. D'ailleurs, le cœur de celle-ci penchait vers Antonio ; le mariage fut donc conclu sans difficulté, et l'heureux Antonio alla querir sa fiancée, tandis que Paolo dévorait en silence sa jalousie et sa rage.

La noce fut célébrée avec toute la pompe de ce temps-là, c'est-à-dire qu'on prépara un diner copieux, où furent invités tous les châtelains d'alentour. On égorgea force-moutons ; on tua tout le gibier qu'on put trouver dans le voisinage, et on défonça tous les tonneaux que renfermaient les caves de Roccasparviera.

Cependant Antonio était bon homme ; il eut pitié du chagrin de son frère, et alla vers lui pour l'inviter au repas de noces :

— Frère, lui dit-il, donne-moi ta main, et soyons amis comme auparavant ; tu te marieras à une autre fille, il n'en manque pas, et tu m'inviteras, à ton tour, au repas des fiançailles.

Paolo ne répondit rien et se contenta d'accepter par un signe de tête. A ce moment le majordome entra.

Monseigneur, dit-il à Antonio, le diner est prêt.

Je ne dirai rien du diner. On mangea comme au vieux temps, c'est-à-dire énormément, en arrosant chaque tranche de venaison d'une ample coupe de vin. Il est bon de savoir toutefois que le plat du milieu était composé d'un sanglier flanqué de deux marcassins tués de la main d'Antonio, ce qui lui valut les compliments de tous les convives.

Quand on vint à porter la santé de la mariée, Paolo remplit son verre comme les autres et, avant de le vider :

— Belle-sœur, dit-il, je compte vous rendre un jour ce dîner de noces.

Puis il quitta la table et sortit du château. On ne sut ce qu'il était devenu, et douze ans s'écoulèrent sans qu'on en entendit parler.

Antonio vécut très-heureux avec sa nouvelle épouse, qui lui donna trois beaux garçons. Quand il n'était pas à la chasse, il passait son temps à faire danser ses enfants sur ses genoux. Bref, pendant plusieurs années, rien ne troubla la paix du château de Roccasparviera. A cette époque, les pirates Sarrasins établis à Saint-Hospice infestaient la campagne de Nice, pillant et brûlant tous les hameaux des environs.

A la tête de leurs bandes, on remarquait depuis quelque temps un homme de haute taille, armé et cuirassé à la manière des barons chrétiens, ce qui faisait supposer que c'était un renégat ; il se distinguait, en outre, des

Sarrasins par plus de férocité et d'acharnement contre les malheureux habitants des villages.

II

Douze ans après le commencement de notre histoire, au milieu d'une nuit sombre et orageuse, le château de Roccasparviera fut surpris par les Sarrasins pendant que le baron et ses hommes d'armes dormaient. Il fallait que le guide des assaillants fût un homme du pays ; car ceux-ci, au lieu d'escalader le rocher, l'avaient contourné, puis étaient arrivés jusqu'au château par un secret passage, connu seulement des maîtres de Roccasparviera et de leurs plus intimes serviteurs.

Le baron et ses compagnons, réveillés en sursaut par le bruit des armes et les cris des victimes, essayèrent une vaine résistance ; ils furent tous égorgés.

Quant au baron, ce fut le chef lui-même des Sarrasins, l'homme à la haute taille dont nous avons parlé, qui lui porta le coup mortel ; puis il se pencha vers le malheureux châtelain et murmura quelques paroles à l'oreille du mourant, qui tressaillit, et, l'ayant regardé d'un œil hagard, expira.

Cela fait, le chef des Sarrasins se présenta chez la châtelaine, évanouie au milieu de ses femmes éplorées.

— Madame, dit-il en lui secouant rudement le bras jusqu'à ce qu'elle eût repris connaissance, madame, je suis Paolo, votre beau-frère, et je viens, suivant ma promesse, vous rendre votre repas de fiançailles.

Alors un homme entra dans l'appartement.

— Monseigneur, dit cet homme à Paolo, le dîner est prêt.

Paolo offrit le bras à la châtelaine, qui, demi-morte, mais n'osant résister, de peur d'irriter davantage le bandit et d'attirer sa colère sur ses enfants, le suivit, ou plutôt se laissa traîner jusqu'à la salle du festin.

On s'assit autour de la table, chargée des provisions du château. Les Sarrasins riaient et buvaient à grand bruit. La châtelaine tâchait d'étouffer ses sanglots et frémissait de tous ses membres.

Au milieu de la salle était un immense plat, couvert d'un voile. Vers le milieu du repas, Paolo fit enlever le voile, et un affreux spectacle apparut à la châtelaine. C'était le cadavre de son mari, entouré de deux de ses fils immolés.

— Madame, dit Paolo, plat pour plat. Voilà le sanglier et les deux marcassins. N'ai-je pas bien tenu ma parole ?

La dame de Roccasparviera resta un moment pâle et muette d'horreur ; puis elle chancela et tomba inanimée sur le pavé.

Quand on la releva, elle était folle. Elle mourut peu de jours après, murmurant sans cesse une vieille chanson du pays qui contenait une prédiction contre le château :

Vai, ô roqua, roquina,
Un altro temp sara
Que sobre ta ruina
Plu non li canterà
Lo gal ni la gallina,
Ma les crôos, les eparviers
Et d'aosels salvagiers ! ! !

Va, roche, rochette,
Un jour viendra
Où sur tes ruines
Ne chantera plus
Le coq ni la poule,
Mais les corbeaux, les éperviers
Et les oiseaux de proie.

III

Cependant Paolo n'avait tué que deux de ses neveux ; il en restait un troisième.

Au moment du sac du château, ce troisième fils de la châtelaine était chez un paysan des environs, rude braconnier, qui lui donnait les premières leçons de la chasse dans les montagnes.

L'enfant aimait beaucoup le braconnier ; souvent il passait deux jours de suite avec son compagnon, le suivant dans ses chasses et dormant dans sa

chaumière. C'est ainsi qu'il échappa au massacre de sa famille.

Quelques années après ce drame, Paolo, maître du château, qu'il remplissait du bruit de ses orgies, était allé à la poursuite d'un troupeau de chamois signalé sur les hauteurs. Emporté par l'ardeur de la chasse, il s'égara, et la nuit le surprit dans des régions inconnues.

Comme il cherchait à retrouver son chemin, il rencontra un jeune chasseur dont le costume tenait le milieu entre l'habit des paysans et celui des seigneurs féodaux.

— Vassal, dit le baron, ramène-moi à Roccasparviera, et tu auras bonne récompense.

— Sire, répondit le jeune homme, nous en sommes à plus de huit heures ; nous marcherions toute la nuit sans y arriver. Mais venez dans ma maison, qui est à quelques pas ; je vous y recevrai de mon mieux.

Paolo accepta, et ils furent bientôt chez le jeune chasseur. C'était une chaumière assez spacieuse et mieux tenue que les cabanes ordinaires de villageois.

Le jeune homme laissa son hôte seul un moment, puis revint en lui disant :

— Monseigneur, le diner est prêt.

Ces mots, quoique fort naturels en cette circonstance et dits du ton le plus simple, produisirent un terrible effet sur le baron ; il frissonna, changea de couleur et fixa un regard troublé sur le jeune homme, comme s'il voyait en lui un vengeur lui renvoyant l'écho de sinistres paroles.

Enfin il surmonta cette impression et passa avec son hôte dans la salle à manger. Là, ils s'assirent en face l'un de l'autre.

Au milieu de la table était un grand vaisseau en bois ayant la forme d'un cercueil et recouvert d'un voile noir.

Le baron tressaillit, épouvanté.

— Sire, dit le chasseur, je ne puis vous servir des sangliers et des marcassins comme les riches barons ; mais chacun fait selon son pouvoir.

Alors il leva le voile, et on vit un cercueil vide. Puis il frappa dans ses mains, et des hommes armés entrèrent et se saisirent de Paolo, qui sentait ses cheveux se dresser sur sa tête.

— Baron Paolo, s'écria le jeune homme d'une voix foudroyante, renégat maudit, voleur, assassin, fraticide, meurtrier de mes deux frères, tu vas recevoir le châtiment de tes forfaits. Tu es condamné à mourir de faim dans ce cercueil ; il te rappellera l'exécrable festin que tu as préparé à ma mère.

Ronge ta chair, bourreau, jusqu' à ce que ton âme damnée s'en aille dans les enfers !

Aussitôt il fit un signe aux hommes armés, qui couchèrent Paolo dans le cercueil, l'y garrottèrent et le descendirent dans un caveau.

Tous les jours, pendant dix jours, à l'heure même où s'était accompli le drame de Roccasparviera, la trappe du caveau s'ouvrait, et le neveu de Paolo, montrant au misérable affamé des quartiers de sanglier qu'il retirait aussitôt, lui criait :

— Monseigneur, le dîner est prêt !

Le onzième jour, Paolo mourut.

Alors le jeune baron rassembla ses amis et ses vassaux, et marcha à leur tête contre les Sarrasins, qu'il extermina.

Comme il avait fait vœu de raser le château théâtre de ces atrocités, il tint son serment. Le château et le village furent livrés aux flammes et démolis de fond en comble. Ainsi furent réalisées les paroles prophétiques de la chanson.

Les habitants se répandirent dans le voisinage, où ils fondèrent de petits hameaux, parmi lesquels Langalion, la Palo et Duranus.

Quant à l'héritier de Roccasparviera, ayant ainsi vengé sa famille, il s'en alla en pèlerinage à Jérusalem, où il mourut.

Dieu veuille avoir son âme !

LA TINA DEI FADA

Après la mort de Raphaël, l'inspiration du maître ne atteignit pas avec lui ; l'Italie devint la patrie féconde une foule d'artistes qui continuèrent les traditions du vin Sanzio.

Vers le milieu du seizième siècle, un des jeunes élèves cette école, nommé Luigi Randazzo, était venu passer hiver à Nice, pour soigner sa santé altérée.

C'était un jeune homme d'une constitution faible et malive, mais d'une imagination ardente. La souffrance ysique avait développé en lui la sensibilité nerveuse et goût du romanesque et du merveilleux. Il était, au ste, profondément érudit, amoureux des antiquités romaines et capable de

reconstruire, par le crayon et sur la seule vue de l'emplacement, toute une cité anéantie.

On comprend que Cimiers, la ville romaine détruite, devait être le but favori de ses promenades ; il en interrogeait curieusement les mines ; il fouillait du regard la moindre crevasse du sol, comme si par cette déchirure allait apparaître une de ces belles statues mutilées, rêves des antiquaires ; mais c'était surtout dans l'ancien cirque qu'il passait de longues journées, prolongeant ses rêveries bien après le coucher du soleil. Souvent la nuit l'avait surpris, assis sur un gradin de l'amphithéâtre et écoutant dans les bruits du vent comme un mystérieux écho du passé.

Les ruines du cirque ont donné lieu à maintes traditions superstitieuses. La nuit, au clair de la lune, les âmes des jeunes filles livrées aux supplices reviennent dans l'arène, et ce sont leurs plaintes qu'on entend sous les arceaux brisés. Il n'est pas rare qu'on trouve, le matin, les épis encore couchés par la danse des fantômes ; un bruit de chaînes accompagne ce bal nocturne.

La forme elliptique du cirque et les apparitions qui le fréquentent lui ont fait donner le surnom de Tina dei Fada, ou Cuve des Fées.

Il paraît qu'au temps des persécutions, une jeune chrétienne de noble famille avait été condamnée à être livrée aux bêtes féroces. La foi l'avait soutenue jusqu'à l'heure du supplice, et elle envisageait d'un air inspiré les palmes du martyre ; mais, amenée dans l'arène, quand elle entendit les rugissements des lions et des tigres, quand elle vit ces yeux ardents, reluisant dans l'ombre des fosses, ces gueules formidables qui s'ouvraient pour la dévorer, ces dents aiguës qui allaient entrer dans sa chair et briser ses os, elle eut peur ; toute sa constance s'évanouit, et elle s'écria qu'on l'emmenât, qu'elle abjurait le christianisme et qu'elle sacrifierait sur l'autel des dieux.

Elle ne devait pas jouir longtemps d'une vie achetée par cette apostasie. Le bras de Dieu s'appesantit sur elle, et peu après elle mourut, tuée par la honte et le remords.

Cette histoire est restée dans les souvenirs populaires, et le fantôme de l'apostate est bien connu pour avoir été vu souvent dans l'arène, pleurant et gémissant comme une âme en peine.

L'esprit du peintre avait été frappé, on ne sait pourquoi, de cette légende ; il avait même composé une série de tableaux représentant la jeune fille arrachée à ses parents ; puis, sereine et forte devant ses juges ; puis, visitée

dans sa prison par un rayon du ciel ; puis, vaincue par l'effroi dans le cirque ; puis enfin, repentante et désespérée à son lit de mort.

Or, un soir qu'il s'était attardé dans l'amphithéâtre, le bruit des oliviers agités par l'orage et de larges gouttes de pluie qui commençaient à tomber l'avertirent de chercher un abri. D'épais nuages voilaient le ciel, où ne brillait pas une étoile ; la nuit était tout à fait sombre, et les vents sifflaient avec fureur. Il ne fallait pas songer à regagner Nice. Luigi entra dans une des fosses où étaient autrefois enfermés les animaux. Il y resta longtemps, car la tempête redoublait de violence et la pluie tombait par torrents.

Peu à peu ses yeux s'accoutumèrent à l'obscurité et il put se rendre compte, à peu près, de l'aspect de la fosse. A un endroit où les pierres s'étaient détachées du mur, il crut apercevoir une espèce de lueur vague. La cavité formée par l'éboulement était assez grande pour qu'il pût s'y engager : il y passa la tête, puis le corps tout entier, et se glissant comme une couleuvre à travers les décombres, il finit par arriver dans un conduit souterrain où il pouvait marcher en se courbant un peu. Peut-être était-ce un aqueduc, peut-être était-ce un chemin secret par où les belluaires pénétraient dans l'amphithéâtre. Quoi qu'il en soit, cette voûte pouvait conduire dans quelque ruine inexplorée : c'était une trop bonne fortune pour être négligée par un antiquaire ; aussi Luigi poursuivit-il résolûment ses recherches.

Après de nombreux détours, il trouva le chemin barré par quelque chose comme une porte, il appuya contre l'obstacle, et la porte verroulée cédant à la pression, s'ouvrit tout à coup et laissa voir des appartements romains, pavés de mosaïques et ornés de magnifiques statues. Les murailles étaient couvertes de peintures étrusques. Des lampes suspendues aux lambris, des candélabres rangés devant les colonnades éclairaient le tout d'une vive lumière.

Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien une maison romaine, la maison d'un sénateur ou d'un consulaire. Mais, comment ce palais avait-il échappé aux ravages des Lombards ? Comment était-il resté pendant des siècles enfoui sous la terre, dans un état parfait de conservation, aussi riche, aussi intact qu'au temps des Césars ? Chose plus étrange encore, comment se faisait-il qu'il fût splendidement illuminé, et comment cette huile brûlait-elle depuis quinze cents ans ? Comme Luigi stupéfait se demandait s'il rêvait ou s'il était éveillé, une jeune fille se présenta à lui ; vêtue de la tunique et du péplum et tenant une lampe antique à la main.

Pour le coup, Luigi marchait de surprise en surprise. Cette jeune patricienne était précisément la vierge de la légende ; elle avait les traits sous lesquels il se l'était représentée, le costume qu'il lui avait prêté lui-même dans ses tableaux ; enfin, c'était elle, la martyre timide, la chrétienne apostate, le type évoqué par ses pinceaux, c'était elle, ou bien jamais ressemblance n'avait été aussi merveilleuse.

Il serait impossible de dire ce qui se passa dans l'esprit du jeune peintre à son aspect. Mille idées confuses se pressèrent dans son cerveau. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il perdit toute notion du temps et de la réalité. Il ne s'étonna point de cette aventure incroyable, du lieu où il se trouvait, de la façon dont il y était parvenu ; tout lui parut possible, logique et vraisemblable, et par une bizarrerie encore plus inconcevable, cette apparition éveilla soudain en lui un amour profond, irrésistible, désordonné, ou, plutôt, les rêves de son imagination d'artiste prirent un corps ; la sympathie du peintre pour son idéal devint l'amour passionné d'un jeune homme pour une jeune fille, quand il eut sous ses yeux, vivante et palpable, celle qui n'avait été jusqu'alors pour lui qu'une vision chimérique.

— Je t'aime ! s'écria-t-il tout à coup, en se jetant aux pieds de la vierge romaine, sous l'empire d'une ivresse étrange ; je t'aime ! Je t'appartiens depuis longtemps sans le savoir, sans m'être rendu compte de l'instinct qui m'entraînait vers toi ! Je t'ai aimée du jour où on m'a raconté ton histoire ; je t'aimais quand je fixais sur la toile ta poétique et mélancolique figure ; c'était l'amour qui conduisait mes pinceaux ; je m'étonnais de leur facilité ; je ne m'expliquais pas pourquoi ils se mouvaient d'eux-mêmes et pourquoi ton visage venait se placer tout seul, pour ainsi dire, sur ma toile. Je comprends tout, maintenant : je n'étais pas un peintre, j'étais un amant. C'est pourquoi les autres femmes m'étaient indifférentes ; c'est pourquoi je passais ici des nuits solitaires. Quelque chose me disait que ces ruines n'étaient pas inhabitées ; que ce sol, fermé pour le vulgaire, cachait dans son sein mon âme, ma vie, ma mystérieuse amante. Une force invincible me poussait dans tes bras. Sois à moi ! soyons unis à jamais dans la vie et dans la mort ! Pour toi je renonce au soleil, à l'air extérieur, à la vue des humains. Nous habiterons ensemble ces portiques souterrains ; ces voûtes seront notre monde, ces lampes notre jour radieux, ces statues notre cour. Rien ne troublera nos amours ensevelies dans les entrailles de la terre. Je suis à toi, je me voue à toi, je me donne corps et âme à toi !

La jeune fille ne répondit rien, mais elle se pencha vers le peintre et déposa un baiser sur son front. Ses lèvres étaient froides comme du marbre, et cependant ce baiser glacé brûla le jeune homme comme un fer chaud ; puis elle se releva, lente et silencieuse ; ses regards, attachés sur ceux de son fiancé avec une fixité effrayante, brillèrent d'une flamme surnaturelle. D'une main elle releva sa lampe à la hauteur de sa tête, de l'autre elle fit signe au jeune homme de la suivre.

Celui-ci n'hésita pas un instant et s'élança derrière elle. Elle ne semblait pas faire un mouvement ; ses pieds n'agitaient pas sa robe, et pourtant elle marchait ou glissait si rapidement sur la mosaïque que Luigi craignait de la perdre de vue.

Enfin une porte, gardée par des esclaves muets, s'ouvrit ; un courant d'air éteignit la lampe, et Luigi se retrouva, avec son guide mystérieux dans l'arène des Cimiers, au centre même de l'amphithéâtre.

Mais ce n'était plus l'amphithéâtre ruiné et désert qu'il avait vu la veille. La tempête avait cessé ; la lune large et pleine brillait au ciel et éclairait un cirque dont toutes les murailles étaient debout et dont les gradins, formés de larges dalles, étaient occupés par une multitude d'hommes et de femmes, revêtus du costume antique. Seulement, aucune rumeur, aucune voix ne s'élevaient du sein de cette foule immobile ; on n'entendait qu'un bruit de chaînes et le rugissement des lions et des panthères impatients de dévorer leur proie.

Les lèvres de la jeune fille s'agitèrent, mais aucun son n'en sortit. Elle ne parlait pas, et pourtant Luigi entendit distinctement au fond de lui-même ces paroles effarées : « Sauve-moi et je suis à toi ! sauve-moi et je renie Dieu ! sauve-moi, et je t'attends dans la couche nuptiale ! »

A ce moment, les rugissements des bêtes féroces redoublèrent ; les grilles de fer roulèrent sur leurs gonds ; les fosses béantes s'ouvrirent et vomirent leurs hôtes féroces ; les tigres, les lions, les léopards, s'élancèrent dans l'enceinte. La jeune fille, de pâle qu'elle était, devint livide ; ses yeux se fermèrent ; elle s'affaissa sur elle-même et tomba dans les bras de son amant.

Celui-ci, résolu à périr avec elle, se jeta au-devant des animaux furieux. Déjà il allongeait le bras pour l'enfoncer dans la gueule ardente de l'un d'eux, quand, par une inspiration soudaine, il eut l'idée de faire le signe de la croix.

Au même instant, la lune disparaissait derrière l'horizon ; les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir le sommet du mont Chauve, et le cri du coq retentissait dans les fermes voisines.

Un vent frais agita les feuilles des arbres et passa délicieusement sur le front de Luigi, qui sembla renaître à la vie.

Cependant les yeux enflammés des tigres pâlissaient ; les contours de leurs têtes monstrueuses s'effaçaient peu à peu ; leurs corps tachetés se décoloraient et devenaient presque diaphanes, si bien que Luigi croyait voir les arbres à travers leurs flancs, de moins en moins opaques. Les lignes du cirque allaient s'amincissant et perdant leurs formes, qui se dégradèrent ou s'estompèrent. Les figures des spectateurs n'apparaissaient plus que dans un brouillard, et bientôt ce ne fut, en effet, qu'une de ces vapeurs du matin qui s'élèvent après une nuit pluvieuse.

Quand le soleil parut, il ne restait plus rien de ce théâtre populeux que les ruines accoutumées. La jeune fille avait disparu, comme les tigres, comme les spectateurs, comme les gradins.

En vain le peintre essaya de pénétrer de nouveau dans la cavité où il s'était engagé si témérairement. Il y avait bien un éboulement à cet endroit, mais voilà tout. C'était un creux d'un pied de profondeur, derrière lequel était la terre ferme.

— Mon ami, voilà une légende. Interprétez-la comme vous l'entendrez ; croyez, si vous le voulez, que Luigi Randazzo s'était endormi dans la fosse, et avait rêvé tout ce drame fantastique, j'y consens ; quant à moi, j'aime mieux croire aux revenants, et je suis d'avis qu'il était grand temps que le coq chantât.

LE BON VIEUX TEMPS

Certain alderman de Beetleburg, marguillier de la paroisse de Saint-Wulfstan, M. Blenkinsop, aurait pu être appelé, dans le langage du quinzième siècle, un très-respectable sire.

Ce titre suranné l'aurait certainement flatté, car il avait la plus haute estime pour les choses vieilles ou qui auraient mérité de l'être. Il regardait avec vénération les gargouilles qui servaient de gouttières à l'église Saint-Wulfstan, et il adorait presque, sous le nom de widercome, un vase hors de service depuis longtemps, que, sur l'affirmation intéressée d'un marchand de bric-à-brac, il avait acheté comme un verre à boire contemporain de Henri VIII.

M. Blenkinsop admirait encore plus la sagesse de nos ancêtres que leurs meubles et leurs modes. Il croyait qu'on ne pouvait améliorer leurs lois et leurs coutumes, et, dans cette conviction, il avait adressé au parlement des pétitions contre toute modification législative, quelque juste ou humaine qu'elle fût.

Il était sincèrement opposé à toutes les améliorations apportées à Beetleburg, telles que le gaz, qu'il considérait probablement comme la cause de la maladie des pommes de terre, les machines hydrauliques, les écoles publiques pour les enfants, les établissements pour l'instruction publique, les bibliothèques.

Il s'était beaucoup remué pour provoquer une agitation contre toute mesure de prévoyance en faveur de la santé publique.

Avocat ardent des sépultures intra muros, il était parvenu à faire échouer le projet de cimetière hors de Beetleburg. Il avait résisté à la proposition d'enlever le marché aux cochons du milieu de la Grande-Rue.

Grâce à son influence, les boucheries qui appartenaient à la corporation étaient restées près de l'hôtel de ville. Il les avait ainsi sous son nez et sous ceux de ses confrères.

En un mot, il s'était régulièrement, constamment, efforcé de faire échouer toute proposition favorable au bien-être de ses concitoyens.

Cette conduite l'avait fait hautement estimer et respecter ; et son hostilité contre les mesures destinées à prévenir l'invasion du choléra lui avait valu

l'honneur d'une mention publique assaisonnée de très-beaux discours.

Peu de jours après, l'épidémie ravageait Beetleburg.

Il est vrai que les idées de M. Blenkinsop sur la santé des populations et sur les institutions populaires passaient pour très-économiques (bien qu'en réalité elles fussent terriblement coûteuses) ; et plaisaient, par cela même, aux contribuables.

En outre, nous le répétons, il était l'ennemi juré de tout progrès, et il défendait les abus avec la rigueur d'un vrai philanthrope.

Puis, c'était un joyeux camarade, un bon compagnon, et son amour pour l'antiquité portait particulièrement sur la vieille ale et le vieux vin de Porto.

Il avait usé largement de ces deux breuvages dans un dîner donné à l'occasion de la visite à Beetleburg de l'évêque du diocèse, dîner qui s'était prolongé fort tard après le départ du prélat, sous la présidence du greffier de la localité.

M. Blenkinsop fut un des derniers à quitter l'hôtel de la Couronne et de la Mitre.

Il habitait une partie retirée de la ville vers laquelle il dirigeait ses pas en décrivant d'étranges zigzags.

Les habitants de la Grande-Rue de Beetleburg, réveillés à minuit et demi par la voix d'un passant, chantant d'une voix peu claire :

Que chaque homme soit armé
D'une joyeuse bouteille !

furent bien surpris de voir et d'entendre, à cette heure, le respectable M. Blenkinsop.

Sur son chemin se trouvait la croix du Marché, monument d'une belle architecture, entouré de pierres circulaires et supporté par une arcade qui servait de piédestal à la statue d'un ancien notable de la ville, Winkyn de Vokes, échevin de Beetleburg, où il avait fondé un hôpital en l'an du Seigneur 1440.

Saint Wulfstan avait d'abord occupé ce piédestal ; mais, à l'époque de Cromwell, Winkyn de Vokes, enlevé à l'hôtel de ville, avait remplacé le saint démolé.

M. Blenkinsop admirait beaucoup ce monument, et il s'arrêta pour le regarder au clair de la lune ; qui se promenait lentement entre les nuages.

A la lueur douteuse de l'astre de la nuit, la statue paraissait presque vivante.

M. Blenkinsop n'avait pas grande imagination ! il put cependant croire qu'il voyait devant lui le véritable Winkyn avec son bonnet, sa longue barbe, sa robe fourrée, son bâton de maire et son grand livre sous le bras.

L'impression qu'il, ressentit fut telle, qu'il apostropha la statue.

— Brave vieillard, dit Blenkinsop, digne et rare citoyen ! nous ne verrons jamais ton égal ! Ah ! le bon vieux temps ! le joyeux bon vieux temps ! Rien de pareil au bon vieux temps, mon vieux ! Rien de pareil au bon vieux temps !

— Pardon, monsieur ! répondit la statue, avec un accent clair et délibéré.

M. Blenkinsop est certain qu'il était en parfaite possession de son bon sens. Il est sûr qu'il n'est pas ventriloque et qu'il n'a été la dupe d'aucune illusion.

La valeur de ses convictions est une question à résoudre entre lui et nos lecteurs. Nous comptons sur là sagacité de ceux-ci. En entendant parler la statue, M. Blenkinsop assure qu'il éprouva d'abord une certaine émotion, un certain effroi passager, mais cet effroi et cette émotion s'évanouirent promptement.

La voix était douce et agréable. Elle n'était nullement effrayante et n'avait aucune intonation funèbre.

— Pardon, monsieur ! répéta familièrement la statue. Qu'appellez-vous le bon vieux temps, s'il vous plaît ?

L'alderman répondit avec calme que cette question, venant d'un tel personnage, lui causait quelque surprise.

— Allons, allons, monsieur Blenkinsop, dit la statue, pas d'étonnement ! Il est minuit et demi sonné ; il fait clair de lune, comme dit votre policeman favori, le garde infirme de nuit. Ne savez-vous pas que les statues peuvent répondre à cette heure-là quand on leur parle ? Revenez à vous. Je vais vous aider à répondre à ma demande. Retournons en arrière et permettez-moi devons servir de guide. Et d'abord, appelez-vous le bon vieux temps, le règne de George III ?

— Je pense, répliqua respectueusement M. Blenkinsop, que les gens qui vivaient à cette époque ont vu les derniers beaux jours du bon vieux temps.

— Vous croyez, monsieur Blenkinsop ?...

« Quand, chaque semaine, on pendait des malheureux par douzaines, pour des vols sans valeur !

« Quand on traînait au gibet une femme allaitant son enfant, pour soustraction dans une boutique d'un objet d'un schelling !

« Quand vous perdiez vos colonies d'Amérique, et que vous entrepreniez avec la France une guerre qui, sans parler du sang inutile qu'elle a coûté, vous a laissés écrasés sous le poids de la dette publique !

« Dites, monsieur Blenkinsop, était-ce là un bon vieux temps ?

— Non, monsieur, non. En y réfléchissant, je ne pense pas pouvoir lui donner ce titre, répondit M. Blenkinsop.

La statue était si polie et parlait si bien, que M. Blenkinsop avait perdu tout sentiment de l'horreur surnaturelle de sa situation, et se grattait la tête, comme s'il avait argumenté avec un mortel ordinaire.

— Eh bien, maintenant, reprit la statue, mon cher monsieur, prenons les deux ou trois règnes précédents. Que pensez-vous de l'état et du régime des prisons d'alors ?

« Quand les malheureux débiteurs étaient renfermés pêle-mêle avec des malfaiteurs et plongés dans un lieu de débauche et de vices !

« Quand les condamnés à mort s'enivraient dans leur cachot avec le chapelain de la prison !

« Quand la flagellation était le châtiment ordinaire des femmes convaincues de vol !

« Quand les rues de Londres étaient si dangereuses, que le passant courait risque d'être volé et maltraité, même en plein jour !

« Quand les routes publiques fourmillaient de voleurs, et que les voitures étaient aussi fréquemment dévalisées qu'un poulailleur !

« Quand le grand chemin était regardé comme la ressource légitime de tout individu mal dans ses affaires, et quand un brigand s'appelait capitaine, et était réputé comme tel !

« Quand les combats de coqs, d'ânes et de taureaux étaient les amusements populaires les plus à la mode !

« Quand la masse des propriétaires savait à peine lire et écrire, et partageait son temps entre la chasse et les excès de table !

« Quand un duelliste était un héros et que c'était un honneur d'avoir tué un homme !

« Quand un gentilhomme n'ouvrait pas la bouche sans proférer un jurement sacrilège et grossier !

« Quand le pays était continuellement menacé d'une guerre civile pour une succession disputée !

« Quand éclatèrent deux insurrections meurtrières, suivies d'exécutions plus meurtrières encore !

« Que dites-vous, monsieur Blenkinsop, de cette vie d'inhumanité, de brigandage et de dévergondage ?

« Considérez-vous, mon respectable ami, cette époque à perruque et à queue comme le bon vieux temps ?

— Il y a eu le règne d'or de la reine Anne, monsieur, objecta respectueusement M. Blenkinsop.

— Un règne d'or ! s'écria la statue. L'époque des intrigues de Bolingbroke, de Harley, de Churchill ! Le règne de Sarah, duchesse de Marlborough et de madame Marscham !

« Un règne de sottises dorées, à la bonne heure !

« Je pense, monsieur Blenkinsop, que vous devez remonter encore plus haut pour trouver le bon vieux temps.

— En effet, je le crois aussi, d'après ce que vous venez de me dire, répondit l'alderman.

— Voyons le règne de Guillaume III, poursuivit la statue ; la guerre, la guerre encore, rien que la guerre !

« Je ne pense pas que vous appeliez cela le bon vieux temps ?

« Que direz-vous de Jacques II ? Était-ce le bon vieux temps, celui où le juge Jeffrys siégeait à son tribunal, où la révolte de Monmouth était suivie des assises sanglantes, où le roi se plaçait au-dessus de la loi et perdait sa couronne dans l'entreprise ?

« Vous imaginez-vous que c'était là le bon vieux temps ? »

M. Blenkinsop avoua qu'il ne pouvait le croire.

— Était-ce le règne de Charles II, demanda la statue ? Une cour débauchée et libertine, un palais moins décent que les casinos modernes, et les covenantaires écossais livrés à la torture sous les yeux de sa Royale Hautesse le duc d'York !

« L'époque des prétendus complots, des pendaisons ; des écartellements et des décapitations qui en furent la suite !

« L'époque où Russell et Sydney étaient judiciairement assassinés !

« L'époque de la peste et de l'incendie de Londres, du trésor public gaspillé par des fripons et des dissipateurs, pendant que nos marins

mouraient de faim dans la rue faute d'avoir leur paye, et que les Hollandais incendiaient nos vaisseaux dans la Medway !

« Mon ami, je pense que vous n'oserez pas appeler le bon vieux temps le règne scandaleux de ce joyeux monarque ?

— Ce serait en effet difficile, monsieur, répondit M. Blenkinsop.

— Il va sans dire, poursuivit la statue, qu'un bon royaliste comme vous ne peut appeler le bon vieux temps celui du protectorat de Cromwell ?

— Certainement non ! s'écria Blenkinsop. Cromwell n'aura pas de statue ; et vous, vous avez mérité cet honneur.

— Et pourtant, reprit la statue, avec toutes ses fautes, ce temps n'est peut être pas pire que ceux que nous avons passés en revue tout à l'heure. Mais, n'importe ! ce fut une sombre et fanatique époque, et si vous ne pensez pas que l'Angleterre vit alors des jours heureux, je ne le crois pas non plus.

« Vient le règne précédent.

« Pendant la première partie, le roi s'efforce d'arriver au pouvoir absolu.

« Durant la seconde, le parlement le combat à ciel ouvert. Qu'est-il advenu au roi, je n'ai pas besoin de vous le dire. A quel moment du règne de Charles 1^{er}, le bon vieux temps a-t-il existé, monsieur l'alderman ?

« Je mentionnerai seulement la chambre de l'étoile et le pauvre Prym, et je ne ferai qu'une simple allusion au destin de Strafford et de Laud.

« En y réfléchissant, pouvez-vous, entre ces deux époques, distinguer celle du bon vieux temps ?

— Je crains que non, monsieur, répondit Blenkinsop en se frottant le front.

— Que pensez-vous du règne de Jacques I^{er} ?

« Êtes-vous admirateur du bon vieux temps du complot des Poudres ? Quand sir Raleigh fut décapité ? Quand des centaines de pauvres vieilles femmes misérables étaient brûlées vives comme sorcières, et quand l'imbécile royal alors sur le trône écrivait un livre pour défendre la superstition exécrationnable en vertu de laquelle on les brûlait ?

« Maintenant, continua la statue, nous arrivons à Élisabeth.

— Ici, je vous tiens, interrompit joyeusement M. Blenkinsop ; je vous demande pardon, monsieur, ajouta-t-il aussitôt, tout confus de la liberté qu'il venait de prendre, mais tout le monde parle du temps de la bonne reine Bess, vous le savez.

— Oh ! oh ! dit la statue en riant avec une franche gaieté. Tout le monde dit souvent des sottises. Supposons que tout le monde eût vécu sous

Élisabeth.

« Comme tout le monde aurait goûté d'être soumis à la juridiction ecclésiastique, avec ses pouvoirs d'emprisonner, de mettre à la question et de condamner à la torture !

« Comme tout le monde eût aimé voir ses concitoyens catholiques massacrés, dépouillés ou emprisonnés pour leur opinion, et de charitables femmes éventrées pour leur avoir donné asile !

« Qu'aurait pensé tout le monde du meurtre de Marie Stuart, reine d'Écosse ?

« Tout le monde, quelqu'un, vous-même, souhaiteriez-vous d'avoir vécu à cette époque, qui a pour emblèmes le pilon, le brodequin, les tenailles, le gibet, la hache, le billot ?

« Est-ce cette période de l'histoire, monsieur Blenkinsop, que vous prenez pour le bon vieux temps ?

— J'en aimerais mieux une plus ferme et plus solide, répondit l'admirateur de l'antiquité.

— Eh bien, maintenant, dit la statue, il se fait tard, et il faut que je sois bref.

« Était-ce le bon vieux temps, quand la sanguinaire Marie brûlait les évêques et incendiait Smithfield ?

« Quand Henri VIII décapitait ses femmes et brûlait catholiques et protestants sur le même bûcher ?

« Quand Richard III étouffait ses neveux dans la Tour ?

« Quand la guerre des Deux-Roses ensanglantait le sol ?

« Quand Jake Bad marchait sur Londres ?

« Quand nous fûmes chassés honteusement de la France sous Henri VI, ou quand nous allâmes aussi honteusement la piller sous Henri V ?

« Était-ce le bon vieux temps que celui de la révolte de Northumberland ? de l'assassinat de Richard II ? des batailles, des incendies, des massacres, des tortures, de toutes les atrocités qui forment le bilan du règne des Plantagenets ?

« Lorsque Jean se déclarait vassal du Pape et faisait arracher les dents aux juifs ?

« Était-ce le bon vieux temps que celui des lois forestières et du couvre-feu ? des lois normandes ?

« A quelle époque de cette série d'annales sanglantes, placerez-vous l'époque du bon vieux temps que vous regrettez ?

« Les bons vieux temps comprennent-ils toute cette période pendant laquelle il y avait une exposition permanente de têtes sur le pont de Londres et à Temple-Bar ?

« Était-ce pendant le bon vieux temps qu'Harold périt à Hastings et que Guillaume le Conquérant s'empara de l'Angleterre ?

« Étaient-ce des années de bonheur que les siècles d'Odon ou de Dunstan, rasant les rois, marquant les reines ?

« L'époque des invasions et des massacres des Danois ?

« De l'heptarchie saxonne, du culte d'Odin et de Thor, de l'avènement d'Hengist et d'Horsa ? De la conquête de l'Angleterre par les Romains ? Ou bien, pour en finir, faut-il remonter aux anciens Bretons, ou au druidisme, aux sacrifices humains, et dire que le pur, le réel, le véritable bon vieux temps était celui où les naturels de ce pays allaient nus et le corps peint en rouge ?

— Sur ma parole, monsieur, dit Blenkinsop, après les observations que vous m'avez faites cette nuit, je reconnais que je suis embarrassé pour fixer l'époque précise du bon vieux temps.

— Voulez-vous que je fixe cette époque pour vous ? demanda la statue.

— S'il vous plaît, monsieur, je vous en serai très-reconnaissant, répondit l'étonné Blenkinsop.

— Les temps les meilleurs, monsieur, dit la statue, sont les derniers ; ils sont les plus sages, car, plus le monde vieillit, et plus il acquiert d'expérience. Le monde est plus âgé aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été, n'est-il pas vrai ? L'époque actuelle est la plus vieille et la meilleure que le monde ait vue. Le temps présent est le véritable bon vieux temps, monsieur.

— En vérité, monsieur ! s'écria l'alderman stupéfait.

— Oui ; mon ami, notre époque, quelque mauvaise qu'elle soit, est la meilleure que nous connaissions. A côté de ses imperfections, il y a place pour les améliorations. Rappelez-vous le, monsieur, dans l'exercice de vos fonctions politiques et municipales. Ne continuez pas à vous opposer à la lumière qui éclaire graduellement les ténèbres de l'humanité. L'avenir est la date de cette heureuse époque que votre imagination avait fixée dans le passé, au lieu de regarder en avant. Elle arrivera quand tous feront le bien, quand nul ne souffrira le mal, quand les hommes se tiendront fraternellement la main pour marcher à la découverte de la science et du bonheur. Les vrais bons vieux temps sont encore à attendre.

— Savez-vous quand ils viendront, monsieur ? demanda modestement M. Blenkinsop.

— C'est difficile à dire, répondit la statue. Je ne peux prévoir combien de temps il faudra pour convertir les Blenkinsops ! Je désire vivement que vous viviez assez pour les voir régénérés. Et maintenant je vous souhaite une bonne nuit, monsieur.

— Monsieur, répondit M. Blenkinsop en saluant, j'ai l'honneur de vous en souhaiter autant.

Le brave alderman rentra chez lui, entièrement changé. Il y parut bientôt. Quelques jours après, il étonna la corporation en proposant la nomination d'un officier de santé pour veiller à la salubrité de Butlebay.

Le bruit avait déjà transpiré qu'il avait consenti à admettre les allumettes chimiques dans son ménage, où il avait maintenu jusqu'alors le vieux briquet et l'amadou.

Puis, à la stupéfaction de tout le bourg, il proposa, le premier, de bâtir une nouvelle école et de signer une pétition pour l'établissement d'un pénitencier destiné aux jeunes détenus.

Les dernières nouvelles de lui portent que non-seulement il est devenu actionnaire de l'établissement pour l'instruction des ouvriers, mais qu'il y préside un cours d'enseignement.

M. Blenkinsop attribue le changement remarquable survenu dans ses principes et ses vues à sa conversation avec la statue. Ses concitoyens cependant accueillent ce récit avec des paroles et des gestes d'incrédulité. Ils soutiennent que M. Blenkinsop a réfléchi, et qu'il avait seulement besoin d'une excuse pour abandonner ses erreurs.

Plusieurs aldermen, ses confrères, le croient fou, tant à cause de ses nouveaux sentiments, si différents des leurs, qu'à l'occasion de son histoire de la statue.

Quand on leur dit qu'il a simplement nettoyé ses lunettes et regardé autour de lui, ils remuent la tête et répondent qu'il aurait mieux fait de les garder sales ; car un peu de savoir est chose dangereuse, et beaucoup de saleté chose inoffensive.

— Nos lunettes, ajoutent-ils, n'ont jamais été nettoyées, et tout le monde peut voir qu'elles n'en ont pas besoin.

La vérité paraît être que M. Blenkinsop a trouvé une nouvelle paire de besicles qui lui permet de voir clair.

Autrefois il ne pouvait regarder qu'en arrière ; aujourd' hui il a les yeux tournés vers le but immense que tous devraient fixer.

SATANIEL

NOUVELLE

I

Je fis la connaissance de Sataniel au milieu de l'hiver de 1849,

J'avais, à cette époque, l'honneur de faire représenter je ne sais plus quel drame à l'Odéon. C'est là que je rencontrai le pauvre extravagant. Je ne tardai pas à me lier intimement avec lui. Sa mise était peu recherchée, sa bourse toujours vide. Mais il avait dans l'esprit un charme irrésistible, et dans le caractère une douceur angélique qui lui attirait tous les cœurs.

C'était sans doute par antiphrase qu'on l'avait surnommé Sataniel.

Passionné pour la littérature, il travaillait beaucoup, niais dans un but artistique seulement ; son histoire était celle de tous les poètes consciencieux, ses labeurs ne le menaient pas à grandes voiles sur l'Océan de la fortune. Sa tête était un vaste et bizarre magasin de plans dramatiques, qu'il construisait en lui-même, sans se donner la peine d'en écrire une seule ligne ; cette habitude d'un travail purement intellectuel était tellement développée chez lui que, lorsqu'il prenait la plume, il n'avait plus, pour ainsi dire, qu'à se dicter à lui-même une œuvre faite d'avance.

Je me rappellerai toujours qu'il ne lui fallut que trois heures pour écrire devant moi une pièce en cinq actes, sans être un instant embarrassé du choix des expressions ni de l'agencement des scènes. Comme je m'étonnais de ce tour de force, que je prenais pour une improvisation, il me dit en souriant : — Ah ! mon ami, il y a déjà six mois que la pièce est faite, mais ce Sataniel est si paresseux ! Je n'ai pu obtenir de lui qu'il la copiât.

Une autre fois, un acteur lui demanda une chansonnette comique : — C'est bon, dit-il, j'y songerai. Huit jours plus tard, l'acteur insistant, il répondit : — Que voulez-vous ! C'est la faute de Sataniel ! Mais, soyez tranquille, la chanson est faite et je le gourmanderai si bien qu'il faudra qu'il l'écrive cette nuit.

— Ah ça ! demandai-je à Sataniel, en le saisissant par le bras, voilà déjà plusieurs fois que je t'entends dire dans les mêmes circonstances : C'est la faute de Sataniel ! Quel est donc ce Sataniel contre lequel tu t'emportes si souvent ? Je ne connais personne de ce nom-là que toi. As-tu donc un sosie ?

— Écoute, me dit-il, je vais tout t'expliquer. Ne te moque pas de moi. Ce Sataniel que j'ai raison de détester est mon ennemi mortel, et le malheur veut que je ne puisse me passer de lui. En un mot, ce Sataniel qui me fait un mal incroyable, c'est moi-même !

Je le regardai stupéfait, et comme je cherchais à comprendre sa pensée, il ajouta :

— Depuis que je me connais, j'ai toujours senti deux êtres en moi. L'un bon, moral, ami de la vérité et de la sagesse ; l'autre, mauvais, brutal et rempli de sottises et vilaines passions. Lorsque j'ai une bonne intention, un bon mouvement, une saine pensée, c'est au premier que j'en rends grâce. Quand, au contraire, je succombe à la paresse et aux vilains péchés que l'Église a comptés et numérotés, j'en accuse le second. L'un, c'est bien moi, l'autre, c'est cet affreux Sataniel. J'ai déjà essayé de me réduire de moitié ; le moi y consentit de grand cœur, mais Sataniel ne voulut jamais entendre parler de séparation.

Me voilà donc condamné à cette association funeste, qui me fait une existence si triste et si amère. O mon ami, tu me regardes avec pitié, tu me crois fou, peut être... Non, je ne suis pas fou ! Prête-moi un peu d'attention, nous sommes assez liés pour que tu sois mon confident ; je vais prier Sataniel de te raconter ma vie. En ce moment, le moi s'ennuie horriblement, et Sataniel, qui craint toujours les projets de divorce, se fera complaisamment l'historien de cette bizarre réunion en un seul individu de deux principes, de deux êtres complètement opposés

La nature, en me créant, a commis une grave erreur dont je porte la peine aujourd'hui.

II

— Je ne te parlerai pas des premières années de ma vie ; l'enfance de tout le monde est, à peu de chose près, la même jusqu'à douze ans. La nourrice, l'école, le catéchisme, voilà les phases que nous avons tous parcourues,

avec cette seule différence que les riches donnent des nourrices chez eux à leurs enfants, puis un précepteur, tandis que les gens peu aisés ne leur offrent qu'une bonne grosse paysanne à raison de quinze francs par mois, l'école mutuelle ou les petites pensions à trois écus. Tout cela jusqu'au moment où les grands parents se demandent : — « Que ferons-nous de notre héritier ? » Mon père, qui n'était pas riche, lui, mais qui, cependant, ne voulait pas faire de moi un simple artisan, — je ne sais trop pourquoi ! — obtint une demi-bourse pour son rejeton au petit séminaire de Rhodéz. C'est à partir de ce moment que Sataniel commença à me faire sentir son importunité.

A mon entrée dans l'établissement religieux, le moi fut ravi de se trouver à même de puiser la science et l'éducation au milieu de condisciples jeunes et bons, sous la surveillance de quelques ecclésiastiques au cœur dévoué et dont la patience était à toute épreuve. Je ne sais si tu as fait cette observation comme moi, mais j'ai toujours pensé que pour comprendre les enfants et les diriger sûrement et sans les heurter, il n'y a au monde que les femmes et les prêtres. Ces derniers, qui, pour la plupart, ont conservé toute la jeunesse de l'idée, qui ignorent toutes les stupidités d'un monde qu'il ne leur est permis de connaître que théoriquement, sont femmes sous beaucoup de rapports. Comme elles, ils possèdent au plus haut point cette suavité de persuasion, ce bon sens exquis et ce tact délicat qui sont ordinairement le partage des femmes, ayant placé toute la somme de leur intelligence dans le culte d'un amour idéal dont Dieu est l'objet, de même que les femmes ont absorbé toutes leurs facultés dans un sentiment divin, qui est la maternité. Les prêtres dignes de ce nom ont dans l'âme un foyer d'affection dont la flamme se répand sur tout ce qui est jeune et pur. C'est avec la conscience de leur mission qu'ils s'efforcent d'écarter de toutes ces jeunes plantes qui leur sont confiées l'oïdium des mauvaises passions, et d'émonder avec soin ces frêles arbustes qui n'attendent qu'une bonne greffe pour produire des fruits savoureux. Toutes ces pensées m'étaient venues en peu de temps. Je formais mille projets de travail et de soumission qui devaient me rendre un des élèves les plus laborieux et les mieux disciplinés du séminaire. Mais je comptais sans mon hôte. Sataniel détruisit à plaisir tous mes plans, renversa tous les châteaux que le moi raisonnable avait bâtis, et devint en deux ans le plus paresseux et le plus impie des fils de la communauté.

J'avais une âme ardente, prête à accepter tous les dogmes de la religion sans les discuter ni les approfondir ; mais Sataniel était sceptique et

moqueur ; il demandait à chaque instant des preuves ; il raillait le pauvre moi sur ses croyances naïves et traitait sa foi de stupidité.

Si toutes ces querelles de mes deux maîtres s'étaient passées entre nous, le mal n'eût pas été très-grand. Par malheur, Sataniel était aussi orgueilleux que bavard, et il se permit plusieurs actes de révolte qui nous attirèrent bon nombre de punitions.

Un jour qu'on l'avait mis au pain sec et qu'il rongeait sa pâture en silence, je me permis de lui faire quelque peu de morale.

— Vois-tu, lui disais-je, où te conduit ton imprudence ? Sois plus sage, si tu veux être plus heureux. Le bonheur consiste à tout voir et à ne rien dire.

— Bah ! répondit tout haut Sataniel, je veux être libre de mes sentiments, et je n'obéirai qu'à ma volonté.

— Ta volonté, mais n'est-ce pas moi ?

— Non, dit-il, j'ai mon individualité, comme tu as la tienne.

Cette discussion fut surprise par le supérieur, qui, ne comprenant pas les motifs qui forçaient Sataniel à parler tout haut dans le réfectoire, le pria de se taire.

— Tais-toi donc ! lui dis-je tout bas.

— Me taire ! jamais ! Je parlerai tant que j'aurai une voix pour me faire entendre, et je raisonnerai tant que j'aurai raison. Le rossignol chante quand il est gai, le chien hurle quand il a peur, le corbeau croasse dans les airs, et le merle siffle librement. Je suis un homme pour applaudir ou siffler : pourquoi n'userais-je pas de mes dons en toute liberté, comme le font les bêtes ?

Cette brillante tirade aurait duré longtemps si elle n'avait été interrompue par le supérieur, qui ordonna à Sataniel de se mettre à genoux au milieu de la salle.

— Obéis, dit le moi conciliant.

— Non, certes, dit l'entêté, je ne m'humilierai devant qui que ce soit.

A la suite de cette scène, on nous conduisit en prison. Là, il se mit à pleurer à chaudes larmes ; j'étais heureux de le voir ainsi se désoler. Je croyais que c'était de repentir, et qu'il sortirait de la geôle, sinon entièrement converti, du moins momentanément rendu à des sentiments meilleurs. Je me trompais.

Sataniel ruminait un projet de fuite qu'il me soumit. Je m'y opposai formellement. Toute la nuit se passa en discours fort éloquents entre les deux champions. Puis, tout à coup, rompant brusquement le dialogue,

Sataniel sauta par la fenêtre, traversa le jardin comme une flèche, grimpa sur un arbre, enfourcha le mur, et nous nous trouvâmes dehors, avant que le moi paisible fût remis du trouble où l'avait jeté la ruse imprévue de son collègue.

— Qu'allons-nous devenir ? lui demandai-je à la fin, lorsqu'il s'arrêta dans un bois qui avoisinait le séminaire.

— Je n'en sais rien ; nous sommes jeunes, la vie est à nous ; marchons toujours, et, quand nous serons hors d'atteinte, nous causerons.

Ce fut là le premier grief sérieux que j'eus contre le démon. Ce fut ce jour-là que, pour la première fois, prévoyant tous les malheurs que la compagnie d'un pareil vaurien me réservait, je voulus me séparer de lui.

— Sataniel, lui dis-je tout ému, je vais te laisser ici !

— Et que deviendrais-je sans toi ? répondit l'égoïste ; non, non, je me trouve bien de notre intimité, et je ne te lâche pas.

Le moi poussa un profond soupir, et, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de son compagnon, qui était dans un grand état d'exaltation, il prit le sage parti d'attendre.

Nous passâmes quelques mois sans position fixe, tantôt chantant et demandant l'aumône, tantôt vendant des contre-marches à la porte des théâtres. Enfin, un certain soir que Sataniel avait faim, attendu que le déjeuner et le dîner lui avaient fait défaut ce jour-là, il tomba dans un découragement profond en songeant que le souper était un mythe et que le lendemain lui offrirait probablement les mêmes déceptions que la veille. Je crus le moment favorable pour prendre la parole.

— Tu conviendras, Sataniel, que la vie que tu mènes est bien misérable. Il est encore temps de m'écouter et de sortir de cette impasse où ta légèreté nous a conduits.

— As-tu donc un moyen de me faire souper ce soir ? s'écria-t-il.

— Oui, lui répondis-je, et même de te faire dîner tous les jours ! Mais il me faut la promesse solennelle de m'obéir à l'avenir ; sinon, je ne te ferai point part de mon expédient.

— Oh ! parle ! je te promets dorénavant une soumission sans bornes.

— A la bonne heure ! j'aime à te voir raisonnable. Voici mon projet : Nos parents sont bons et doivent souffrir de notre absence. Va te jeter à leurs pieds ; je te dicterai le discours de rentrée, et je suis persuadé que la joie de nous revoir les rendra indulgents.

— Quelle excellente idée ! Comment ne m'est-elle pas venue plus tôt ?

— Pauvre ami ! c'est qu'elle devait partir du cœur, et que tu ne veux jamais écouter les paroles de ce cœur qui t'appartient pourtant ! Vois-tu, dans l'association de nos deux êtres, le cœur, c'est moi ; la tête, c'est toi. Je me sens engourdi dans cette existence que tu nous as faite. Il en est presque toujours ainsi dans la vie. La tête court la pretontaine : c'est une folle pleine de fantaisies qui ne recule devant rien pour satisfaire ses imaginations extravagantes. Le cœur saigne d'abord à la vue de ce désordre ; mais, peu à peu, il finit par regarder d'un œil de pitié le corps auquel Dieu l'a uni, et, certain de ne pas être entendu, il se Lait et souffre en silence jusqu'au moment où, complètement vaincu, il ne bat plus que pour marquer la vie. Alors il devient comme le mouvement d'une montre confiée à un insensé. Lui, qui était fait pour battre régulièrement dans sa boîte d'or, pour dire le matin à son propriétaire : « Lève-toi, le travail t'attend ; lève-toi, car Dieu nous a donné la vie pour nous rendre utiles ; lève-toi, il y a une bonne action à faire, une science à acquérir, un plaisir honnête à goûter ! » se voit tout à coup ballotté dans tous les sens à la fois, entraîné dans une course incohérente et forcé de souffrir les caprices du fou qui le guide. Alors il se résigne, ne s'occupe plus du mouvement de cette montre que lui seul peut régler, et, s'abandonnant au tourbillon, il voit insoucieusement le cadran marquer midi à sept heures, les aiguilles marcher à reculons et le grand ressort battre les mesures les plus fantasques. Que lui importe ! il n'a plus aucune responsabilité. Lui qui devait commander, il obéit. Il est innocent de ce désordre et finit par en prendre son parti. Mais si, un jour, le fou harassé s'arrête et lui donne un peu de repos, il reprend aussitôt son autorité, et tout rentre dans l'ordre. Crois-moi, Sataniel, arrête-toi dans cette voie folle où tu t'es engagé, écoute le conseil de ton cœur qui te crie : « C'est l'heure du repentir et de la rédemption ! »

Sataniel se rendit à mes instances, et nous retournâmes au foyer paternel, où le pardon nous attendait.

Je passerai sous silence les premiers temps de ma réconciliation avec ma famille. J'achevai, dans un collège de Paris, mes études ébauchées au séminaire, et, à part quelques incartades de peu d'importance, je n'eus pas trop à me plaindre de Sataniel pendant quelques années.

Enfin, la tête suffisamment bourrée de grec et de latin, d'histoire et de mathématiques, je fus appelé à jouir, dans le monde, de ma vie de jeune homme.

J'obtins une place qui ne demandait que quelques heures de travail par jour, et je me vis maître de mon sort. Nous louâmes, au quartier Latin, une petite chambre au cinquième étage, dont la façade donnait sur le jardin du Luxembourg. Je fus charmé du voisinage des grands marronniers et des larges platanes. Le soleil nous rendait tous les matins sa première visite, et le silence de ce quartier retiré convenait on ne peut mieux au moi contemplatif. Que de rêveries j'ai faites le soir à la fenêtre de notre mansarde lorsque la lune, apparaissant et se frayant lentement un passage à travers les branches, sortait enfin lumineuse de ce lit de feuillage, comme jadis Diane, sa chaste patronne, sortait des flots limpides ! Pendant ces longues heures de méditation, Sataniel fumait sa pipe et humait avec complaisance l'air chargé de parfums que nous apportait la brise des allées fleuries.

Cela ne pouvait durer. Mon bonheur était trop grand pour être stable. Sataniel se lia avec quelques étudiants et quelques artistes des environs. Dès lors commença une vie insupportable pour moi. Sataniel ne voulut plus entendre parler de rêveries au clair de lune ; la taverne remplaça les études auxquelles j'avais résolu de consacrer nos soirées. Il devint ce qu'on appelle un pilier d'estaminet ; il s'en allait au billard attendre l'heure d'aller à son bureau, où il arrivait la tête déjà alourdie ; il ne se livrait plus qu'avec une extrême répugnance aux colonnes de chiffres qui nous étaient confiées ; sa plume lui pesait dans la main, et quatre heures sonnaient à peine à la grosse horloge de l'administration, qu'il s'élançait hors du bureau pour aller retrouver ses compagnons. Là, il reprenait sa gaieté et débitait un calembour au garçon qui lui apportait sa pipe.

Pour moi, je souffrais le martyre. La vie d'estaminet me causait des crispations nerveuses. En vain je cherchais, au milieu d'un feu roulant de plaisanteries hasardées, un peu de sens ou d'esprit : je n'entendais jamais une parole utile ou gracieuse dans ce singulier tohubohu.

Je ne pouvais comprendre le plaisir que mon sosie trouvait à cette existence débraillée, à ces conversations insipides, commençant par l'absinthe et finissant par l'ivresse.

Le bouge qui nous recevait était très-fréquenté, comme la plupart des cafés de théâtre, par des artistes dramatiques du dernier ordre, par des étudiants parlant politique et révisant sans vergogne les chartes et les constitutions, quelques bourgeois ouvrant de grands yeux et puisant dans le Constitutionnel leur conviction du jour, et enfin par cette classe d'individus

sans profession avouée, habiles joueurs toujours, intrépides batailleurs quelquefois, sortes de souverains arbitres de toutes les discussions que le jeu peut provoquer.

Bientôt Sataniel ne connut plus de frein dans ses débauches. Les dettes, ces affreuses harpies, nous enveloppaient de tous côtés.

Pour satisfaire des passions trop coûteuses, il emprunta à des usuriers que lui désignèrent certains amis qui touchaient un courtage dans ces opérations. Ses chefs mécontents le menacèrent de le renvoyer.

Rien ne put arrêter le malheureux sur la pente rapide et fatale. Les échéances des billets souscrits à l'usure arrivèrent rapidement ; Sataniel ne put remplir aucun de ses engagements, et ses appointements furent frappés d'oppositions.

Et, comme un dernier coup de grâce, l'insensible maître du café déclara un soir à Sataniel que son crédit était arrêté.

Sataniel s'occupa de chercher autre part les moyens de continuer la vie qui lui plaisait. Il maudissait le destin qui ne l'avait pas fait riche. Le sermonner dans un pareil moment eût été folie de ma part.

Aussi je pris le parti de le sauver sans le prévenir, et, pour arriver à mon but, j'usai de finesse.

Je savais trop, par une douloureuse expérience, que, seul, je ne pouvais rien sur cet écervelé : je résolus donc de m'adjoindre un auxiliaire.

La difficulté était de faire accepter à Sataniel cette collaboration que je méditais.

J'avais remarqué dans notre maison même une charmante jeune fille qui semblait vivre seule... Sophie était une belle blonde de dix-huit ans ; son visage respirait la candeur et la vertu, et de ses grands yeux bleus s'échappaient des rayons qui semblaient venir de l'âme.

Bien souvent j'avais rêvé d'elle ; bien souvent, dans les jours les plus pitoyables de Sataniel, j'avais regretté de n'être pas aimé de cette douce créature.

Ce fut sur elle que je jetai les yeux pour ramener Sataniel à la raison. De temps en temps je lui parlai de Sophie ; je lui disais combien devrait s'estimer heureux celui qui pourrait faire battre ce cœur encore vierge !

Je te l'ai déjà dit, Sataniel est fort amoureux de sa nature, et ses désirs, qui s'étaient endormis dans l'atmosphère des tabagies, se ranimèrent soudain à la vue de Sophie.

Sophie était sage et ne voulait aimer qu'un homme honorable : Sataniel dut faire mille protestations solennelles de repentir. La jeune fille voulut bien écouter ses serments, mais la future amante lui répondit qu'il fallait joindre les preuves aux promesses.

— Je vous donne six mois, ajouta-t-elle. Soyez six mois sans entrer dans vos vilaines tavernes, travaillez avec ardeur, et dans six mois, si je suis contente de vous, je serai mieux que votre amie.

Sataniel était triomphant, et tu dois comprendre quelle fut ma joie en voyant que j'avais si bien réussi.

Sataniel tint sa promesse, cessa de fréquenter l'estaminet, et trouva à placer d'une façon sérieuse les quelques travaux de littérature auxquels il se livrait.

Chaque jour Sataniel voyait Sophie, et l'amour vint toucher le cœur de la belle grisette.

Les six mois étaient écoulés. Un soir que Sataniel se préparait à quitter la chambre de Sophie et l'embrassait selon sa coutume, la charmante enfant lui jeta les bras autour du cou et ne les rouvrit que le lendemain.

Sophie avait tenu parole... et, pendant un an, les deux amants furent heureux sans mélange.

Dès le matin, Sophie égayait les échos de la chambrette par de joyeuses chansons que Sataniel avait composées et lui avait apprises. Ils comprenaient qu'ils ne pouvaient être heureux que par eux-mêmes.

— Qui donc m'aimerait si tu ne m'aimais pas ? se disaient-ils l'un à l'autre.

Mais un jour la revue dans laquelle Sataniel écrivait cessa de paraître, et, à peu de distance de ce triste événement, Sophie tomba malade.

Sataniel chercha vainement une nouvelle occupation qui fût assez lucrative pour rendre sa maîtresse heureuse... Sophie revenait cependant à la santé ; mais ce fut au tour de Sataniel à garder le lit de douleur.

Ses amis s'étaient lassés de faire des prêts, si minimes qu'ils fussent, au pauvre Sataniel, qui dit un jour à Sophie :

— Va-t'en vendre mes livres aux marchands du quai ; mais surtout je te défends de mettre ta croix au mont-de-piété !

La croix d'or que Sophie portait au cou était le premier cadeau que Sataniel avait fait à sa maîtresse.

Au bout de quelque temps, Sataniel entra en convalescence ; mais la misère n'avait pas quitté le toit des deux amoureux, qui s'adoraient toujours

comme au premier printemps.

III

Ici Sataniel se tut, et nous fîmes quelques pas en silence.

— Mais, lui dis-je en hésitant, comment se fait-il que tu sois aujourd'hui seul et que je t'aie rencontré dans les estaminets du boulevard ? Es-tu veuf, mon pauvre ami ?

— Non, reprit-il les larmes aux yeux ; non, je ne suis pas veuf ! J'adore toujours Sophie, mais mon bonheur n'a duré qu'une année. La possession eut bientôt lassé Sataniel. Sophie et moi avions tout fait pour prévenir la rechute ; peine inutile !

Quand Sataniel eût recouvré la santé, à ses nouveaux pas dans la vie des lettres, il reprit son train d'existence irrégulière, il se remit à fréquenter la société des mauvais artistes ; son ménage devint un enfer ; de nouvelles dettes amenèrent de nouvelles tortures, et Sataniel et Sophie se séparèrent un soir après une première querelle.

— Mais que devint Sophie ? demandai-je à Sataniel.

— Sophie s'enferma quelques jours dans la chambre qu'elle avait occupée avec son amant. Mais un soir qu'elle s'en était allée frapper vainement à la porte de son magasin de broderies, et qu'elle avait rencontré Sataniel qui riait comme un fou au bras d'une actrice du boulevard, la pauvre Sophie s'égara, je ne sais comment, dans une rue de la Chaussée-d'Antin.

Le vicomte de Borg la suivit et l'accosta... Le lendemain, elle était la maîtresse du noble dandy.

— Ah ! c'est affreux ! Mais, au moins, a-t-elle gardé la croix d'or que Sataniel lui avait défendu de porter au mont-de-piété ?

— Soupçonnant que c'était là un souvenir, le vicomte lui fit une scène de jalousie, et, comme il est très-riche, Sophie a donné sa croix à sa femme de chambre.

IV

— Voilà quelle est mon histoire, ami, dit Sataniel en me regardant d'une manière fixe qui m'effraya. N'avais-je pas raison de te dire en commençant que mon plus grand ennemi c'était moi-même ?

Il me quitta en me serrant tristement la main.

Depuis je ne l'ai pas revu.

Pauvre garçon ! Je crains bien que Sataniel ne le conduise un jour à la Morgue ou à Charenton.

EN COUR D'ASSISES

SOUVENIR DE BRETAGNE

Jeanne-Marie était une grande et belle fille. Un bonnet à longues barbes encadrait avec goût sa figure pâle, où l'on voyait briller deux prunelles noires et scintillantes. Son nez était peut-être un peu fortement accusé ; mais c'est un défaut fréquent dans certaines parties de la Bretagne, et l'habitude m'avait rendue indifférente à ce détail.

Elle tenait avec sa mère, la sèche madame Le Dissan, une auberge bien connue des artilleurs de la ville de Rennes, sous le nom de la Table-Ronde. Canonniers, conducteurs, servants, ouvriers du peloton hors rang et des compagnies, brigadiers et maréchaux des logis, tout le régiment, en un mot, avait goûté du cidre de la mère Le Dissan. C'était le lieu de rendez-vous, le quartier général du 10^e d'artillerie.

O brune Jeanne-Marie, qu'êtes-vous devenue depuis que j'ai quitté mon joli castel de Remorin ? Vous avez déjà oublié sans doute votre brune châtelaine, ainsi que vous m'appelliez.

Avez-vous enfin consenti à écouter les propositions que vous faisait le perruquier de la 15^e batterie ? ou bien vous êtes-vous décidée à faire le bonheur du majestueux trompette Sarrazin ?

Jeanne-Marie était non-seulement un beau brin de fille, mais encore une des célébrités du pays. Elle avait, pendant deux mois au moins, alimenté la curiosité de la ville, et c'était une espèce d'héroïne en catiole que l'hôtesse de la Table-Ronde.

A voir le calme et la placidité avec lesquels elle versait des micamots et des moques aux troupiers du 10^e, on ne se serait jamais douté qu'un cœur énergique battait sous son corsage de futaine.

Il faut que je vous raconte l'histoire de cette fillette. Je n'étais pas encore proscrite, lorsque les faits que je vais vous dire se sont passés, et tout est encore présent à ma mémoire.

Rennes est coupée en deux par la Vilaine, rivière digne de son nom, et dont les émanations putrides causent de fréquentes épidémies dans le pays.

Sur le côté droit, en aval, on pouvait voir, il y a quelques années, une petite nielle dont j'ai oublié le nom.

C'est dans une des maisons de cette ruelle que demeurait le ménage Le Kerget. La femme faisait de la galette et vendait du laitage et des fruits. Quant à l'homme, il fendait du bois, suivait la promenade militaire avec un panier rempli de liqueurs, et se chargeait, en outre, de tout ce qu'on voulait bien lui donner à faire. Actif, robuste et intelligent, Le Kerget était aimé de tous ceux qui l'employaient. La femme en était fière et amoureuse comme au lendemain de ses noces, et c'était charmant de les voir tous les deux se promener le soir, se parlant tout bas à l'oreille, sur le Thabor ou sur la promenade de la Motte, cherchant les allées sombres et la solitude.

La boutique de la Kerget donnait sur une cour attenant à la petite maison que j'habitais l'été. Bien souvent je me glissais à travers la porte qui séparait les deux habitations, et je venais consommer une ou deux galettes et du lait ribotté.

Je prenais un certain plaisir à causer avec la Kerget. Nous étions bons amis. Je mangeais ses galettes, et je lui avais même fait ses comptes en plusieurs occasions. Peu à peu la confiance régna entre la paysanne et la mariée pensionnaire, comme les bonnes gens me désignaient ; car j'échappais à peine du couvent quand je vins habiter Rennes, et je reçus toutes les confidences de cette brave femme.

Un matin, je la trouvai près de l'âtre éteint, les mains pendantes et les yeux fixes. Son visage était sillonné de lignes brillantes et droites qui contrastaient avec la lividité du reste de sa figure. Il était évident que des larmes non essuyées avaient passé par là. Ses cheveux, ordinairement relevés par derrière et cachés sous le serre-tête traditionnel, tombaient de tous côtés sur ses épaules ; son fuseau gisait dans les cendres, et Margot, la pie, se tenait silencieuse, perchée sur un chenet et regardant sa maîtresse d'un air compatissant. La Kerget ne m'entendit pas entrer, et moi, saisie de je ne sais quelle appréhension, je m'assis auprès d'elle sur un escabeau, et je pris sa main dans les miennes. Ce contact la fit tressaillir ; elle leva les yeux sur moi, me reconnut et se prit à fondre en larmes. Margot vola sur ses genoux en l'entendant gémir, et je ne pus que lui dire :

— Pourquoi pleurez-vous ?

La pauvre femme n'avait que trop sujet de se désoler.

Depuis quelque temps son mari avait établi sur la route de Nantes une petite boutique où les ouvriers d'un château que l'on bâtissait de ce côté

venaient prendre leur repas. C'était une bonne spéculation.

Kerget gagnait quelque argent dans cette maison ; mais, comme cette sorte d'auberge n'était que provisoire et qu'elle devait naturellement finir avec les travaux, il n'avait pas voulu que sa femme abandonnât son petit commerce de Rennes. Il arriva que les maçons se prirent à rester assez tard dans le nouvel établissement, et Kerget fit entendre à sa femme qu'il y coucherait trois fois par semaine. La Kerget, confiante comme toutes les âmes honnêtes, ne conçut d'abord aucun soupçon. Cependant, après un mois de cette vie en partie double, elle s'avisa d'aller surprendre Kerget dans le feu de son débit. Elle se fit donc belle pour honorer son seigneur et maître, et, comptant sur un bon gros baiser pour remerciement, elle se dirigea sur la route de Nantes.

Elle ne tarda pas à apercevoir l'écriteau de la Sablonnière, c'était le nom de l'auberge de Kerget, et, palpitante de joie, entra résolument dans la salle, où se trouvaient quelques buveurs de cidre. Le Kerget était absent. Elle dut donc s'adresser à un gamin, élevé à la dignité de garçon de salle, qui la regardait d'un air goguenard.

— Mon ami, lui dit-elle, est-ce que Kerget n'est pas ici ?

— Non, dame ! répondit l'enfant. Le patron est sorti pour le quart d'heure ; mais, si vous voulez parler à la patronne, je vas l'appeler.

— Comment, la patronne ! s'écria la Kerget. Il y a une femme ici ?

— Dame ! oui ! Et tenez, voilà madame Kerget qui cueille une salade au jardin ; je vas la prévenir.

La Kerget s'approcha de la fenêtre, et vit, en effet, une jeune femme dans le jardin. Un frisson lui passa sur le cœur. Elle venait de reconnaître dans cette femme unè paysanne de Monfort, qui passait pour avoir été la maîtresse de Kerget avant son mariage.

Souvent elle avait eu des accès de jalousie rétrospective en pensant à cette première passion de son mari ; mais celui-ci lui avait tellement juré que ce n'était qu'un faux bruit, qu'elle seule avait eu son amour, que la pauvre femme avait fini par oublier complètement cette histoire. En retrouvant, à l'improviste, cette ancienne rivale sur sa route, en la voyant installée dans le domicile de son mari, la Kerget sentit comme un éclair passer devant ses yeux. Le voile brodé d'amour qui lui couvrait la vue se déchira tout à coup, et elle comprit toute l'horreur de sa position. Kerget l'avait toujours trompée. Il avait aimé cette femme avant elle et l'aimait encore au point de la faire passer pour sienne devant toutes ses pratiques.

Son bonheur n'avait été qu'un mensonge, et elle pensa qu'il fallait qu'un homme fût bien corrompu pour mener de front deux amours, et bien lâche pour bercer de serments de constance une épouse légitime, en sortant des bras de sa maîtresse.

Cependant le jeune gars avait été prévenir la femme du jardin qu'une paysanne demandait Le Kerget. Les consommateurs, qui s'étaient aperçus du trouble subit de la nouvelle arrivée, avaient suspendu leurs conversations, et restaient la bouche béante et l'œil au guet.

Ils semblaient deviner qu'il allait se passer une scène terrible, et, avec le sentiment de curiosité méchante qui est le propre des paysans, ils attendaient l'explosion de la mine qu'ils sentaient gronder autour d'eux.

Ils n'attendirent pas longtemps.

Le Kerget rentrait dans son établissement au moment où sa maîtresse revenait du jardin. Ils se trouvèrent face à face avec la Kerget, que la jalousie avait rendue pâle comme un linceul.

— Kerget ! s'écria-t-elle, Kerget... tu m'as trompée !

Kerget, dont le cœur n'était pas méchant, poussa un cri en voyant sa femme. Il se jeta à ses genoux, chercha à s'excuser, et commença une série de mensonges maladroits, balbutiant des phrases incohérentes, essuyant avec son mouchoir les larmes qui coulaient des yeux de la pauvre délaissée.

A l'entendre, il n'était point coupable : le hasard avait tout fait. Thérèse, — ainsi se nommait sa maîtresse, —Thérèse, disait-il, s'était trouvée dans la misère et l'avait supplié de la prendre comme domestique dans sa petite auberge, jusqu'au moment où elle aurait trouvé une autre condition. Jamais aucune relation n'avait existé entre lui et Thérèse, sinon des relations de bonne amitié. Et il faisait des signes suppliants aux témoins de la discussion pour les engager à confirmer son assertion.

La Kerget écouta son mari sans dire un mot ; il était facile de voir qu'elle ne demandait qu'à être convaincue de la vérité de ses paroles.

Une lueur d'espoir glissa même sur sa figure décolorée, comme un rayon de soleil sur une statue de neige.

Elle regardait tour à tour Kerget, qui baisait ses mains et cachait sa figure dans son sein, et Thérèse, qui, impassible et le poing sur la hanche, souriait de pitié et soutenait son regard avec un calme imperturbable.

Tout allait peut-être s'arranger pour le mieux, lorsque Thérèse, sortant de son apathie, rejeta brusquement sa tête en arrière, et, s'avançant au milieu de la salle, dit d'une voix forte :

— Allons, Kerget, assez de mensonges ! Vous me faites honte. Il y a bien longtemps que je cherchais à me venger : le jour est venu ; je ne laisserai pas l'occasion s'échapper. Écoutez-moi tous !

Il y eut ici un moment de silence pendant lequel Thérèse se recueillit. La Kerget semblait pétrifiée. Kerget n'osait plus lever les yeux sur sa femme, et les buveurs retenaient leur haleine pour mieux entendre.

— Kerget m'a aimée avant de se marier. J'ai été sa maîtresse pendant deux ans, et, lorsqu'il épousa madame, j'ai failli mourir de chagrin. Il m'avait fait serments sur serments, promesses sur promesses, et j'avais cru à tout cela aussi, moi ! Mais une pauvre fille ne peut rien contre un homme qui la délaisse. Aussi je n'ai rien dit, j'ai dévoré ma peine ; mais j'avais mon idée au fond de l'âme, et j'ai attendu que l'occasion vînt s'offrir à moi de l'exécuter. Ah ! dame, j'ai de la rancune ! Or donc, Kerget est venu s'établir ici, et je m'en suis venue rôder autour de l'auberge. Il m'a vue et m'a priée d'entrer : c'est ce que je voulais. Une fois entrée, j'étais bien sûre de ne pas sortir, il est si faible ! Alors je lui ai mis dans la tête de passer trois nuits par semaine ici... Oui, j'ai consenti à partager avec vous l'amour de Kerget... C'est honteux, n'est-ce pas ? Mais je n'ai plus à compter avec ma réputation, moi, depuis qu'il m'a rendue la risée de mon village... Et puis ce n'était pas par affection pour lui que je revenais. Non... Je le méprise trop pour l'aimer ! Je savais bien qu'un jour ou l'autre vous viendriez surprendre votre mari. C'est tout ce que je voulais. Maintenant je suis contente. Adieu, Kerget ! Tu m'as fait du mal autrefois : nous sommes quittes. Je connais ta femme ; elle ne te pardonnera jamais. Votre malheur commence aujourd'hui, et je suis bien aise que tu saches qu'il vient de moi.

Et, d'un mouvement rapide, elle repoussa un paysan qui lui barrait le passage et sortit en chantant un refrain de ronde. On la vit encore quelque temps arpenter la route de Nantes, puis elle disparut au détour d'une allée latérale sans avoir une seule fois retourné la tête vers cette maison où elle avait apporté le désespoir.

Kerget était anéanti. Il ne trouvait pas une parole ; en effet, qu'aurait-il pu dire après la sortie de Thérèse ? Il jouait machinalement avec un couteau, il faisait des creux dans la table près de laquelle il était assis.

La Kerget était muette comme lui. Elle était tombée sur un sac de sarrasin et pleurait, la tête dans ses mains.

Les paysans s'esquivèrent peu à peu, en marchant sur la pointe des pieds. Puis ils se réunirent au dehors et se mirent à broder tout à leur aise le

canevas de cancons que Thérèse venait de leur livrer.

Le silence fut enfin rompu par la Kerget, qui se leva et dit à son mari en essuyant ses yeux :

— Je pars aussi... Que Dieu vous pardonne ! Je n'avais rien fait pour m'attirer votre abandon, et, quoi qu'il arrive, ma conscience est pure. Adieu !

Et elle sortit à son tour, sans que son mari ait fait un geste pour la retenir.

Toute la nuit, elle attendit sans se coucher l'arrivée de Kerget... Mais il ne vint pas, et, quand je la trouvai près de son foyer, il y avait près de vingt-quatre heures qu'elle attendait ainsi sans avoir pris ni repos ni nourriture.

Elle m'avait raconté tout ce qui précède avec le calme qui accompagne toujours les grandes douleurs.

Elle n'avait point cherché à faire de l'effet, la pauvre femme ! Pas une parole de haine n'était sortie de sa bouche quand elle prononça le nom de Thérèse... et cette résignation me toucha plus que n'auraient pu le faire les déclamations et les attaques de nerfs, dont une petite-maîtresse n'eût pas manqué d'assaisonner le récit de ses infortunés.

Je ne cherchai point à la consoler. Des paroles banales ne pouvaient rien sur cette âme ulcérée...

Je remontai toute pensive au château, où je ne pus de la journée me remettre à mon chevalet pour terminer le portrait de mon pauvre ami Lamennais que je faisais en ce moment.

Mais j'étais loin de m'attendre à la catastrophe qui suivit ma conversation avec la Kerget, et qui, plus tard, devait donner à la brune Jeanne-Marie l'occasion de se signaler entre toutes les jeunes filles.

Le lendemain du jour où la Kerget m'avait conté ce qui précède, je vis une foule compacte de peuple devant la maison de la marchande de galette. J'entendais un bourdonnement sourd, produit par des conversations faites à voix basse, qu'accompagnaient de grands gestes. J'eus comme une intuition prophétique, qu'il était arrivé un grand malheur. Je restai quelques minutes paralysée, et un frisson glacial agita toute ma personne. Je n'osais questionner ; cependant, je ne pouvais rester toujours dans cette pénible indécision. Une agitation plus grande dans la foule me fit tourner les yeux du côté où s'étaient portés, d'un commun accord, les regards de tous les assistants, qui s'écrièrent d'une seule voix : Le voilà !

Et j'aperçus Kerget, ou, pour mieux dire, son ombre, tant il était pâle et bouleversé. Il courait plutôt qu'il ne marchait, suivi d'un homme que je

reconnus pour son voisin et qui, sans doute, avait été le chercher à la Sablonnière.

Il s'avança rapidement vers la maison. La foule s'écarta devant lui avec un mouvement de répulsion qui ne m'échappa point. Lorsqu'il fut entré, la curiosité reprenant le dessus, tout le monde se précipita dans la boutique, et poussée par une force irrésistible, je suivis les curieux.

Rien n'était changé dans la chambre : c'était bien le même désordre que la veille ; mais, la Kerget, au lieu d'être assise près du foyer, était étendue toute habillée sur le lit dont on avait ôté les rideaux. Kerget ne fit qu'un bond jusqu'au lit, et saisissant la main de sa femme, il se pencha vers elle, comme pour l'embrasser, jeta un cri perçant et tomba sans connaissance sur la terre battue qui servait de plancher.

Alors, tout me fut expliqué. La Kerget était morte ! Le matin même, après une seconde nuit passée dans une vaine attente, elle était partie sans fermer la porte de la maison. Un voisin, l'homme qui, plus tard, était allé chercher Kerget, l'avait aperçue sans catiole et les cheveux en désordre. Elle se dirigeait du côté de la Vilaine ; mais le voisin ne s'était pas autrement préoccupé de cette sortie matinale, qu'il attribuait à l'achat urgent de quelque ustensile de ménage. Deux heures après, des marinières apportaient le cadavre de la malheureuse, qu'ils avaient vue se précipiter dans la rivière et dont ils n'avaient pu découvrir le corps qu'après de longues recherches, retenu qu'il était sous le bateau des blanchisseuses, qui se trouve devant le café de Châteaubriant.

Les suicides sont rares à Rennes, et cet événement souleva une grande rumeur dans le quartier,

La pauvre femme fut conduite à sa dernière demeure, sans prêtres ni prières. Le Kerget suivit le cortège funèbre, escorté seulement d'un artilleur du 10^e, qui n'avait pas voulu que cette créature tuée par l'amour s'en allât sans un ami à ce dernier rendez-vous de toutes les affections terrestres.

Un mois après, on ne parlait plus de la Kerget dans le pays. L'Oubli, ce dieu égoïste, avait effacé la mémoire de tous les cœurs, et Kerget lui-même commençait à reparaître dans les auberges et reprenait la direction de la Sablonnière.

Quant à Thérèse, on n'en entendait plus parler.

Le Kerget avança si bien ses affaires, qu'en peu de mois il se trouva à la tête d'une assez jolie somme d'argent. Un changement complet s'opéra dans sa personne. La boucle en plomb qui maintenait le ruban de son

chapeau fut remplacée par une longue boucle en argent. Ses cheveux s'assouplirent tous les dimanches sous le fer du barbier, et la Sablonnière elle-même se ressentit des tendances coquettes de son propriétaire.

Ce n'était plus la mesure d'autrefois. Les murs furent recouverts d'un papier peint représentant la prise d'Aboukir. Deux cabinets furent réunis en une seule chambre à coucher, où Kerget s'installa dans un mobilier neuf. Tout ce qui restait de son ancien ménage fut vendu, et la Sablonnière devint une auberge propre et achalandée.

Tous les dimanches la maison retentissait de cris et de chants. Les étudiants de Rennes avaient établi là une sorte de cénacle. Kerget, la pipe à la bouche, contemplait ses chalands et surveillait le service fait par deux garçons.

L'auberge de la Table-Ronde, dont nous avons parlé au commencement du chapitre précédent, était, de son côté, en pleine prospérité. La beauté de Jeanne-Marie attirait tous les artilleurs, et ils y dépensaient les économies faites sur le prêt, et gonflées par les envois des parents.

C'était l'époque des remplacements, on avait la guerre en perspective, et les hommes coûtaient cher. L'or abondait au régiment, et la Table-Ronde, profitant de l'aubaine, ne désemplissait pas.

Kerget, ambitieux comme un parvenu, se mit en tête de devenir le propriétaire de cette maison. Il était beau garçon, nous l'avons déjà dit, et il dressa si bien ses batteries qu'il s'aperçut un jour que madame Le Dissan rougissait lorsqu'il la regardait un peu trop longtemps. Madame Le Dissan avait cinquante ans. Elle était grande, maigre et son visage était d'un ton brun qui pouvait passer pour jaune. Veuve depuis de longues années, le soin qu'elle apportait à l'éducation de Jeanne-Marie ne lui avait pas laissé le loisir de songer à l'amour. Mais Jeanne-Marie avait atteint ses vingt ans sans encombre, elle n'avait plus besoin de surveillance. La sage piété de cette enfant, son honnêteté native la mettaient à l'abri de toutes les séductions. Quant aux discours un peu légers que se permettaient de lui tenir les artilleurs du 10^e, ils passaient dans l'oreille de Jeanne-Marie comme une flèche en l'air sans y laisser d'autres traces qu'un bourdonnement confus qui se dissipait bientôt. Jamais la figure de la jeune fille n'avait fait un pli devant une déclaration brutale ; elle se contentait de tourner le dos aux insolents, qu'elle servait du reste aussi bien que les autres, et cette sérénité parfaite déconcertait plutôt les dons Juans en képis, que n'aurait pu le faire un vigoureux soufflet.

Or, madame Le Dissan, s'occupant beaucoup moins de sa fille, s'occupa plus d'elle-même. Elle se rappela avec complaisance les moments heureux qu'elle avait passés avec son défunt époux. Je ne connais rien qui soit plus favorable aux désirs, que cette espèce d'examen de conscience rétrospectif auquel se livrent les femmes d'un certain âge.

On vit, non sans étonnement, la propriétaire de la Table-Ronde changer peu à peu d'allures. Ses formes sèches et dures semblaient s'arrondir, son visage, ordinairement rébarbatif, prit comme une expression tendre qui le fit paraître moins jaune. Un matin même, un cri s'éleva dans la salle. Jeanne-Marie se retourna et versa sur la table tout le contenu d'une moque. Cette stupéfaction avait été produite par l'entrée de madame Le Dissan, mais non plus de madame Le Dissan en robe de futaine et en catiole. La digne femme avait une robe de soie puce et un bonnet à rubans ponceau, orné de fleurs jaunes, qui lui donnait le plus singulier aspect du monde. Cette toilette avait été faite en cachette de Jeanne-Marie : c'était une surprise que lui réservait sa mère. La jeune fille ne put réprimer un léger sourire, en voyant cette caricature de l'automne couverte des fleurs de l'été.

Mademoiselle Le Dissan gagna sa place derrière un comptoir d'acajou tout récemment posé, et les conversations particulières reprirent leur train.

Cependant la mère de Jeanne-Marie paraissait inquiète. A chaque instant, elle soulevait un coin du rideau de coton placé près d'elle et semblait fouiller la rue d'un regard désappointé. Tout à coup sa figure s'illumina ; ses yeux lancèrent une étincelle, et elle arrangea précipitamment deux boucles du tour à tire-bouchons qui jouait aux cheveux naturels sur sa tête. La porte s'ouvrit, et Le Kerget, paré comme une châsse, beau comme un astre, fit son entrée triomphante dans la Table-Ronde.

Il se dirigea vers le comptoir, s'y accouda d'une façon toute régence, imitant la pose du dernier Antony qu'il avait vu au théâtre de Rennes, puis il offrit à l'hôtesse un bouquet de roses moussues que celle-ci accepta rougissante.

Jeanne-Marie pâlit affreusement en voyant ce manège, et se retourna aussitôt, pour cacher le mécontentement trop visible qui envahissait sa physionomie.

Une conversation s'engagea entre madame Le Dissan et Kerget, conversation accompagnée d'œillades passionnées et de soupirs intermittents. Pendant tout le temps que dura ce mystérieux colloque, un observateur eût pu remarquer la mine refrognée de Jeanne-Marie ; ses petits

pieds battaient un pas redoublé et, chaque fois que ses yeux se dirigeaient sur le couple enamouré, des éclairs de colère et presque de mépris illuminaient la belle figure de la jeune fille.

Enfin, après une heure de causerie, Le Kerget tendit la main à madame Le Dissan qui la lui pressa amoureusement.

— C'est convenu, dit-elle ; puis elle ajouta en haussant la voix : — Jeanne-Marie, donne-nous de l'eau-de-vie... du vieux cognac, pour Le Kerget et moi.

— Voilà ! dit Jeanne, en posant une bouteille devant sa mère.

— J'espère que tu trinqueras avec nous, dit Kerget, en mettant un troisième verre.

— Je ne bois jamais d'eau-de-vie, dit sèchement Jeanne-Marie, et elle retourna le verre qui lui était destiné, en jetant un regard glacial sur Kerget.

— L'enfant ne m'aime pas, dit-il, en cherchant à dissimuler son désappointement.

— Pardonnez-lui, Kerget..... C'est si jeune..... Et puis, elle ne sait rien encore, je lui dirai tout dans la journée. A notre santé, mon ami.

— A la santé de notre amour, ma toute belle ! répliqua gaillardement Kerget, en décochant à la veuve la dernière et la plus acérée des flèches qu'il gardait en réserve sous ses longues paupières.

Toute la personne de la matrone tressaillit. Les rubans de son bonnet semblèrent rougir encore, et elle avala de travers une gorgée d'eau-de-vie.

— A ce soir, méchant, à ce soir ! murmura-t-elle, toute troublée encore.

Le Kerget partit, et Jeanne-Marie vint enlever les verres et la bouteille du comptoir.

— J'ai à te parler, lui dit sa mère, laisse partir quelques-uns des habitués, puis tu viendras t'asseoir près de moi.

— De quoi s'agit-il, ma mère ?

— D'une chose grave, Jeanne-Marie, et qui va te surprendre.

— Ce que vous allez me confier ne me surprendra pas ; moi aussi j'en ai long à vous dire à ce propos.

Madame Le Dissan regarda sa fille avec stupeur, car Jeanne-Marie lui avait parlé si froidement qu'elle pressentit qu'elle allait trouver dans sa fille une opposition imprévue jusqu'alors.

Lorsque la Table-Ronde fut à peu près déserte, Jeanne-Marie vint s'asseoir sur un tabouret auprès de sa mère et prit la parole, la première,

avec un ton si décidé que la pauvre madame Le Dissan n'osa pas la prier de parler moins haut.

— Maman, dit Jeanne-Marie, je vois bien de quoi il retourne entre vous et Kerget, et je crois que le moment est venu de nous expliquer franchement ; Le Kerget vous a demandée en mariage, n'est-il pas vrai, et vous avez consenti ?

La pauvre femme ne s'attendait pas à une question si nette et si précise, aussi resta-t-elle un peu abasourdie à cette question de sa fille.

— Tenez, maman, votre hésitation à me répondre me prouve que vous savez bien que ce mariage-là n'est point convenable. Raisonnons toutes deux, ma bonne maman. Vous avez cinquante ans, et quoique vous soyez bien conservée, vous n'êtes plus ce qu'on peut appeler une jolie femme. Kerget est jeune et beau garçon, lui. Il ne vient donc à vous que dans un but d'intérêt, et il faut que vous soyez aveugle pour ne point vous être aperçue de ça. Tout le monde cause de votre prochaine noce à Rennes, et dame ! on rit beaucoup de vous, maman. Moi, ça me fait beaucoup de peine pour vous, qui m'avez élevée et qui avez soigné mon pauvre père comme une sainte femme. Je ne veux pas qu'on se moque de ma mère. Voilà pourquoi il ne faut pas que vous épousiez Kerget ! D'abord, c'est un mauvais sujet ; il a des maîtresses dans tous les coins de Rennes, et puis, souvenez-vous, maman, qu'il a été cause du suicide de sa pauvre femme que vous aimiez tant. Je suis sûre que vous ne voulez pas mon malheur. Moi, je vous aime et je vous vénère, mais le jour où Kerget entrera ici, je sortirai de chez vous. J'aime mieux servir chez les autres que d'avoir pour beau-père un libertin qui vous fera souffrir la Passion, et pour lequel vous irez peut-être aussi à la Vilaine. Voilà, maman, tout ce que j'avais à vous dire,... tout ce que j'avais sur le cœur. Vous savez que je ne reviens jamais sur mes paroles... Je suis Bretonne ; ainsi que vous, et comme entêtée, il n'y a point ma pareille de Rennes à Nantes. Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit. Voyez si vous aimez mieux vous séparer de votre fille que de Kerget.

Et Jeanne-Marie s'arrêta pour reprendre haleine. Le Kerget parut en ce moment. En voyant la figure triste de madame Le Dissan, il comprit la scène qui venait de se passer, et, se piquant d'audace, il tendit la main à Jeanne-Marie.

— C'est encore moi, belle-fille !

— Oh ! je ne suis point votre belle-fille, reprit celle-ci, et je ne la serai de sitôt. Maman, je vais jusque chez le voisin Noémi. Souvenez-vous de ce

que je vous ai dit...

Jeanne-Marie laissa les deux amants ensemble, et à ce moment commença une scène larmoyante entre Kerget et madame Le Dissan.

— Kerget, disait celle-ci, Kerget, il faut renoncer à nos projets. Jeanne-Marie a raison, mon mariage avec vous serait une folie. J'ai cinquante ans.

Et elle fondit en larmes.

Elle souffrait cruellement. Les paroles de sa fille l'avaient frappée par leur bon sens, et elle sentait la justesse des réflexions qu'avait du faire naître la nouvelle de ce mariage.

— C'est mon argent qu'il désire, se-disait-elle ; ce n'est pas moi qu'il aime, c'est ma maison de la Table-Ronde.

Toutes ces idées se heurtaient dans la tête de madame Le Dissan, et comme elle n'avait pas l'habitude de donner tant d'occupation à son cerveau, son visage avait pris une expression voisine de la stupidité.

Quant à Kerget, il la contemplait de ses yeux uns, cherchant à saisir au passage les frémissements rares de la figure de la veuve. Puis, s'approchant jusqu'à son siège, il lui prit familièrement la tête dans les deux mains et l'embrassa au milieu du visage. Madame Le Dissan ne put retenir un cri ; mais Kerget n'était point un apprenti, et un second baiser retentit plus sonore sur les lèvres de la mère de Jeanne-Marie, lequel baiser lui fit perdre le peu de raison qui lui restait.

Le Kerget était brutal ; mais il y a un genre de brusquerie caressante qui ne déplaît pas à certaines femmes. Il prit sans façon madame Le Dissan sur ses genoux et lui dit d'un ton moitié badin, moitié sérieux :

— Eh bien, mon adorée, racontez-moi donc vos chagrins, dites-moi tout, je le veux.

La veuve le regarda à travers ses larmes et ne put retenir un sourire, qu'il s'empressa de cueillir avant la lettre. Elle lui raconta tout ce que lui avait dit sa fille pour la détourner de ce mariage, et ne lui cacha pas l'impression douloureuse que lui avait causée cette scène. Jeanne-Marie l'aimait, elle en était sûre et la jeune fille n'avait voulu que son bien.

—Oui-da, dit à son tour Le Kerget, Jeanne-Marie n'est point tant sotte ; et, ne pouvant manger le rôti, elle ne veut pas que les autres y touchent.

— Que voulez-vous dire, Kerget ? fit madame Le Dissan, en quittant les genoux du rusé paysan.

— Dame ! je dis ce qui est. La Jeanne-Marie a cru que je venais ici pour elle ; elle voit aujourd'hui que c'est pour vous et elle enrage : c'est bien

juste.

— Ça n'est pas possible ! dit la veuve haletante.

— C'est si possible que ça est. Elle a de grands yeux qui en disent long, votre fille ; mais ça n'est pas de ma faute si les vôtres m'en ont dit plus long encore.

Et il prit la taille de madame Le Dissan.

— Ah ! c'est comme ça, reprit-elle, rouge comme un coquelicot et les yeux hors de l'orbite. Ah ! c'est comme ça ! la malheureuse, je la chasserai !

— Non, dit Kerget, qui craignait un scandale, ne la chassez pas. Dites-lui seulement que vous ne suivrez pas son avis.

Les bans de Kerget et de madame Le Dissan furent publiés et affichés à la mairie.

Le Kerget était joyeux et se frottait les mains.

Madame Le Dissan avait ajouté deux roses de Bengale à son bonnet, et Jeanne-Marie, muette et décolorée, continuait à servir ses pratiques.

Quinze jours restaient encore avant la célébration de ce mariage, que rien ne semblait plus devoir empêcher.

Un matin, à cinq heures, Jeanne-Marie sortit sans bruit de là Table-Ronde, et se dirigea vers la route de Nantes.

A cette heure, personne ne remarqua sa présence dans les rues. Elle marchait d'un pas ferme. Une de ses mains plongée dans la poche de son tablier, serrait un objet dont on ne pouvait deviner la forme. En passant devant l'église elle se signa dévotement, et adressa une invocation mentale à la Vierge ; puis, ayant jeté un triste regard sur la mesure qu'avait habitée autrefois la femme de Kerget, elle reprit sa course, traversa le Champ de Mars, et peu de temps après, elle s'arrêta devant la Sablonnière.

Là, sa résolution sembla fléchir, car elle passa la main sur son front brûlant, et fut s'asseoir sur un des bancs qui se trouvaient devant la porte de cette auberge. Mais cette hésitation ne fut pas de longue durée.

Jeanne-Marie se leva bientôt, et s'approchant de la porte, elle frappa résolument de trois coups la cloison de chêne, qui rendit un son clair et vibrant. Puis, elle attendit, la main sur le cœur, et les yeux fixés sur la fenêtre située au-dessus de cette porte.

Au bout de quelques minutes cette fenêtre s'ouvrit et Kerget passa sa tête que le sommeil alanguissait encore.

— Qui diable vient de si bonne heure ? cria-t-il, en se frottant les yeux.

— C'est moi, Kerget, répondit Jeanne-Marie. Descendez, je vous prie, j'ai à vous parler.

— Toi, Jeanne ! Ah ! mon Dien, serait-il arrivé malheur à... Attends,... attends, me voici.

. En effet, Kerget s'habilla à la hâte et ouvrit la porte d'en bas.

— Entre, mon enfant, et explique-moi l'objet de ta visite matinale.

— Nous causerons aussi bien dehors, Kerget, car je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner. Si je viens vers vous, c'est que je ne puis vous parler comme je le voudrais à la Table-Ronde.

— Qu'as-tu donc à me dire, Jeanne-Marie ? demanda Kerget, en considérant curieusement la jeune fille.

— Je viens vous demander compte de votre conduite à l'égard de ma mère et de moi. Vous êtes un malhonnête homme, Kerget, et vous m'avez lâchement calomniée pour en arriver à vos fins.

— Moi ? dit le paysan... On t'aura trompée.

— On ne m'a point trompée, car ma mère ne m'a ja mais menti : vous êtes un lâche. Vous avez compris que votre mariage ne se ferait pas sans mon consentement, et, pour détruire ce que j'avais fait, vous avez osé dire à ma mère que j'étais jalouse d'elle. C'est infâme cela ! Moi, jalouse à cause de vous, que je méprise et que je regarde comme le dernier des hommes ! Mais vous n'avez donc pas eu peur que je fusse lasse de vous tout à fait ? Je suis venue pour vous dire, Kerget, que vous allez prendre ici, devant Dieu, l'engagement de rompre vous-même ce mariage. Je ne veux pas que vous épousiez ma mère, misérable, qui avez tué votre femme ! Non, je ne le veux pas et, je vous le jure, cela ne sera pas !

— Vous avez la tête dérangée, Jeanne, dit Kerget en ricanant. Ce mariage me convient, nos bans sont publiés, et quand Dieu lui-même chercherait à y mettre obstacle, ce mariage se fera. Retourne donc à la Table-Ronde, entêtée, et je veux bien te promettre que ta mère ne saura rien de cette sotte visite.

— Kerget, ne jouez pas avec la Providence. Je vous dis que ce mariage est impossible. Renoncez-y donc de bonne grâce, et faites-moi la promesse que je vous ai demandée !

— Allons ! tu n'es qu'une folle !

— C'est votre dernier mot ?

— Penses-tu me faire peur avec tes grands yeux ? Va-t' en donc,... ou, par le sang du Christ, je dirai à ta mère que c'est l'amour qui t'a poussée à me

venir voir.

— Ne répétez pas cela, Kerget,... ne me poussez pas à bout avec vos honteuses paroles !

— Je te répéterai que le mariage se fera et que, si tu fais trop la renchérie... Eh bien, quand je serai ton père, je te ferai enfermer comme on fait de certaines filles.

— Vous l'avez voulu, Kerget,... priez Dieu !

Et d'un mouvement aussi prompt que la pensée, elle tira de sa poche un pistolet, en dirigea le canon vers Kerget et fit feu.

Kerget poussa un grand cri et tomba. Un second cri répondit de l'intérieur de la Sablonnière, et une femme demi-nue s'élança dehors.

— Vous l'avez tué, malheureuse !

— Oh ! s'écria Jeanne-Marie ; vous, Thérèse, ici... 0 ma mère, j'ai bien fait !

Et elle s'éloigna précipitamment.

Le procès fut instruit à Rennes.

Jeanne-Marie s'était immédiatement constituée prisonnière.

Kerget n'était pas mort sur le coup ; il y a des gens qui ne meurent jamais. Il en avait été quitte pour un bras cassé.

Cependant, comme il y avait eu guet-apens, tentative d'assassinat et préméditation, la brune Jeanne-Marie dut paraître en cour d'assises. Ce fut un bonheur pour elle.

Devant le jury elle exposa clairement les faits, sans embarras et sans forfanterie.

La présence de Thérèse, qui avait été obligée de comparaître comme témoin, fut un contraste heureux. Cette fille, que le lecteur connaît déjà, convint de sa position auprès de Kerget avec un cynisme qui révolta toute l'assemblée. Et, quand l'avocat de Jeanne-Marie rappela la mort déplorable de la première femme de Kerget, un murmure d'indignation s'éleva dans l'auditoire. En effet, cette infâme créature avait osé jeter un sourire railleur sur Kerget, plié sous le remords de ce souvenir.

On eût dit alors que les rôles étaient changés. Un étranger qui aurait pénétré en ce moment dans le sanctuaire de la justice n'aurait pas manqué de prendre Kerget pour l'accusé et Thérèse pour sa complice.

La pauvre madame Le Dissan sanglotait dans un coin, et quand le président résuma les débats, il fallut l'emporter hors de la salle.

Enfin, le jury entra en délibération.

Un quart d'heure se passa dans une attente anxieuse. Kerget avait repris son sang-froid et causait avec Thérèse, dont les regards assurés parcouraient la foule.

Jeanne-Marie était aussi tranquille que si elle eût été dans l'auberge de la Table-Ronde.

Un grand mouvement, suivi presque aussitôt d'un profond silence, annonça l'entrée du jury.

Le président lut la décision des jurés.

Ils avaient unanimement répondu non sur toutes questions.

Jeanne-Marie était acquittée.

Elle fut immédiatement mise en liberté et reçut en sortant les compliments de la foule.

Mais elle ne cherchait qu'une seule personne : c'était sa mère.

Elle la trouva enfin.

Madame Le Dissan se jeta dans les bras de sa fille.

— O ma Jeanne, s'ils t'avaient condamnée, je serais morte !

— Vous me pardonnez donc, ma mère ?

— Je te pardonne et je te bénis !

LES FAUTES DES PARENTS

SIMPLE HISTOIRE

I

Au mois de septembre 184..., j'allai passer quelque temps à la campagne, chez une de mes tantes qui possédait, dans un petit village voisin de la ville de Fontainebleau, une délicieuse villa.

Avon, c'est le nom du hameau, est, comme tous les villages possibles, composé d'une double rangée de maisons n'ayant, pour la plupart, qu'un seul étage. Son unique rue, montante et tortueuse, n'avait, en ces temps-là du moins, ni pavés, ni trottoirs.

Dans ce pays de rochers gigantesques et imposants, où presque tous les habitants sont carriers, on n'avait jamais songé à un semblable luxe.

Sera-ce donc une vérité éternelle, que les gens se priveront toujours des objets de première nécessité, et cela, d'autant plus qu'ils seront davantage à même de se les procurer ? La sagesse des nations a toujours raison : les cordonniers seront toujours mal chaussés, et les gens d'esprit... toujours bêtes !

En revanche, longtemps avant l'ingénieuse invention qui a fait des rues de Paris un lac jaune en hiver, et un océan de poussière en été, Avon possédait un macadam clair-semé, qui déchirait agréablement les pieds imprudents qui se risquaient, sans bottes fortes, sur ses pointes acérées.

Avon possède un petit séminaire et une église.

Le petit séminaire, dont le mur est mitoyen avec le parc de Fontainebleau, est une grande maison carrée, assez belle et d'un aspect sévère. La porte, aux ais lourds et massifs, est gardée par deux énormes tilleuls qui mêlent fraternellement leur feuillage. On dirait deux géants, placés là pour veiller sur le repos de cet asile de la paix et de l'étude ; c'est dans cette maison que fut élevé le poète Hégésippe Moreau.

Un peu plus loin que le séminaire, et de l'autre côté de la voie, se trouve l'église. Elle est petite, mais assez jolie cependant. Son clocher a quelque

chose de triste et de résigné, et le pauvre coq, qui surmonte la croix posée. sur ce clocher, a l'air désolé d'avoir perdu son panache. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu savoir la cause de cet accident, qui prive le fier animal de son plus bel ornement. Heureusement l'église n'est pas très-élevée et le coq d'Avon ne craint pas les plaisanteries saugrenues que l'absence de cet appendice pourrait suggérer à ses collègues des paroisses voisines.

Comme le séminaire, l'église contient un souvenir historique. Sur une dalle, usée par les pas des fidèles, on lit encore le nom de Monaldeschi, cette autre victime des passions d'une reine altière, qui fit assassiner son amant dans une galerie du palais de Fontainebleau.

Ainsi, dans le même lieu, à deux siècles de distance, deux hommes, condamnés par la fatalité, ont vu, l'un commencer, l'autre finir son existence ! Celui-ci victime de l'amour ; celui-là, de la misère !

Et le paysan, qui se signe devant l'église et ôte machinalement son chapeau en passant près des tilleuls du séminaire, ne vous comprendrait pas si vous lui parliez de ces deux morts. Telle est la gloire !

Les Vandales modernes, et nous donnons ce nom avec intention à tous les architectes maladroits que la terre engendre depuis quelques années, les Vandales modernes ont trouvé le moyen d'ôter à cette pauvre église, qui n'avait de mérite que son antiquité, le cachet de beauté que les ans avaient apposé sur elle. La toiture menaçait ruine. M. X... accourut aussitôt, revêtit d'ardoises luisantes la vieille chapelle, qui semble, sous cette parure, aussi surprise que pourrait l'être une momie d'Égypte qu'on coifferait d'un chapeau à plumes.

Quant au pauvre coq, il a contemplé tout ce travail avec chagrin ; et l'architecte, un Visconti de Louis-Philippe, est parti après sa restauration, sans écouter la voix suppliante qui lui demandait un panache nouveau.

J'étais donc là depuis huit jours, et je n'avais encore vu personne du voisinage, malgré les prières de ma tante, laquelle, je l'ai su depuis, me cherchait une compagne parmi quelques jeunes filles qui composaient la société d'Avon.

Levé avec le jour, je courais les bois et les rochers, poursuivant le lézard et tuant, de temps à autre, quelque brune vipère que je rapportais triomphalement dans ma chambre, et que je réservais pour mon cabinet de curiosités à Paris. Le soir, je rentrais fort tard, harassé, et je n'avais rien de

plus pressé que de me glisser dans le bon lit que ma chère tante avait fait dresser, à mon intention, dans une charmante pièce.

Enfin, je me décidai à paraître au salon. Je me rappellerai toujours cette soirée ; car ce fut ce jour-là que je la vis pour la première fois !

Louise, c'était son nom, était assise près d'une petite table ; elle faisait un de ces gracieux ouvrages de femme, véritable travail d'araignée coquette, qui consiste à emplir d'une infinité de trous un morceau de mousseline, jusqu'à ce que la dernière parcelle du tissu premier ait complètement disparu. Il paraît que cela est charmant, et je sais fort bien que ce soir-là je trouvais cela charmant.

Louise était une jeune fille de dix-huit ans. Elle avait un visage d'une régularité antique. Son profil semblait avoir été copié sur une médaille grecque. Elle avait des cheveux châains, plutôt blonds que bruns. Sa bouche était un peu grande, mais elle était ornée de si belles dents blanches, qu'on ne regrettait pas ce léger défaut. Ses yeux n'étaient pas trop noirs ; ils avaient cette teinte brun orange, presque toujours l'indice d'une âme calme et pure ; sans être petits, ils n'avaient pas non plus cette longueur démesurée que les poètes donnent aux yeux de leurs héroïnes ; mais ils jetaient des rayons de feu qui pénétraient le cœur. Plus grands, ces yeux eussent brûlé le visage.

Je passai une soirée délicieuse ; et, le lendemain, à la grande surprise de ma tante, je descendis pour déjeuner avec elle.

— Ma tante, lui dis-je sans préambule, ma bonne tante, je suis amoureux. J'ai vu hier Louise pour la première fois. Vous allez me dire que je suis fou, que j'ai perdu la tête ! Je m'attends à tout ; mais je dois vous prévenir que cela ne changera rien à l'impression soudaine que j'ai ressentie. Ma tante, je suis amoureux de Louise. Vous êtes ma seule parente au monde ; demandez pour moi sa main à sa famille.

Et je tombai aux pieds de ma tante ; je baisai ses mains ridées, si belles autrefois ; je baisai ses cheveux blancs, si noirs jadis ! j'étais dans un état à faire pitié !

Ma tante se prit à rire de tout son cœur.

— Monsieur mon neveu, me dit-elle, quand elle fut un peu remise de sa gaieté subite, monsieur mon neveu, je ne te dirai pas que tu es fou. Louise est un ange ; et, bien que ton ardeur soit un peu prompte, je ne veux pas te gronder d'un sentiment que je comprends parfaitement. Mais laisse mes

mains en repos ; assieds-toi tranquillement, verse-moi une tasse de thé et causons.

J'obéis comme une machine à l'injonction de ma tante, qui continua ainsi :

— Louise ne peut être ta femme !

— Oh ! ma tante !... Mais pourquoi ? je l'aime !

— Voilà bien les hommes ! quand ils ont dit leur grand mot : « Je l'aime ! » ils croient que tous les obstacles doivent tomber devant eux ! Tu l'aimes, mon ami... je veux bien le croire,... mais...

— Ne doutez pas... Mon amour est profond, immense, infini...

— Veux-tu me laisser parler, grand enfant ?... Tu l'aimes, c'est fort bien pour toi. Mais Louise ne t'aime pas ; bien plus, elle ne t'aimera jamais !...

— Ma tante, vous me brûlez à petit feu ! Pourquoi Louise ne m'aime-t-elle pas ? Je suis jeune, riche, et...

— Et joli garçon... C'est ce que tu n'osais ajouter, n'est-ce pas ?

— Oui, ma tante.

— Le fat ! Eh bien ! malgré ta jeunesse, ta fortune et ta jolie tournure, Louise ne t'aimera jamais, par une raison plus que simple. Elle aime quelqu'un qui est aussi jeune que toi, aussi riche, et, ma foi ! plus beau que toi ; tant pis pour ta vanité !

A cette réplique, que ma tante me fit sans se presser, du ton le plus calme et avec une certaine inflexion de voix, ironique, je restai cloué sur mon siège ; la parole expira dans ma gorge, et je ne pus que pousser un profond soupir.

Ma tante me raconta alors que le père, de Louise, M. de Noret, semblait voir avec plaisir l'inclination de sa fille pour le jeune Albert Dulac, et que, depuis un mois déjà, le prochain mariage de Louise et d'Albert était un bruit accrédité dans le pays.

— Mais, ajouta-t-elle gaiement, à ton âge, un amour né en une nuit n'est pas un mal incurable. Tu trouveras d'autres jeunes filles, et tu te consoleras. Ce soir, si tu le veux, je te présenterai à madame d'Ambas ; sa fille est jolie, et je t'avoue que je ne verrais pas sans plaisir une alliance resserrer les liens qui déjà nous unissent, madame d'Ambas et moi, depuis de longues années.

II

En vain ma tante entreprit-elle ma guérison ; je n'écoutai rien. Je continuai de m'enivrer de la présence de Louise, et j'essayai de me persuader que tout ce que ma tante m'avait dit de son amour pour Albert Dulac n'était qu'un faux bruit. D'ailleurs, pour moi tous les bruits sont faux. Cependant elle avait dit vrai.

Mes assiduités auprès de Louise étaient si peu cachées, que la pauvre enfant, effrayée de mes regards passionnés, me laissa clairement entendre que son cœur ne lui appartenait plus.

Je m'armai de courage, et je partis le jour même pour Paris, désespéré de la perte de mes illusions.

Je priai ma tante de laisser à ma douleur le temps de s'engourdir, et je la quittai sans deviner, hélas ! que je ne devais plus la revoir.

Je voyageai ; je parcourus la Suisse, l'Italie... De temps en temps j'écrivais à Avon ; je parlais de Louise, toujours. Mais ma tante, tout en me répondant des lettres pleines d'affection, ne me disait jamais un mot de celle à laquelle je ne cessais de songer.

Il y avait bien six mois que j'avais quitté la France, lorsque je reçus une lettre cachetée de noir. Je tremblais en l'ouvrant... Pauvre tante ! Elle était morte subitement, et mon notaire me priait de venir au plus vite recueillir sa succession.

Ma seconde mère !...

Que de larmes j'ai versées en apprenant cette nouvelle qui m'enlevait la seule parente, la seule amie qui me restât au monde !

J'arrivai à Fontainebleau, où les affaires d'intérêt occupèrent exclusivement toutes mes journées pendant un long mois.

Enfin, débarrassé de tous les gens de plume, je me dirigeai un matin vers Avon, que je n'avais pas revu depuis un an !

Je marchais lentement... et je me trouvai bientôt hors du parc sans m'en apercevoir. Un bruit de voiture me fit lever les yeux, et je reconnus Mogy, le portier du petit séminaire.

Mogy était un gros petit homme, à la figure large et profondément marquée de petite vérole. Ses yeux ronds semblaient à chaque instant vouloir quitter son affreuse tête. Il était dans son petit chariot, que traînait sans effort un énorme dogue, et il allait faire les provisions de la communauté. Je lui avais rendu naguère je ne sais plus quel service ; il arrêta son chariot et me salua profondément.

— Bonjour, monsieur Francis, me dit-il... Eh bien ! la pauvre dame a rendu sa belle âme à Dieu ! Tout le village était à son enterrement. Elle était si bonne envers les pauvres gens ! Tout le monde pleurait, et M. Albert Dulac a dit de bien belles choses sur sa tombe.

— M. Dulac ! dis-je en contenant mon émotion... N'est-ce pas le mari de mademoiselle Louise de Noret ?

— Hélas ! monsieur Francis, on voit bien que vous venez de loin, puisque vous ignorez... Non ! M. Albert n'a pas épousé mademoiselle de Noret... Mademoiselle Louise est morte, il y a plusieurs mois.

— Morte !... Mogy ; vous vous trompez... Morte !... Et comment, mon Dieu ! C'est impossible !

Hélas ! il n'était que trop vrai ! Louise n'était plus !

Et voici ce que j'appris bientôt sur les causes de cette mort inattendue :

III

M. de Noret n'habitait Avon que depuis trois ans. Il s'y était établi seul d'abord ; un peu plus tard, on vit arriver dans sa maison une dame d'un certain âge, qu'il dit être sa femme.

Cette dame ne fréquentait point la société d'Avon, et M. de Noret accompagnait seul sa fille dans les petites réunions d'hiver. Cette conduite parut d'abord étrange aux habitants du village. On parla beaucoup de madame de Noret pendant six mois ; mais, comme malgré toutes les invitations et les prières les plus instantes, elle s'obstina dans sa solitude, on finit par n'y plus songer, et c'est à peine si l'on demandait, de temps en temps et pour la forme, à la jeune Louise, des nouvelles de sa mère.

M. Albert Dulac habitait Fontainebleau ; il était doué d'un des plus jolis visages qu'il soit possible de voir, et joignait à une grande habitude du monde élégant un cœur excellent. Il était franc et loyal. Louise était belle et d'une douceur angélique. Il avait vingt-cinq ans ; Louise dix-huit. L'amour ne tarda pas à naître dans le cœur de ces deux jeunes gens, si bien faits l'un pour l'autre.

Des motifs sérieux empêchaient Albert de se déclarer sur-le-champ ; sa position n'était point encore fixée ; il lui restait un examen définitif à subir pour être reçu médecin.

Enfin l'heureux moment arriva où il put hardiment faire sa demande à M. de Noret.

Louise n'avait pas caché ses sentiments secrets à son père, qui l'idolâtrait. Celui-ci l'avait baisée au front et lui avait dit : « Attendons ! »

Confiante dans le consentement tacite de M. de Noret, la pauvre enfant avait continué à recevoir les hommages d'Albert, qui lui avait dit ses espérances... Albert glissa un soir, dans la main de Louise, une feuille satinée...

La jeune fille devint pourpre et lança un regard, dont la prétention était d'être terrible, sur le téméraire étudiant, qui lui répondit, sans se douter qu'il volait Molière, ce mot magique, avec une voix suppliante :

— C'est un sonnet !

Que répondre à cela ? Se fâcher pour un sonnet, est-ce possible ? Louise le lut avec avidité...

Dans le premier quatrain, il la comparait à la lune ; dans le second, à la brise, et il mettait son cœur et le monde à ses pieds, dans les deux tercets...

O charmes de la première lecture du premier billet doux ! Chères et pures émotions de l'amour naissant, qui vous remplacera jamais ? La feuille satinée fut couverte de baisers, et Louise conserva le beau sonnet toute une journée sur son cœur.

Ce secret qu'elle avait à garder, ce premier pas dans le pays de l'amour, la rendait toute sérieuse, et elle avait, par moments, des airs mystérieux qui la rendaient charmante. On eût dit déjà une nouvelle épousée au lendemain des noces...

Albert, qu'elle avait remercié d'un serrement de main un peu plus vif que de coutume, lui écrivit de nouveau, en lui demandant, en prose cette fois, de lui répondre un mot, un seul, afin de pouvoir, dans les heures qu'il était forcé de passer loin d'elle, baiser le nom chéri de la reine de son âme...

On hésita, on craignait de s'engager trop légèrement, mais Albert était si respectueux en exprimant son amour, qu'il fallut céder. Ce fut alors un échange perpétuel de serments de s'aimer toute la vie, de n'être jamais que l'un à l'autre ; serments que ces deux jeunes et braves cœurs faisaient dans toute la sincérité du véritable amour, et que la fatalité seule pouvait rendre stériles.

Lorsque Albert fut reçu docteur, Louise en fut instruite la première, et, radieuse, elle courut annoncer cette bonne nouvelle à son père, qui lui

répondit, en regardant sa femme avec tristesse, ce qu'il lui avait déjà dit une fois : « Attendons ! »

Louise regagna sa chambre, tout assombrie par les paroles de son père ; elle se mit à la fenêtre, et aperçut bientôt le jeune Dulac, cravaté de blanc, habillé de noir, en un mot, dans la tenue solennelle d'un prétendu. Ils échangèrent un long regard..... et Albert pénétra dans la maison de M. de Noret.

Pour Louise, émue et palpitante, elle se mit à genoux devant sa Vierge sainte, et essuyant d'une main les larmes qui tombaient de ses yeux, tandis que de l'autre elle contenait les battements de son cœur,... elle pria !

Albert trouva M de Noret au salon. Il s'informa d'abord de la santé de madame de Noret, qui s'était retirée à son approche.

— Ma femme est souffrante, répondit M. de Noret... Mais quel heureux hasard nous procure l'honneur de votre visite, monsieur ?

Le nouveau docteur exposa franchement le but de sa démarche, et, lorsqu'il eut formulé sa demande, il se tut, attendant anxieusement ce que M. de Noret allait lui répondre.

Celui-ci prit le bras d'Albert, l'entraîna au jardin, et là, dans une allée solitaire, où nul œil curieux ne pouvait pénétrer, il parla ainsi au jeune homme, déjà ému et glacé de crainte par l'air triste du père de sa bien-aimée :

— Monsieur Dulac, le moment est venu de vous révéler un secret que je ne pouvais espérer garder éternellement... Le bonheur de ma Louise est en jeu ; je n'hésiterai donc pas à vous faire un aveu qui me fait refluer le sang au visage. Il le faut cependant ! Les fautes des parents ne doivent pas être expiées par les enfants. —Écoutez-moi donc, monsieur Dulac. Je sais que je m'adresse à un honnête homme, et je n'exigerai de vous ni protestations de silence, ni serments de discrétion sur la douloureuse révélation que j'ai à vous faire. — Louise n'est point ma fille légitime ; sa mère n'est pas ma femme, et je ne pourrai donner mon nom à l'enfant que le ciel nous a envoyée. Vous savez tout maintenant, et c'est à vous de voir si votre amour est assez fort pour affronter le blâme de la société. Ma Louise est un trésor qui vaut bien des sacrifices. Êtes-vous décidé à la prendre pour épouse dans les conditions où le sort l'a placée, et qu'il ne dépend pas de nous de changer ?

Albert, atterré par cette déclaration, fut quelques instants sans pouvoir répondre. Enfin, reprenant peu à peu le calme de ses esprits :

— Si j'étais seul au monde, dit-il, je n'hésiterais pas une seule minute à tout braver, mais je dépends de ma famille. Seul, je ne puis rien décider, et cependant je dois taire à mes parents le secret de la naissance de Louise !... Toutefois, s'il m'était permis de vous adresser une seule question...

— Ah ! parlez, monsieur !

— La situation où nous nous trouvons tous deux, reprit Albert, est si extraordinaire, qu'elle servira d'excuse à mes paroles. Permettez-moi donc de vous demander pourquoi vous ne légitimez pas la naissance de votre fille, en épousant sa mère ?

— Je m'attendais à cette question, monsieur, et c'est ici que je me vois forcé de faire ma confession entière... Je ne puis épouser la mère de Louise, monsieur Dulac..., parce que je suis marié !

Ce mot glaça le cœur du pauvre Albert, qui pâlit, chancela, et fut obligé de s'appuyer contre un arbre... Tout l'échafaudage de son bonheur s'écroulait subitement au moment où il croyait l'édifice achevé ! Il connaissait l'inflexibilité des principes de sa mère ; il savait que nulle prière, nulle supplication ne la ferait consentir à un mariage qui n'alliait pas toutes les conditions de convenance et de dignité, indispensables surtout en province, où l'on est obligé de vivre un peu plus pour les autres que pour soi... Toutes ces réflexions arrivèrent en même temps à son cerveau, et ce fut avec un visage bouleversé qu'il dit à M. de Noret :

— Ah ! monsieur, je suis bien malheureux !

Ce cri de désespoir arracha une larme au père de Louise, qui, le serrant étroitement dans ses bras, s'écria :

— Espérez encore... Je vais faire, pour votre bonheur à tous deux, une suprême tentative ! Espérez encore !... Revenez dans huit jours, et peut-être tout pourra-t-il se conclure honorablement pour tous. D'ici là, soyez muet, et, je vous le répète avec conviction : — Espérez !...

Pendant que cette scène se passait au jardin, une autre conversation avait lieu dans la chambre de Louise. Sa mère était entrée chez elle et avait fermé la porte avec soin ; puis, prenant les deux mains de la jeune fille dans les siennes, elle lui avait dit, de cette voix qui n'appartient qu'aux mères :

— Ma fille bien-aimée !... Tu entres dans la vie ; l'illusion commence à faire place à la réalité. Jusqu'ici tu as vécu calme et heureuse ; tu jouissais du temps présent sans qu'il t'apportât jamais ni regret ni chagrin. Ton père et moi avons veillé sur ton cœur et sur ton esprit. Mais le moment est venu où tu vas te trouver face à face avec la destinée, où tu vas prendre pleine et

entière possession de toi-même, car jusqu'à présent, tu étais plus à nous qu'à toi. J'ai attendu ce jour solennel pour t'éclairer sur un mystère qui ne pouvait rester éternellement inexpliqué, et que la faiblesse d'un âge plus tendre ne m'a point permis de te dévoiler plus tôt. Écoute-moi, ma pauvre enfant, et pardonne-moi le chagrin que je vais te causer..

La mère de Louise fit une pause, pendant laquelle elle essuya silencieusement deux larmes qui s'échappèrent de ses paupières.

— Oh ! ma Louise, dit-elle, promets-moi que, quoi que je puisse te dire, tu m'aimeras toujours et ne mépriseras pas ta malheureuse mère !

— Vous mépriser, ma mère ! moi, votre Louise, votre enfant bien-aimée ! Vous ne le croyez pas ! Dites-moi tout, et permettez-moi d'entendre à vos genoux cet épauchement de votre cœur.

Et Louise, en effet, se tint prosternée, la tête appuyée dans les mains de sa mère, qu'elle couvrait de baisers... Celle-ci lui raconta alors toute sa vie.

IV

Jeune, jolie et d'une grande naissance, mais sans fortune, la mère de Louise était demoiselle de compagnie chez une de ses amies de pension qui venait de se marier avec M. de Noret. Elle plut à celui-ci, qui employa tous les moyens pour la séduire. Sa jeunesse, son innocence même la perdirent.

Madame de Noret était une femme froide, dont les principes étaient aussi rigides qu'imposant le visage, toutes choses qui ne pouvaient s'accorder avec l'impétuosité et le sans- façon militaire de son mari. L'amour n'avait jamais visité ce ménage, qu'une combinaison de famille et qu'une parité de fortunes avaient formé. Enfin la demoiselle de compagnie fut perdue, et madame de Noret chassa de sa maison l'infortunée qui portait dans son sein la preuve de sa faiblesse.

M. de Noret ne l'abandonna pas. Il plaça l'enfant de l'adultère dans une des meilleures pensions de Paris, et la mère fut chargée de veiller sur sa fille.

Plus tard, une séparation eut lieu entre M. et madame de Noret ; cette dernière se retira à Tours, dans un couvent, tandis que son mari vint se fixer à Avon. La solitude pesait à cet homme, qui, n'ayant pas eu d'héritier légitime, pensa avec tristesse au sombre isolement dans lequel allait se terminer son existence. Ce fut alors qu'il supplia la mère de Louise de venir

se fixer auprès de lui, et de lui amener l'enfant chérie qui devait embellir ses derniers jours.

Tout fut arrangé de façon que le monde ne soupçonnât point l'irrégularité de cette union. La mère de Louise avait longtemps hésité ; mais enfin, vaincue par les instances de M. de Noret, et dans l'espoir de voir un jour sa fille dans une position qu'elle n'eût pu lui donner elle-même, elle dut céder. Cependant elle mit pour condition à son consentement, qu'elle resterait maîtresse de vivre seule dans la maison commune, et qu'elle ne prendrait jamais place parmi la société d'Avon. Elle craignait que la honte secrète qui la rongait n'éclatât sur son visage et ne fût devinée par les yeux investigateurs de cet Argus cruel qu'on appelle le provincial !

V

— Ah ! ma Louise, ajouta la narratrice, que de chagrins et de tortures ont abreuvé mon âme ! Le remords d'un instant d'égarement a constamment détruit mon repos, et, si j'ai eu la force de résister aux souffrances cachées qui m'ont dévorée, ce n'a été que parce que j'étais mère, et que je sentais qu'il fallait vivre pour une fille dont un baiser et une caresse me payaient, en un moment, toute une vie d'angoisses et de larmes !... Ma Louise, me pardonneras-tu ?

Louise ne répondit pas. Elle pleurait sur les genoux de sa mère...

M. de Noret, qui entrait en ce moment, la prit dans ses bras et la porta sur son lit. Elle était sans connaissance. On dépêcha Babet à Fontainebleau, et, lorsque le médecin arriva, Louise était en proie à une crise nerveuse qui fit craindre pour sa raison.

Cependant les soins du docteur la firent lentement revenir à elle. Une fièvre intense s'empara de la pauvre enfant, et le docteur s'éloigna après avoir écrit son ordonnance et annoncé qu'il viendrait tous les matins prendre de ses nouvelles.

Toute la maison était dans la désolation. Le docteur dit en souriant : — Ce ne sera rien,... nous la tirerons de là,... soyez sans inquiétude...

Le soir même, M. de Noret, tranquilisé par cette assurance de l'homme de l'art, partait en chaise de poste pour Tours, où nous le précéderons de quelques instants.

VI

Madame de Noret habitait, ainsi que l'avait dit la mère de Louise, le couvent de cette ville, en qualité de pensionnaire.

C'était alors une femme de cinquante ans, encore belle ; sur son visage se lisait une froideur calme que beaucoup de gens prenaient pour de l'indifférence, de la hauteur, peut-être de la cruauté, mais qui n'était, au fond, qu'une austère résignation.

En un point de sa confession, la mère de Louise avait peut-être été un peu injuste, ou s'était trompée du moins. Madame de Noret avait beaucoup aimé son mari, qui ne l'avait jamais comprise. L'infidélité de celui qu'elle avait placé si haut dans son cœur froissa l'épouse aimante et dévouée, dont on ne soupçonnait ni la tendresse ni le dévouement. Elle avait une âme élevée, qui ne transigeait pas avec les devoirs sacrés du mariage, et ce fut pour elle un coup mortel que cette première blessure faite à ses illusions. Dès ce moment, elle tomba dans une mélancolie profonde, et avec son premier désenchantement s'envola son dernier espoir. Nature concentrée, mais forte, elle prit vite son parti.

— Adieu, monsieur, dit-elle à M. de Noret, quelques instants avant son départ ; je ne saurais supporter l'idée de vivre avec un homme qui m'a outragée. Jamais je ne pourrais oublier votre coupable abandon. Je vous aimerai toujours comme une amie dévouée, n'espérez pas plus. Vous avez détruit en moi la seule consolation des délaissées, la foi ! Une réconciliation ne me serait pas possible ; l'image de la femme que vous m'avez préférée se dresserait toujours entre vous et moi. Je pars sans amertume et sans colère. Adieu, et si jamais vous avez besoin d'un dévouement sincère, venez à moi sans craindre ni mes reproches ni mes récriminations. Dieu n'a pas voulu que je fusse heureuse ! Je n'accuse ni ne maudis personne ! Je me sou mets à la volonté divine ! Adieu, encore une fois ; je vais à Tours ; je passerai le reste de ma vie dans un couvent, et sachez que là, comme ici, vous pourrez toujours compter sur moi.

Madame de Noret n'avait jamais reçu de lettres de son mari, mais elle se faisait tenir au courant de sa vie par une amie discrète. Quand elle apprit que M. de Noret avait fait venir près de lui Louise et sa mère, elle soupira profondément, et, s'agenouillant devant un christ, elle offrit cette nouvelle épreuve au Seigneur, et ajouta ces mots à sa prière habituelle :

« Mon Dieu ! faites que le bonheur entoure mon époux et la famille qu'il s'est faite ! Vous n'avez pas permis que je connusse les joies de la maternité ; que Louise remplace, auprès de son père, l'enfant légitime qui manque à son foyer ! »

La vie régulière et monotone du couvent avait peu à peu engourdi les chagrins de cette noble femme. Sa fortune lui permettait de faire avec discernement bien des actes de charité que le monde ignorait, et sa vie s'écoulait sans secousse au sein d'une paix profonde.

On peut aisément se figurer quelle fut sa surprise en recevant la visite de M. de Noret, qui, dans sa précipitation, n'avait fait précéder sa venue d'aucun avertissement.

D'une main elle lui désigna un fauteuil, et, domptant l'émotion qui agitait son âme, elle lui demanda d'une voix calme le sujet de son voyage.

— Mon Dieu, madame, dit M. de Noret assez embarrassé, je viens vous demander une preuve de cette amitié que vous m'avez promis de me conserver toujours. De longues années se sont écoulées depuis notre séparation, et j'ai dû m'entourer d'affections étrangères, puisque vous avez refusé de vivre auprès de moi. J'ai donc fait venir de Paris une personne de confiance, qui a pris la direction de ma maison.

— Je le sais, monsieur.

— Ah ! fit M. de Noret, en rougissant... Cette personne, reprit-il en composant son visage, possède une fille qui a bien voulu suivre sa mère dans ma solitude, et je me suis attaché vivement à cet entourage.

— Je sais encore cela, monsieur, et je suis heureuse de voir que l'amour de cette enfant, qu'on dit charmante ait pu...

— Puisque vous savez tout, madame, dit-il, en interrompant brusquement sa femme, et que vous ne désapprouvez pas l'intérêt que je porte à mademoiselle...

— Louise, je crois ?

— Louise est en effet son nom. Mais... Qui a pu vous dire ?...

— Continuez.

— Eh bien ! madame, un jeune homme qu'elle aime recherche cette jeune fille ; mais elle est sans famille, et je voulais demander à votre amitié la permission de l'adopter.

— Mon ami, je vous ai compris ! Ne dissimulons pas davantage. L'âge des passions est passé ; je n'ai pas eu le bonheur de vous donner d'héritier, c'est une grande infortune ; car peut-être la naissance d'un fils aurait

empêché... Mais éloignons de cruels souvenirs. Mon ami, je veux vous prouver que je vous ai toujours été dévouée et que je suis votre meilleure amie. Allez chercher cette Louise que j'aime, puisque vous l'aimez ; qu'elle nous tienne lieu de l'enfant qui nous manque. Vous voulez l'adopter ? Faisons mieux : adoptons-la tous deux ; qu'elle devienne réellement mademoiselle de Noret, et permettez-moi de me charger de la dot de ma fille bien-aimée !

Comment rendre l'expression de bonheur et de joie qui rayonna sur le visage de M. de Noret ? Il se précipita aux genoux de sa femme, qui le releva moitié souriant, moitié pleurant, lui disant : — Mon ami, ce que je fais est bien simple et ne mérite pas tant de remerciements. Partez au plus tôt, et ramenez-moi votre Louise.

— Vous êtes un ange ! s'écria M. de Noret en la quittant.

De retour à Avon, son premier soin fut de courir à la chambre de sa fille... Elle était absente !...

Il questionna. Babet lui répondit que mademoiselle, se trouvant un peu mieux, était sortie pour faire une petite promenade jusque chez la mère Alquin, bonne femme que Louise affectionnait beaucoup.

VII

... En ce moment, Albert traversait, comme un fou, le jardin... Il se précipita dans les bras de M. de Noret, en lui montrant une lettre ouverte qu'il tenait à la main.

Voici quel était le contenu de cette lettre :

« Albert, adieu ! Quand vous recevrez ces lignes, je ne serai plus. Je ne pouvais vous appartenir. Ne cherchez jamais à connaître les motifs qui m'ont fait quitter la vie. Je meurs de ne pouvoir vous aimer, de ne pouvoir être à vous. Que Dieu me pardonne ! Consolez mon père... Dites à ma mère que je ne lui en veux pas du mal qu'elle m'a fait. Ah ! c'est affreux !... J'emporte vos lettres avec moi... Je veux mourir en les embrassant une dernière fois...

« LOUISE. »

VIII

Le corps de Louise fut trouvé, à quelques jours de tous ces événements, flottant sur l'eau bleue de la mare aux Elfes.

On l'enterra dans le petit cimetière d'Avon, et M. de Noret fit élever sur sa tombe une colonne brisée sur laquelle il fit graver ces simples mots :

CI-GIT LOUISE.
PRIEZ POUR ELLE !

IX

J'ai visité cette tombe si chère. J'y ai déposé une couronne de roses blanches,... et j'ai repris le cours de mes voyages.

J'ai rencontré bien des femmes jeunes et belles ; mais je n'ai jamais aimé... Mon cœur est enseveli au pied de la colonne de marbre du petit cimetière d'Avon.

UNE PAGE DU CARNET D'UN MÉDECIN

D'APRÈS SAMUEL WARREN

Qui n'a pas répété cet axiome : que les femmes savent opposer à la douleur physique une force de courage persévérant dont nous serions incapables. Elles plient et ne rompent pas sous le poids de la douleur et de l'angoisse qui nous briseraient. Leur existence, plus simple et plus nerveuse, se relève avec une merveilleuse élasticité.

Nées pour être mères, celles qui portent dans leur sein des générations devaient, pour accomplir les vues de la Providence, pouvoir résister à ce que la souffrance a de plus poignant.

Madame d'Iz,... femme d'un gentleman très-riche, était, depuis plusieurs mois, en proie à un terrible fléau de son sexe, le cancer au sein.

J'étais son médecin ordinaire et je ne voyais pas, sans un profond sentiment de peine, cette jeune et charmante personne, d'une beauté radieuse, d'une douceur angélique et d'un esprit naïf et profond à la fois, succomber sous un mal affreux.

On sait avec quelle effroyable rapidité ce fléau s'attache à sa victime, lui dévore les chairs, et la ronge de morsures plus douloureuses encore que la flamme et le fer.

C'était un spectacle touchant que la résignation de cette femme au milieu de ses douleurs atroces ; pas de cris et des larmes à peine...

Quand nous réussissions à lui donner quelques courts intervalles de repos, elle levait sur nous ses beaux yeux, si tendres et si passionnés à la fois, pour nous témoigner sa vive gratitude.

Jamais un symptôme d'impatience ou d'irritation, pas une plainte... Un matin je la trouvai étendue sur le sofa de son salon.

Le velours rouge éclatant qui recouvrait le meuble faisait ressortir son extrême pâleur.

Ses sourcils légèrement plissés, quelques rides au front, annonçaient seuls le combat entre le mal et sa victime...

Il y avait dans ce repos, dans cette insensibilité extérieure, le poids d'une souffrance qui me faisait frissonner.

— Comment avez-vous passé la nuit, lui demandai-je ?

— Oh ! me répondit-elle, elle a été bien cruelle. Je suis heureuse que mon mari ne soit pas ici. Comme il, aurait souffert !... Heureusement il est au Parlement. C'est un triomphe qui se prépare pour lui en ce moment !...

Sa voix était tremblante et douce.

Tout à coup, entra dans l'appartement un petit garçon de quatre ans : c'était son fils unique.

Ce bel enfant, aux cheveux dorés et bouclés, ignorait que sa mère s'éteignait peu à peu.

Le contraste de tant d'insouciance, de tant de gaieté et de vie, avec les angoisses de la mort à côté !... tout cela était pour moi un spectacle navrant...

Je pris l'enfant entre mes bras, je le plaçai sur mes genoux et je cherchai à l'amuser en lui donnant à faire tourner la clef de ma montre.

Sa mère le regardait fixement avec une expression indéfinissable de tendresse.

Tout à coup sa main blanche, presque transparente tant elle était amaigrie par la souffrance, couvrit ses yeux, et je vis des larmes glisser le long de ses joues, mais elle ne prononça pas un mot. La vue de l'enfant avait vaincu le courage de la mère.

Cependant, la maladie fit des progrès rapides ; une opération prochaine était inévitable.

Un chirurgien habile, qui me secondait avec beaucoup de talent et de zèle, se chargea de communiquer cette nouvelle à la malade.

— Madame, lui dit-il, croyez-vous avoir assez de force pour soutenir l'épreuve ?...

Un sourire se dessina sur les lèvres de la jeune femme.

— Oui... répondit-elle. Voilà déjà quelque temps que j'y songe et je me suis habituée à cette idée ; je m'y soumettrai de mon mieux, à deux conditions pourtant : la première, que mon mari n'en sera pas averti, c'est mon sine quâ non ; qu'on l'empêche à tout prix de venir. La seconde, c'est que l'on ne me bandera pas les yeux.

Elle appuya sur cette dernière condition d'une façon tellement marquée que nous n'osâmes point nous y opposer.

Elle était calme et résolue ; mais le chirurgien me regardait d'un air qui témoignait de la crainte qu'il éprouvait... Elle le vit...

— Je vous devine, lui dit-elle ; mais j’espère bien vous prouver qu’une faible femme peut avoir du courage.

Nous convînmes du jour.

Ce jour arrivé, le chirurgien, son aide et moi, fîmes placer, dans la voiture qui devait nous mener au château, la boîte d’instruments nécessaires à l’opération.

— Êtes-vous bien sûr, demanda le docteur D... à son domestique, que tout soit à sa place, que rien ne manque ?

Et sans se contenter de la réponse affirmative qu’il reçut, il examina lui-même en détail le contenu de la boîte, et s’assura que toutes les précautions avaient été prises.

Madame d’Iz... demeurait à deux milles de Londres.

Quand notre voiture fut arrêtée à la porte, on nous introduisit dans un salon dont toutes les fenêtres ouvraient sur un vaste jardin, d’où ne venait d’autre bruit que celui que produisent les feuilles agitées par le vent. Cet isolement de la pièce et le silence qui y régnait convenaient à la situation.

Le domestique qui nous ouvrit était pâle, et je crois qu’il nous regardait plutôt comme des bourreaux que comme des médecins.

Le peuple, en Angleterre, n’a point foi dans la science d’Hippocrate.

Ces linges, ce bassin préparé pour recevoir le sang de la victime, l’eau chaude, l’éponge, la lame brillante des instruments que l’on affine et que l’on essaye, tout cela est effrayant.

Enfin, on envoya dire à madame d’Iz... que tout était prêt et qu’on l’attendait.

Le docteur D... ne voyait là que l’exercice ordinaire de son art et l’occasion heureuse de déployer son habileté. Il souriait de mon inquiétude et j’eus à repousser, non sans indignation, quelques plaisanteries très-déplacées, lorsque la porte s’ouvrit.

Madame d’Iz... entra, suivie de deux domestiques. Sa physionomie était calme, sa démarche ferme, son pâle visage était éclairé d’un sourire aussi triste que les derniers rayons d’un soleil de novembre.

Elle pouvait avoir trente-six à trente-sept ans. Dans ce moment même, sans parure, prête à subir l’opération terrible, elle était vraiment belle !... Ses longs cheveux noirs, dont un reflet bleu variait la nuance, flottaient épars sur ses épaules, dont la blancheur dépassait celle de l’ivoire, mais ses yeux bleu foncé, voilés naturellement et couverts à demi par de longs cils,

avaient perdu cette expression de langueur et de pensive rêverie qui eu faisaient ordinairement le charme.

L'anxiété y étincelait, et la puissance de l'âme cherchant à triompher à la fois des terreurs réunies de la mort et de la douleur ne pouvait étouffer entièrement cette agitation qui, malgré elle, se peignait dans ses regards.

Ses traits étaient réguliers et fins ; le ciseau le plus habile n'eût pas arrêté avec une délicatesse et une précision plus exquises les contours de la bouche et du nez.

Son teint, habituellement peu coloré, paraissait transparent comme l'albâtre, dans cet instant où le sang, violemment refoulé vers le cœur, abandonnait les autres parties du corps.

C'est une observation singulière et triste, mais vraie et appuyée sur bien des faits, que les plus belles personnes sont atteintes par les plus terribles maladies.

On jeta un grand châle des Indes sur la robe de mousseline qu'elle portait, puis elle s'assit.

Cette innocence, cette grâce et cette beauté me faisaient mal, je ne sais pourquoi.

Un decanter rempli de vin de Porto fut placé sur une table à côté d'elle.

Elle me fit signe de m'approcher, et, comme si elle eut deviné mon émotion, elle m'invita à boire un peu de vin.

— Permettez-moi, lui répondis-je, de vous en offrir quelques gouttes à vous-même.

— Volontiers, si vous croyez que cela me soit utile, répondit-elle, d'une voix entrecoupée par l'émotion. Puis ses lèvres effleurèrent le verre que je lui présentai : elle me le rendit avec une expression de mélancolique, gaieté.

— Allons, docteur, je crois que vous avez aussi besoin de tonique. Oui, ajouta-t-elle, d'une voix émue, je vous devine et je suis bien sensible à vos inquiétudes pour moi, à votre bonté, à la crainte que vous voudriez dissimuler.

Elle me serra la main.

Je replaçai le verre sur la table, admirant la grâce de ses discours et le charme de cette sensibilité vaillante et irrésistible.

Elle se retourna vers le chirurgien et lui dit en rougissant :

— Mon cher docteur, pardonnez à la faiblesse d'une femme et à ce que vous pourriez regarder comme un caprice frivole. Voici une lettre de mon mari, elle m'est chère, elle est l'expression de toute son affection pour moi.

Pourriez-vous la laisser tenir... là... devant mes yeux... pendant tout le temps que je passerai ici ! J'ai besoin de la voir. Je sens que cette idée vous fera pitié peut-être. Mais accordez-moi cette grâce... vous voulez-bien, n'est-ce pas ?

— Madame, en vérité, répondit-il, je ne puis y consentir. Il est impossible que cette lettre n'augmente pas votre émotion. D'ailleurs le plus complet repos nous est nécessaire.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit-elle d'un ton ferme : Cette lettre produira un effet tout contraire. Je vous assure que sa vue me donnera des forces,... et... si je dois...

Elle allait dire sans doute... « si je dois mourir. » Mais elle s'arrêta,... elle ne put prononcer ce mot.

Cette femme forte craignait la mort... elle se savait aimée ! — Ses yeux se fermèrent un moment. Sa main glacée me fit frissonner, quand elle me toucha en me donnant la lettre. Cependant elle ne tremblait pas, elle était immobile.

— Si l'on vous accorde ce que vous demandez, lui dis-je, ce sera à une Condition : vous me permettrez de vous tenir les mains pendant l'opération.

— Est-ce que vous auriez peur ? répondit-elle, et un sourire agita ses lèvres.

Le chirurgien s'impatiait de nos délais ; tout était prêt. Il s'approcha de l'air le plus dégagé du monde. Vous eussiez juré qu'il s'agissait de la chose la plus indifférente.

Pas une trace d'émotion sur son visage. Je donne ce docteur comme le modèle des opérateurs présents et futurs. Un malade, à sa vue, ne peut plus croire à la mort, tant sa figure est riante et épanouie, tant ses paroles sont rassurantes et calmes.

— Allons, allons, dit-il, le tête-à-tête est-il achevé ?... Voyons, madame, il faut terminer cette petite affaire sur-le-champ, ensuite vous aurez la santé, la joie, l'amour, et nous causerons tant qu'il vous plaira.

— Je suis prête, monsieur. Tous les domestiques sont-ils sortis ? ajouta-t-elle en s'adressant à une femme de chambre.

— Oui, madame, répondit celle-ci, en fondant en larmes.

— Et mon petit Henri ?

En prononçant ces mots, la voix de la jeune mère s'affaiblit,

La réponse fut aussi affirmative.

—. Eh bien ! me voici prête tout à fait.

Une des femmes souleva le châle qui couvrait les épaules de la malade ; le chirurgien la déposa obliquement sur un coin du sofa, rejeta son bras en arrière sur le dos du siège et lui ordonna de tourner la tête du côté de l'autre bras.

Elle découvrit sa poitrine avec autant de calme que s'il se fût agi simplement de changer de vêtements pour aller au bal. Elle mit sa main libre dans l'une de mes mains, je pris de l'autre la lettre du mari et je la plaçai devant ses yeux, comme elle l'avait désiré.

Elle me remercia d'un de ces regards qui ne s'oublient jamais.

Ses yeux me disaient : « Je serai forte, vous verrez ce que je puis ! »

Elle souriait à la mort, en face d'elle ! Héros des champs de bataille, terribles assaillants tant de fois repoussés et jamais rebutés, vous tous, braves, dont le sang coule et qui gardez un : front serein, cette femme vous vaut : elle est peut-être plus brave, plus vaillante que vous !

Ses paupières s'abaissèrent doucement ; ses yeux se fermèrent à demi et se tinrent attachés-sur le papier que je tenais devant elle.

Sa pensée, son âme, sa vie étaient concentrées sur cette écriture si chère qu'elle risquait de ne plus revoir ! On eût dit qu'elle voulait échapper à la douleur, en transportant, pour ainsi dire, son existence hors d'elle-même.

L'air assuré du chirurgien ne se démentit pas un instant. Il commença d'une main ferme et d'un coup d'œil sûr sa terrible opération.

Je vis l'acier pénétrer dans le sein palpitant. Elle trembla alors ; un frissonnement saccadé parcourut son corps ;... une teinte bleue et verte couvrit son visage, mais elle ne bougea pas, ne fit pas un mouvement pour se dégager, ne prononça pas une parole, ne jeta pas un cri.

J'espérai un instant qu'un évanouissement subit l'arracherait aux douleurs de l'opération : il n'en fut pas ainsi !...

Son grand œil bleu ne se détacha pas de la lettre, où son regard semblait se perdre tout entier.

L'opération dura longtemps. Elle fut plus douloureuse encore que nous ne l'avions craint. Un seul soupir s'échappa à la fin de ce sein déchiré, tenaillé en lambeaux.

Quand le dernier bandage fut appliqué :

— Docteur, murmura-t-elle, est-ce fini ?

— Oui, madame, nous allons vous mettre au lit.

— Non, non, je veux marcher un peu, j'espère pouvoir me soutenir.

Elle tenta de se soulever, mais nous l'en empêchâmes de peur d'accidents... Elle renonça à son projet et nous la déposâmes sur le lit.

A peine couchée, elle tomba dans un évanouissement profond : nous la crûmes morte.

Dans cette lutte épouvantable, le faible, mais héroïque, lutteur avait-il succombé ?

Le miroir que nous approchâmes de ses lèvres ne se ternissait plus que d'une imperceptible vapeur... Cependant elle revint à la vie. Un narcotique lui procura sept heures de sommeil, et le lendemain, contre toute apparence et malgré nos prévisions, le danger imminent était passé.

Sa convalescence fut longue. Je la soignai assidûment et j'eus enfin le bonheur de la voir renaître.

Un jour qu'elle avait reçu une lettre qui lui annonçait le retour de son mari, je la trouvai triste, et quelques mots qui lui échappèrent me révélèrent la pensée féminine qui venait d'agiter son cœur.

Elle rêvait à sa beauté, dont le fléau n'avait pas diminué le charme pénétrant, mais avait laissé sur elle une cruelle empreinte et détruit à tout jamais sa santé et sa fraîcheur.

Je la consolai de mon mieux.

— Ah ! s'écria-t-elle,... et mon mari !

Elle s'arrêta et essuya une larme, en disant :

— J'espère pourtant qu'il m'aimera toujours !

Pauvre femme !!!

JEANNE DE GOERCHEN

ÉPISODE DES GUERRES DE L'EMPIRE

NOUVELLE

I

Le sort de l'Europe est à la veille de se décider. Trois souverains vont se trouver en présence.

Les alliés ne doutent pas un instant de la victoire ; ils marchent à la tête de 600 escadrons de cavalerie, composés, en partie, de vieux soldats, et d'une infanterie non moins redoutable. Mais l'Empereur, en partant de Saint-Cloud, le 15 avril 1813, est suivi par une jeunesse ardente, tous conscrits de la veille, tous enfants des faubourgs.

Ils marchent le cœur joyeux, impatients et avides de gloire ; mais hélas ! pauvres enfants, c'est pour servir l'insatiable ambition d'un conquérant qu'ils vont verser leur sang, et non pour affranchir les peuples comme faisaient leurs pères, les volontaires de la République.

Le 50, Napoléon s'avance vers Wesseinfeld. Il va rejoindre le prince Eugène qui passe à Schrapleau et a l'ordre de marcher sur Leipsick.

L'avant-garde de l'armée, commandée par Souham, composée entièrement de jeunes conscrits qui n'ont jamais essuyé le feu de l'ennemi, se trouve soudain en présence de plusieurs divisions de cavalerie russe.

Souham tourne la tête. Il contemple un instant cette vaillante jeunesse qu'il a sous ses ordres. Loin d'être en force, il a d'abord l'idée d'attendre les ordres de l'Empereur. Mais, à la vue de l'ennemi, les conscrits parisiens manifestent leur joie ; leurs regards se portent sur leur chef qui, certain de la bravoure de ses soldats, ordonne de commencer le feu.

Quelques heures après, les Russes battaient en retraite et nos jeunes vainqueurs entraient dans Wesseinfeld aux cris de : vive l'Empereur ! et traînant à leur suite deux pièces de canon que les ennemis, dans leur précipitation à fuir, avaient abandonnées sur le terrain.

Le 1^{er} mai, une nouvelle escarmouche avait lieu, mais plus considérable encore que celle de la veille.

Sur les hauteurs de Pozerna, l'arrière-garde russe s'était campée sous le commandement de Wintzingerode. L'Empereur, qui comptait déjà sur ses jeunes soldats, leur ordonne d'avancer.

L'ennemi reçoit des renforts et sa cavalerie se déploie dans les immenses plaines de Lutzen.

Mais nos courageux enfants des faubourgs sont infatigables.

Ils combattent toujours.

Ils mourront jusqu'au dernier.

L'Empereur dit avec émotion : « La dernière goutte de sang français n'a pas été versée à Austerlitz et à Iéna. »

Et aussitôt il donne des ordres.

Drouot commande en chef ; la division Gérard gagne les défilés ; Marchand occupe l'ennemi ; et les jeunes soldats de Souham disputent les hauteurs dont ils finissent par s'emparer.

Le gros de l'armée pouvait en toute sûreté suivre la route de Lutzen.

L'Empereur haranguait ses recrues, les félicitant et leur promettant des victoires plus grandes encore,... quand Souham fit sortir des rangs deux des conscrits qui s'étaient le plus distingués dans la dernière attaque.

L'Empereur les regarda avec attention, puis, avec cet accent de bonté paternelle qui fanatisait les soldats, il leur dit :

— Vos noms ?

— Nous sommes frères, dit celui qui paraissait l'aîné, et nous nous nommons Vaubernier.

L'Empereur se tourna vers Gérard.

— N'ai-je pas, dit-il, décoré de ma main à Austerlitz un grenadier qui portait ce nom ?

— Oui, Sire, mais il ne porta pas longtemps sa croix d'honneur : il est mort.

L'Empereur baissa la tête.

— Encore un brave de moins ! murmura-t-il...

Et, regardant les deux conscrits, il sembla leur demander s'ils étaient les fils de celui dont il avait gardé le souvenir.

L'aîné comprit le signe de l'Empereur.

— Nous sommes ses enfants ! dit-il.

Le plus jeune, soit peur ou émotion, se cachait derrière son frère.

— Pourquoi te caches-tu ? demanda l'Empereur.. Les soldats sont mes enfants, et n'ont pas peur de moi.

Et, remarquant la figure intelligente et candide de son conscrit.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-il ?

— Seize ans, Sire ! dit l'imberbe guerrier, d'une voix douce.

— Tu es bien jeune ! Et déjà tu te fais remarquer dans les combats ! C'est bien ! Puis, s'adressant à Souham, général de division : — Vous ferez porter les deux Vaubernier sur la liste des sous-officiers.

Le plus jeune baissa les yeux et l'aîné regarda l'Empereur le visage rayonnant.

— Si notre père vous entendait, Sire, murmura-t-il, il serait bien heureux !

L'Empereur était lui-même ému... Il tourna la bride de son cheval et disparut au milieu de son état-major.

II

En parcourant, le lendemain de la bataille, les champs de carnage où tant de braves gisaient glacés ou sanglants, victimes de l'ambition d'un seul homme, l'insatiable conquérant ne devait-il pas souvent éprouver des remords involontaires, en songeant à cette première époque de sa vie, si glorieuse, si pure, à ces immortelles campagnes d'Italie, où, luttant de désintéressement et de patriotisme, avec Hoche, avec Marceau, avec Joubert, ces héroïques généraux de notre grande révolution, il les dominait de tout l'ascendant de son génie, appelait les peuples à la liberté, fondait cette ceinture d'états démocratiques, postes avancés de la France contre les vieilles monarchies, et proclamait l'affranchissement de l'Europe, qu'il devait tenter un jour d'asservir, pour le malheur de la France ? Oui, nous le croyons, il était des moments où Napoléon avait conscience de la fatalité de son inexorable ambition. Surtout, lorsque, comme en ce jour, il voyait tomber, victime de cette ambition, l'un de ces hommes rares, sur le dévouement desquels il pouvait compter. Le maréchal Bessières, commandant la cavalerie de la garde, avait été emporté par un boulet. L'Empereur, absorbé par de tristes réflexions, parcourait le champ de bataille, lorsque, à peu de distance du monument élevé à la mémoire de

Gustave-Adolphe, le général Drouot, à qui l'un des officiers d'ordonnance de l'escorte venait d'adresser quelques mots, dit à Napoléon :

— Sire,... il vient de se passer un fait assez singulier.

— Lequel ?

— L'un des chirurgiens de l'ambulance établie à quelques pas d'ici, a reconnu une jeune fille sous l'habit d'un soldat, en la pansant d'une légère blessure qu'elle avait reçue à l'épaule.

— Où est cette jeune fille ?

— Ici près, Sire.

— Suivez-moi.

L'Empereur, au bout de quelques instants, était à l'ambulance. On lui amena la jeune fille ; il reconnut en elle le moins âgé des deux conscrits qu'il avait faits sous-officiers, la veille ; il fronça le sourcil, car la présence des femmes dans l'armée était sévèrement défendue par les règlements.

— Sire, dit la jeune fille, d'une voix suppliante, ayez pitié de moi : Mon père, Jean Vaubernier, vieux soldat de votre garde, autrefois décoré par vous, et deux de mes frères sont morts sur le champ de bataille ;... il ne me reste plus qu'un jeune frère... et... ajouta la jeune fille en rougissant, et... un ami d'enfance. Ils ont été appelés tous deux sous les drapeaux. Les voyant partir, j'ai moins redouté les dangers de la guerre que l'abandon des deux personnes que j'aimais le plus au monde ; j'ai menacé mon frère de me tuer, s'il ne consentait pas à me laisser le suivre. Il a cédé ; mais, je vous le jure, Sire, bien malgré lui...

L'Empereur se sentit ému ; la jeune fille continua :.

— Enfant de Paris et des faubourgs, je voulais aussi combattre pour la France,... gagner mes épaulettes par mon courage... et, alors, avouant mon déguisement, vous supplier, Sire, de me laisser mon grade.

— Eh bien ! reprit l'Empereur en souriant, conduis-toi bravement et nous verrons. Comment t'appelles-tu ?

— Jeanne Vaubernier, Sire.

— Jeanne est un nom de bon augure. Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette l'ont illustré. Tâche d'être appelée Jeanne de Gœrchen, reprit en souriant l'Empereur, faisant allusion à la bataille qui devait se livrer le jour même sous les murs de Gross-Gœrchen.

L'Empereur s'éloigna.

— Je périrai ou je deviendrai digne du nom que m'a donné l'Empereur ! dit la jeune fille, et bientôt elle se rendit, non loin de l'ambulance, près d'un

vaste monticule de terre fraîchement remuée, recouvrant une fosse où avaient été ensevelis un grand nombre de soldats tués la veille. Parmi eux se trouvait celui de ses amis d'enfance dont Jeanne venait de parler à l'Empereur. Elle s'agenouilla pieusement ; des larmes baignaient son visage, et elle murmura au milieu de ses sanglots étouffés : —Adieu, toi que j'aimais... je vengerai ta mort ou j'irai te rejoindre !

III

Les troupes marchaient en silence sur la route de Leipsick.

Napoléon, entendant la canonnade des passages de la Pleisse et de l'Elster, se dirigea vers le gros de l'armée, suivi du maréchal Ney et du prince Eugène.

Il était temps,... et quoique les conscrits commandés par le prince de la Moskowa fissent des prodiges de valeur et soutinssent à eux seuls le choc imprévu des troupes de réserve de Wittgenstein et de la division Blücher, ils commençaient à plier.

Depuis plus d'une heure, Kaya était devenu le théâtre d'une lutte acharnée et terrible.

Napoléon rallie lui-même les troupes. A la tête de sa vieille garde, il parcourt les rangs des conscrits. Sa présence et sa voix puissante électrisent ces jeunes soldats. Ils attaquent impétueusement les Prussiens, aux cris de vive l'Empereur !

Pendant que son regard embrassait les rangs de l'armée, Napoléon aperçut et reconnut au premier rang, sous sa capote de sous-officier, la jeune fille qu'il avait baptisée Jeanne de Gørchen. Son regard rencontrant le regard de l'Empereur, elle sentit redoubler son courage, et bientôt se perdit dans une mêlée acharnée, à demi voilée par la fumée de la fusillade.

La bataille, qui dura plusieurs heures, fut sanglante et terrible.

Le général Girard tombe mortellement blessé.

Napoléon, qui semble invulnérable, reste impassible devant. Kaya, où se concentrent tous les efforts de la lutte.

Il apprend la mort du général Gruner, il voit son état-major tomber à ses côtés ; son calme habituel ne se dément pas ; les boulets pleuvent, la mitraille siffle ; il donne tranquillement ses ordres et, par trois fois, rallie ses conscrits.

— Qu'ils avancent, s'écrie-t-il, et je réponds de la victoire.

Les généraux ennemis lancent de nouvelles colonnes d'attaque sur Kaya... Le prince de Mecklembourg-Strélitz et le général Scharnost sont blessés mortellement.

Le prince Léopold de Hesse-Hombourg veut enlever la position et soutenir York et Blücher : il tombe mort, au moment où sa division fait plier les troupes françaises.

Napoléon rallie encore ses jeunes troupes, les enlève, les ramène à la charge, et, après une résistance désespérée qui se prolonge pendant trois heures, la position de Kaya est enfin emportée par les conscrits ; le prince d'York et Blücher n'ont que le temps de fuir, et la jeune et vaillante armée, ayant reçu le baptême du feu et de la victoire, reste maîtresse du champ de bataille.

IV

Le lendemain de ce sanglant combat, Napoléon monta à cheval et parcourut le champ de bataille ; alors, il put apprécier, par la perte énorme de l'ennemi, l'importance de la victoire et le courage de sa jeune armée ; il remarqua, par hasard, au milieu des morts et des mourants, un jeune soldat agenouillé auprès d'un blessé qui ne donnait plus aucun signe de vie.

Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut, dans le jeune soldat, Jeanne de Gørchen, l'héroïne de Lutzen !

Apercevant l'Empereur, la jeune fille se leva et, les yeux humides de larmes, lui montra le blessé qui n'avait plus que quelques minutes à vivre.

— C'est ton frère ? dit l'Empereur d'une voix émue.

— Oui, Sire, dit Jeanne. Hier a succombé mon ami d'enfance, demain peut-être ce sera mon tour.

— Ton père et tes trois frères sont morts à la guerre, tu dois bien me haïr ?

— Non, Sire, en combattant pour vous, le soldat combat pour la France.

L'Empereur appela un des généraux qui le suivaient, lui demanda une croix, et, l'attachant lui-même à l'uniforme de Jeanne, il lui dit :

— Tu auras bientôt à te montrer digne de cette croix.

— Sire, répondit la jeune fille, vous n'êtes pas juste.

Et, détachant elle-même sa croix, elle la posa sur la poitrine de son frère.

Celui-ci, agonisant déjà, ouvrit une dernière fois les yeux,... aperçut cette croix et Napoléon, cria : Vive l'Empereur ! et rendit le dernier soupir.

V

Napoléon avait dit à Jeanne : A bientôt.

Deux années se passèrent, et vint le jour de Waterloo.

L'Empereur, l'esprit préoccupé, suivi de son état-major, rejoignait une division qui, quelques heures auparavant, avait subi des pertes considérables.

Son cheval marchait au pas. Parmi les cadavres qui jonchaient le champ de bataille, plusieurs blessés, auxquels on n'avait pu encore donner des soins, criaient : Vive l'Empereur ! Au milieu de ces blessés, Napoléon remarqua un jeune officier étendu dans une mare de sang et qui semblait prêt d'expirer... Cependant, à la vue de Napoléon, son regard se ranima et il eut la force de s'écrier :

— Sire, je me suis montré digne de ma croix reçue devant Gørchen !

Ces paroles furent les dernières que prononça Jeanne Vaubernier.

La jeune héroïne mourut sur le champ de bataille, comme son père et ses trois frères...

Un soir d'automne, à mon château de Récollets, le général Montholon, mon ami et le témoin de mon mariage, me raconta cette touchante histoire ; il la tenait de l'Empereur qui, à Sainte-Hélène, se souvenait encore de Jeanne de Gørchen.

FIN

*Mademoiselle Million, par Mme Urbain
Rattazzi (Marie de Solms). [2e édition.]*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6461008f>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Je donnerais le peu d'instants qui me restent à vivre pour
te voir, ne fût-ce qu'une seule minute !

Retour

Après la mort de Raphaël, l'inspiration du maître ne s'éteignit pas avec lui; l'Italie devint la patrie féconde d'une foule d'artistes qui continuèrent les traditions du grand Sanzio.

Vers le milieu du seizième siècle, un des jeunes élèves de cette école, nommé Luigi Randazzo, était venu passer l'hiver à Nice, pour soigner sa santé altérée.

C'était un jeune homme d'une constitution faible et malade, mais d'une imagination ardente. La souffrance physique avait développé en lui la sensibilité nerveuse et le goût du romanesque et du merveilleux. Il était, au surplus, profondément érudit, amoureux des antiquités ro-

[Retour](#)